

LA PRINCESSE

PALLIANCI.

LA PRINCESSE

PALLIANCI,

PAR

M. LE BARON DE BAZANCOURT.

1

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas,
Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imp. de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

PROLOGUE.

I.

UN TRISTE RÉCIT.

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il est important que le lecteur nous permette de remonter un peu dans le passé, et de lui faire parcourir quelques scènes qui sont pour ainsi dire

le chaînon dramatique et palpitant qui lie ces deux récits entre eux. — Elles serviront à la fois d'épilogue au premier et de prologue au second.

La France, échappée à la République sanglante de 93, s'était jetée, mutilée et presque expirante, dans les bras du Directoire.

Le général Bonaparte, à son tour, venait de renverser le 18 brumaire, ce gouvernement faible et impuissant qui remplaçait la cruauté par l'anarchie et jetait le pays dans la plus désolante confusion qui se pût imaginer.

Le jeune général avait relevé les esprits abattus, les cœurs épouvantés; son épée, habituée à la victoire, avait repoussé l'ennemi au dehors et écrasé l'anarchie au dedans. — Il avait raffermi ses conquêtes en Italie, que la faiblesse honteuse du Di-

rectoire laissait échapper des mains de la France; et la nation, réorganisée d'un côté, victorieuse de l'autre, se relevait de l'avilissement qui avait courbé son front et taché son noble visage.

La Vendée et la Bretagne, derniers sanctuaires du parti royaliste, s'étaient pacifiées et avaient mis bas les armes dans la personne de leurs principaux chefs, Chatillon, d'Autichamps et même Georges Cadoudal.

La bataille de Marengo avait couronné le front du premier consul d'une auréole étincelante dont le traité de Lunéville devait doubler la splendeur.

C'est à ce moment-là même, au mois de décembre 1800, que commencent les scènes que nous voulons essayer de retracer.

Maintenant, quelques mots indispensa-

bles sur la position du parti royaliste en France, c'est-à-dire sur la noblesse.

Exilée et proscrite, émigrée à l'étranger, décimée par l'échafaud, elle se partageait en deux portions bien distinctes :

L'une, sage et résignée, tout en conservant dans son cœur le culte inaltérable de sa religion monarchique, reconnaissait les immenses services rendus à la nation par le premier consul; elle ne se jetait pas dans les bras du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, dont l'ambition, comme le dit un grand historien, loin d'effrayer les esprits, était alors accueillie comme une espérance; mais elle oubliait, en face de la France encore bouleversée et maladive, les prétentions de partis qui ne pouvaient devenir que les coupables étincelles de la guerre civile, et attendait confiante et digne dans son isolement l'heure que la vo·

lonté de Dieu marquerait à la régénération monarchique.

L'autre, impatiente, agitée, pleine de fièvre, sentait, au contraire, à chaque titre de gloire, à chaque élan de la reconnaissance publique, grossir le fiel de sa colère et de son indignation ; — sourde aux cris de la nation, insensée dans ses espérances, aveugle dans ses volontés, elle ne voyait que ses propres pensées, et regardait le premier consul comme un usurpateur qui voulait gravir, à son profit seul, les marches du trône, en s'appuyant sur la lame de son épée ; car Bonaparte avait laissé peu de doute aux royalistes, pour ce qui regardait la restauration de la maison de Bourbon.

Aussi le foyer de l'insurrection, éteint en apparence, avait des cendres encore brûlantes.

Telle était donc la situation des esprits; car nous ne voulons pas parler du parti démagogique, dernières gouttes de fiel échappées des flancs du serpent écrasé et qui souillaient encore le pavé des rues : — s'il avait mis le poignard dans les mains du Corse Arena et de ses complices, il n'avait abouti qu'à en faire des déclamateurs de clubs et les comparses ridicules d'une tragédie comique dans sa lâcheté et dans son impuissance.

On était aux premiers jours de décembre.

Un soir, dans la rue de Varennes du faubourg Saint-Germain, il y avait ce bruit de voitures, ce mouvement inaccoutumé, cette sorte d'agitation de la rue qui indiquent quelque chose d'extraordinaire. — C'est que le comte et la comtesse de Vernond tenaient cercle.

Le comte appartenait à l'ancienne noblesse ; — son père avait rempli de hautes fonctions vers la fin du règne de Louis XV et avait payé sur l'échafaud son tribut de dévouement à la royauté.

Voici en deux mots le portrait moral du comte de Vernond, chez lequel se réunissaient les principaux membres du parti royaliste : — caractère indécis, énergique par boutades, faible par tempérament ; il n'avait ni la complète résignation des uns, ni la fièvre incessante des autres ; il espérait tout bas, se tenait à peu près bien avec tout le monde et avait, ce que l'on appelle un pied dans les deux camps ; nous entendons les deux camps du parti monarchique.

Déjà les salons étaient remplis ; les hommes divisés par groupes parlaient avec animation. — Les femmes causaient pre-

mier consul, les unes avec aigreur, les autres avec une certaine complaisance, lorsque les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants, et l'on annonça :

« — Le marquis de Savernoy, — mademoiselle de Savernoy. »

Toutes les têtes se retournèrent et toutes les conversations cessèrent.

Le comte et la comtesse de Vernond allèrent au devant des nouveaux arrivants, et pendant que la comtesse prenait la main de la jeune fille, le comte serrait cordialement celle du marquis.

— Quelle bonne fortune de vous voir, mon cher Henri ! lui dit-il, et tous ici en seront aussi heureux que moi.

Ces paroles étaient prononcées à voix haute, mais le comte se penchant vers le marquis ajouta plus bas :

— Vous avez reçu ma lettre ?

Henri fit un signe de tête affirmatif et répondant aux premières paroles du comte :

— Vous le savez, mon cher Vernond, je quitte peu la Provence et je viens bien rarement à Paris.

— Nous vous la ferons quitter, votre Provence, mon cher marquis. — Quand on porte votre nom on ne va pas se confiner au fond d'un vieux château.

Le jeune marquis secoua la tête avec un air de triste négation.

Il avait à peine trente-trois ans ; mais les rudes épreuves fatalement traversées, mais cette existence de dangers, de combats et de fatigues, la sienne, chaque jour avaient donné à son visage une expression de gravité.

Il avait vu s'écrouler tant de choses qu'il croyait impérissables, il avait entendu tant de lamentations, il était enfin

entré si profondément dans la vie, que sa jeunesse s'était enfuie devant les larmes et le sang qui coulaient de toutes parts, pour faire place à cette maturité du visage moitié triste, moitié sombre qui est comme le reflet du cœur.

Le nom du marquis de Savernoy était en grande vénération dans le parti aristocratique ; car chacun se rappelait quel rôle de dévouement courageux avait joué le vieux marquis, son père, et avec quelle valeur, quel courage héroïque et désespéré, son fils Henri avait combattu en Vendée, pour la cause perdue de la royauté décapitée.

Pendant que le comte de Vernond et les personnages influents du parti royaliste entouraient le marquis, madame de Vernond avait placé sur un divan, à côté d'elle, mademoiselle de Savernoy, autour

de laquelle s'était formé, tout aussitôt, un cercle de jeunes femmes.

C'est que la vie actuelle touchait encore de trop près à ces haines, à ces persécutions, à ces assassinats, pour que l'intérêt inspiré par les victimes des terroristes fût entièrement émoussé; — c'est que les blessures étaient trop saignantes pour que les cicatrices n'en fissent pas pas palpiter tous les cœurs. — Ceux qui avaient survécu, s'aimaient à l'égal de frères.

— N'est-ce pas mademoiselle de Savernoy, dont j'ai tant entendu parler? dit une vieille duchesse en se penchant vers mademe de Vernond, condamnée par le tribunal révolutionnaire, et que chacun a crue morte si longtemps.

—C'est elle-même; elle a bien souffert, allez!

— Pauvre petite! Dieu lui doit des jours

meilleurs pour effacer une si cruelle jeunesse.

Chacune chuchotait et parlait bas pendant que tous les yeux étaient fixés sur mademoiselle de Savernoy.

— C'est, dit-on, le plus miraculeux événement qui se puisse imaginer, reprit une autre.

— Combien il serait intéressant d'en entendre le récit de sa propre bouche.

— Ne serait-ce pas renouveler de bien poignantes douleurs?

— On dirait que ses yeux ne voient plus qu'à travers des larmes, tant son regard est humide et voilé.

Toutes ces paroles se pressaient, se confondaient pour ainsi dire les unes avec les autres et arrivaient aux oreilles de mademoiselle de Savernoy comme un murmure sympathique et touchant.

La comtesse de Vernond se pencha vers elle.

— J'espère, ma chère enfant, lui dit-elle, que vous ne vous méprenez pas sur le sens et la portée des sentiments que vous inspirez. — Ce n'est pas, croyez-le bien, une vaine curiosité, mais un sentiment de profond et vif intérêt pour la jeune fille courageuse qui a partagé tant de dangers et touché deux fois de si près la plus affreuse des morts.

— La volonté de Dieu m'a sauvée, dit Jeanne; — car c'était bien Jeanne de Savernoy dont nos lecteurs ont suivi pas à pas l'amère et cruelle jeunesse, la pauvre Jeanne qui avait tant pleuré, tant souffert, et que la Providence avait deux fois arrachée aux sanglantes saturnales de la révolution.

Madame de Vernond lui prit les mains et, les serrant dans les deux siennes :

— Nous vous en prions toutes ici, faites-nous, chère enfant, le récit de ce merveilleux événement auquel vous devez la vie.

— Comme tous les bienfaits que la Providence vous envoie, reprit Jeanne doucement, il est resté pour moi un profond mystère; — je n'ai pas cherché à comprendre; j'ai joint les mains et j'ai remercié Dieu.

La jeune fille, après ces quelques mots prononcés se tut; sa physionomie avait pris une expression de tristesse indéfinissable, et sa pensée, reportée tout-à-coup à ces cruelles heures de souffrance et de mort, s'était remplie de larmes.

— Oh! dit-elle en serrant étroitement la main de madame de Vernond, ce sont

là d'affreux souvenirs, et le cœur saigne d'y penser seulement. — Six années me séparent aujourd'hui de cette heure terrible, et j'en revois encore tous les affreux détails. — Nous avions tous comparu devant le tribunal révolutionnaire. — A côté de moi était ma pauvre compagne du couvent, Anaïs de Préville, et derrière nous, nous tenant toutes deux pour ainsi dire dans ses bras, le digne et généreux Dupuis, que son dévouement pour moi traînait à l'échafaud. Pauvre Dupuis!.. Pauvre Anaïs!..

Pendant qu'elle parlait, le front de Jeanne s'était incliné sur sa poitrine et on voyait des pleurs glisser le long de ses joues.

— Pauvre Dupuis!.. reprit-elle une seconde fois, après un court instant de silence; il allait à la mort pour que nous

fussions toujours ensemble, et la mort nous a séparés!.. Au sortir du tribunal, nous marchions dans un corridor voûté, étroit et sombre; autour de nous des geôliers et des gendarmes. — Oh! qu'ils étaient cruels ces hommes! et que Dieu leur pardonne, à eux qui n'avaient pas pitié de cette dernière heure du condamné et qui l'insultaient par les plus atroces railleries! — A un endroit plus sombre encore que les autres, où le corridor, je crois me rappeler, faisait un coude, je me sentis tout-à-coup violemment saisie par l'épaule, une main se posa sur ma bouche et étouffa un cri de terreur qui allait m'échapper. — Ce qui se passa, je n'en sais rien; mais j'entendis comme le bruit d'une porte se refermer doucement, et une voix qui me disait tout bas :

— « Silence... silence... »

J'étais dans une espèce d'enfoncement dont je touchais de mes deux mains les parois opposées, et morte d'épouvante, retenant malgré moi le souffle de ma respiration, je sentais tout mon corps qui tremblait; je fusse tombée si je n'avais été retenue par ces murs dont l'humidité me glaçait. — Cependant, Dieu m'est témoin que je n'avais pas peur de mourir... J'entendais s'éloigner lentement les pas de mes compagnons de supplice. Peu à peu tout devint silencieux... Quel horrible silence!.. »

Et mademoiselle de Savernoy, brisée par l'émotion de ce récit qui la rejetait dans le passé, ne pouvait comprimer un tremblement nerveux.

— Pauvre enfant! dit madame de Vernond en la pressant dans ses bras, combien vous avez dû souffrir!

Toutes les têtes étaient penchées vers la jeune fille et l'on voyait tous les yeux mouillés de larmes.

Jeanne releva son visage qui était pâle.

« — Je ne sais combien de temps s'écoula. — J'avais entendu comme un grondement de tonnerre, j'ai su depuis que c'était le départ des fatales charrettes qui, depuis le matin, stationnaient déjà dans la cour. — Je restai encore bien longtemps seule; enfin, des pas venus de l'extrémité du corridor semblèrent s'approcher du lieu où j'étais. — Mon cœur battit; mon sang se glaça! Un instant après la porte s'ouvrit et un homme entra. Il avait une lanterne sourde sous ses vêtements.

» — Vous n'avez pas fait de bruit? me dit-il bas d'une voix rude.

» — Non, repris-je en tremblant, et

j'ajoutai bien bas : C'est vous qui m'avez sauvée !..

» — Oui.

» — Pourquoi ? ne pus-je m'empêcher de lui dire en voyant l'expression dure et farouche de son visage.

» — Qu'est-ce que ça vous fait ? me répondit-il. — Je vous ai sauvée ; — c'est une bonne action, et cela doit porter bonheur : voilà tout.

» — Oh ! oui ! lui dis-je en joignant les mains, une bonne action porte toujours bonheur, et si vous avez un enfant qui soit malheureux et qui souffre, Dieu se souviendra de ce que vous avez fait et le protégera.

Le visage de cet homme changea tout-à-coup, et je vis à la lueur de la lumière qu'il tenait à la main, passer sur ses traits une lueur subite de douce justice.

» — N'est-ce pas?.. n'est-ce pas?.. dit-il... — Puis il ajouta d'une voix sourde en se frappant la poitrine : — Vous avez dit le seul mot qui pût arriver là.

Je le vois encore, comme s'il était devant mes yeux ; — il posa sa lanterne à terre et s'appuya contre le mur. C'était un homme au rude visage, et je tremblais à le regarder, même sachant que je lui devais la vie.

» — Vous êtes une ci-devant, reprit-il, une aristocrate, je le sais ; ça ne me fait rien ; — mais il faut bien que je vous le dise, je vous hais tous, je voudrais vous marcher sur le corps ; aussi, si je vous ai sauvée, soyez tranquille, ce n'est pas pour vous. — Ça été un éclair, une pensée, une folie, peut-être, mais voilà tout : — J'ai sauvé la vie à une jeune fille qui allait mourir, parce que... parce que j'ai

une fille aussi, mais une pauvre fille qui n'a pas, comme vous, la force et la santé; — c'est tout simple, elle est du peuple.

» — Vous avez une fille !... m'écriai-je.

» — Oui, une pauvre petite qui s'en va, qui se meurt comme sa mère est morte... elle a votre âge, et cependant elle ne vous irait pas à l'épaule, tant elle est chétive et malade. — Qu'est-ce que ça me fait? je l'aime comme ça. Quand vous avez passé devant moi, tout-à-l'heure, vous étiez si pâle que j'ai cru voir ma pauvre Rose, lorsque je vais l'embrasser le matin, et je me suis dit : que s'il y avait un Dieu là-haut, ce qui, après tout, est bien possible, en vous sauvant, il me tiendrait compte de cela et qu'il rendrait la santé à mon enfant. — N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'elle vivra?

— Je ne pourrai jamais vous rendre l'expression poignante qu'il y avait sur le visage et dans la voix de ce pauvre père; le geôlier, l'homme brutal et implacable avait disparu. — Il porta la main à ses yeux. — Je vis bien qu'il pleurait.

» — Dieu vous entend, repris-je, en cherchant à toucher une de ses mains qu'il retira vivement; ayez foi en lui. — Je ne puis que le prier, moi, chaque jour, à chaque heure; mais je le prierai du fond du cœur pour la pauvre Rose.

» —Oh ! qu'il la sauve !.. murmura-t-il d'une voix étouffée; qu'il sauve mon enfant!... Si elle meurt!... qu'on ne me demande plus de pitié, je serai plus féroce qu'un tigre!...

Je voulus parler; il me fit signe brusquement de la main de me taire.

» — En voilà assez; — personne main-

tenant ne doit plus passer, aujourd'hui, pour le service, dans ce corridor; mais, c'est égal, ne faites pas de bruit, on ne sait pas ce qui peut arriver; — dans deux heures, il fera nuit, je vous apporterai des vêtements d'homme que vous passerez par dessus tout ça, et bon voyage.

Avant que j'eusse pu répondre, il avait repris sa lanterne, fermé la porte à double tour, et je l'entendis s'éloigner en chantant le refrain d'une de ces horribles chansons qui me navraient le cœur.

Mademoislle de Savernoy avait parlé avec une émotion toujours croissante; — on eût dit que la voix du passé lui soufflait mot à mot le souvenir de cette scène étrange et jusqu'aux intonations brusques et rudes du geôlier; ses yeux étaient fixes, son visage immobile : — ce n'était plus à madame de Vernond qu'elle parlait, c'é-

tait à elle-même, à son cœur, à ses pensées.

Toutes les têtes étaient penchées vers elle, émues et tremblantes, car toutes peut-être avaient dans ce passé si vivant encore un souvenir de deuil.

— Deux heures après, en effet, reprit Jeanne dont la voix était devenue plus calme, ce sauveur inattendu revint apportant avec lui des vêtements semblables aux siens ; je pus ainsi sortir sans être reconnue ; il faisait nuit. — Au détour de la première rue, il me dit :

« — Je vais par ici ; cette rue que voilà vous conduira dans la direction des Jacobins. Allez de ce côté ou d'un autre si cela vous convient. — Et se retournant brusquement il s'éloigna d'un pas rapide.

» — Je prierai bien pour Rose, lui criai-je.

Je ne sais pas s'il m'a entendue. — Depuis je ne l'ai jamais revu.

— Comment ! s'écria madame de Vernond malgré elle, cet homme vous abandonna ainsi la nuit, sans asile, sans soutien.

— La Providence me protégeait, et l'âme de mon père veillait déjà sur moi, répondit Jeanne d'une voix triste.

— Oui, vous avez raison, chère enfant ; car la Providence seule pouvait vous arracher à la mort d'une façon aussi miraculeuse.

Pendant que mademoiselle de Savernoy faisait ce récit, il y avait dans un cabinet attenant au salon une conversation très-animée.

Le marquis de Savernoy, assis dans un fauteuil au fond de la chambre, avait écouté en silence.

— Croyez-moi, messieurs, dit-il en se levant et en dominant le groupe au milieu duquel il s'avançait, par le calme et la dignité de sa physionomie, ne nous faisons pas les champions de l'Angleterre ; la guerre civile est une affreuse chose, et il fallait pour la légitimer tout le sang que versaient les bourreaux de la France; — dans le cœur de la nation la monarchie est plus qu'un principe, c'est un dogme, attendons l'heure que Dieu a marquée pour son triomphe, cette heure n'est pas éloignée peut-être. L'insurrection vînt-elle aujourd'hui embraser à la fois la basse et la haute Vendée, le Morbihan, le Maine, la Normandie et la Bretagne ne produirait que du sang versé, rien de plus.

Et comme le marquis de Savernoy vit les visages froids et sombres, son front se

colora d'une rougeur éclatante, et il reprit d'une voix ferme :

— Nul n'est plus attaché que moi à la royauté, et n'en conserve plus la religion intacte et pure dans son cœur, nul parmi vous n'est prêt, plus que moi je le suis, à donner tout son sang pour elle, et je l'ai prouvé, je le crois ; — mais ne voyez-vous pas, aveugles, que cet homme possède toutes les sympathies populaires, et que la nation entière l'entoure de reconnaissance et d'espoir ? — Royalistes, pensons un peu à la France ; c'est le plus beau fleuron que l'on puisse apporter à la couronne d'un roi.

Et le jeune marquis, calme et digne comme il n'avait jamais cessé de l'être durant cet entretien, dans lequel s'était déchaînée la violence des passions, s'éloigna lentement, rentra dans le salon et fit signe

à sa sœur qu'il était temps de se retirer.

Il nous faut traverser rapidement les événements de cette époque.

Le marquis de Savernoy, dégoûté de la guerre civile que la popularité de Bonaparte rendait impossible et criminelle, avait contribué par son influence à désarmer les principaux chefs du parti royaliste, — Bourmont, d'Autichamps, et Georges Cadoudal; mais son cœur était brisé, son âme découragée et saignante; aussi, ayant refusé de prendre du service, malgré les offres réitérées du premier consul, il s'était retiré dans une propriété qu'il avait achetée entre Aix et Marseille.

Quelque cruelle et ingrate qu'ait été pour lui la Provence, il n'avait pu abandonner ce pays où s'étaient passées les plus belles années de sa jeunesse. — La terre sur laquelle tombent les feuilles fa-

nées de nos plus douces illusions, de nos plus saintes croyances, est une terre funèbre et chère à la fois, elle a une voix qui nous parle dans le silence, une mémoire du passé qui ne s'efface jamais.

Et pour Jeanne, pour la pauvre jeune fille dont la vie avait été la plus terrible des épreuves et la plus cruelle des douleurs, pieuse et sainte dans sa pensée, elle donnait son âme tout entière au culte d'un souvenir, elle qui ne demandait plus rien, n'espérait plus rien sur la terre, combien chaque pas qu'elle faisait sur le sol de la Provence avait un écho retentissant dans son cœur et ramenait devant ses yeux des scènes terribles ! — Elle se rappelait le jour, où pour la première fois, Georges lui était apparu dans cette sombre et pauvre chaumière ; puis, sans transition aucune, elle le revoyait dans cette

froide prison, lui disant un adieu qui devait être éternel. — Il était pâle, tremblant, les yeux inondés, et elle entendait encore à ses oreilles ses touchantes paroles de dévouement et d'amour résigné.

Georges était là, toujours là, pour ses yeux comme pour son cœur.

Qu'importe ce qu'était devenu Georges? — qu'il fût riche ou misérable, puissant ou proscrit, entouré d'honneurs ou repoussé par tous, mort ou vivant! — elle lui appartenait tout entière; car à ce momeut suprême où l'on touche à la dernière heure de sa vie, ses lèvres avaient murmuré le secret de son cœur ; elle s'était donnée à Georges par la parole et par l'âme : chaque jour sa première pensée volait vers l'absent, et le nom du proscrit était mêlé dans toutes ses prières à Dieu.

La solitude est le bonheur des âmes affligées; le recueillement est le sanctuaire des cœurs brisés.

Jeanne fuyait tout ce qui l'arrachait au culte de ses souvenirs; l'affection même de son frère était une étrangère à laquelle elle était forcée, en gémissant, de fermer le seuil de ses pensées. — A personne elle ne pouvait dire quel nom maudit elle prononçait tout bas dans le silence et dans l'isolement.

Aussi ce qu'elle pouvait encore donner aux autres de sa vie ainsi couverte d'un long voile de deuil, elle l'employait à secourir les souffrances et à consoler les affligés. — Quelque forme que revêtît la douleur, elle l'accueillait comme une sœur bien aimée.

Ainsi s'écoulaient tous les jours : — rester des heures entières dans l'allée la

plus sombre du parc, absorbée en elle-même, ou aller au village voisin porter des secours et des consolations.

Malgré toutes ses recherches, depuis six années, nul n'avait pu dire ce qu'était devenu Georges le conventionnel.

En vain Petit-Pierre, cet enfant fidèle et courageux que nous connaissons tous, avait cherché à découvrir sa trace : personne ne se souvenait plus de Georges, ou n'osait plus s'en souvenir ; à toutes ses questions on répétait : « Il doit être mort avec les autres. »

Et Petit-Pierre alors venait bien tristement répéter ces cruelles paroles à mademoiselle de Savernoy, qui murmurait tout bas au fond de son cœur, en joignant ses deux mains et en regardant le ciel :

— Les cœurs fidèles et purs sont fiancés à la mort aussi bien qu'à la vie.

Si les événements ultérieurs ne nous pressaient pas, il serait curieux et intéressant de suivre le développement de cette pensée mystérieuse et triste qui venait, chaque jour, se blesser à quelque angle de la vie et faire rougir le front de Jeanne ou saigner son cœur.

Henri de Savernoy avait longtemps attribué la pâleur et la mélancolie de sa sœur aux dangers terribles qui avaient assailli sa jeunesse, à cette hache si longtemps suspendue sur sa tête et à la mort tragique de leur vieux père ; mais chaque fois qu'il lui avait parlé de la nécessité impérieuse de se créer un protecteur et un soutien en dehors de son affection fraternelle qui pouvait lui manquer tout-à-coup, il avait vu ses joues déjà décolorées prendre chaque fois une teinte plus livide encore.

Un jour, elle était dans un petit salon attenant à sa chambre, et comme d'habitude triste et pensive, lorsque son frère entra.

Il s'approcha de Jeanne et s'assit à côté d'elle ; mais contre l'ordinaire, il ne l'embrassa pas sur le front.

— Ma sœur, lui dit-il, je ne te demanderai pas le secret que tu me caches et que tu n'as jamais voulu confier à l'affection de ton frère : les confidences du cœur s'acceptent, mais ne se demandent jamais.

— Mon frère!.. essaya de dire Jeanne, qu'effrayait malgré elle la parole lente et sévère d'Henri.

— Je ne te fais aucun reproche, Jeanne, sans me demander si j'aurais le droit de t'en faire ; mais Dieu, en nous enlevant notre père, a remis entre mes mains le

dépôt de ta vie et de ton avenir, dépôt triste et précieux à l'époque où nous vivons. — Dans huit jours, demain, aujourd'hui, que sais-je? les devoirs que m'impose mon pays peuvent m'éloigner de toi; la mort glorieuse qui a frappé le marquis de Savernoy peut être réservée à son fils...

— Henri, ne parle pas ainsi !...

— Il n'y a que les enfants qui s'effraient de la mort; nous autres, ma sœur, nous avons vécu trop souvent avec elle pour qu'elle ne nous trouve pas à toute heure le visage tranquille et le cœur prêt. — Tu comprends donc, Jeanne, que je ne dois pas te laisser seule et sans appui. — Le comte de Chavannes, qui appartient à la plus haute noblesse du Morbihan, et que tu as rencontré plusieurs fois, m'a fait l'honneur de me de-

mander ta main : c'est un parti des plus honorables et qui te donne à toi, pauvre enfant si près d'être seule au monde, une nouvelle famille digne de toutes les estimes et de tous les respects.

Jeanne était immobile et glacée; ses grands yeux, dont la souffrance avait terni l'éclat, se levèrent lentement sur son frère.

— Je suis très-honorée, dit-elle, de la recherche et de la demande de monsieur le comte de Chavannes ; j'apprécie au plus haut degré l'honneur d'entrer dans sa famille.

Le visage d'Henri se dérida, et il tendit la main à sa sœur; — celle-ci, sans faire un mouvement, continua de la même voix :

— Mais tu le sais, mon frère, je désire ne pas me marier.

— Jeanne!.. s'écria Henri.

— Ce qui t'inquiète, c'est la pensée de me laisser seule, un jour, peut-être ; celle qui consacre sa vie à consoler les malheureux et à secourir les malades est sûre de n'être jamais isolée.

— Cela est impossible, Jeanne.

— Cela sera cependant, mon frère, répondit la jeune fille d'une voix triste et douce à la fois.

— Ma parole est engagée.

— Le comte de Chavannes sera le premier à t'en dégager quand tu lui auras répété ce que je viens de te dire.

Henri se leva.

— Jeanne, dit-il froidement, depuis huit jours j'hésitais à entamer cet entretien; car j'en prévoyais l'issue. Cette décision de votre part est déraisonnable, et j'espère que vous accorderez à mon affec-

tion bien vive ce que je serais désolé de devoir à mon autorité de chef de famille. — Ce soir, monsieur de Chavannes doit venir au château; recevez-le, je vous prie, comme un homme qui a demandé votre main et dont j'ai agréé la demande.

Puis, sans attendre la réponse de sa sœur, le marquis de Savernoy sortit et laissa Jeanne plongée dans un douloureux abîme de nouvelles souffrances.

Le hasard, auquel est réservée dans la vie la plus grande part des événements, change bien souvent de nom; il s'appelle aujourd'hui *providence*, demain *fatalité*; — mais qu'il soit providence ou fatalité, il grave presque toujours sa trace à chaque pas de l'existence humaine; il se joue parfois des impossibilités les plus grandes, comme parfois il entasse aussi en un seul

jour ce qui pourrait suffire à remplir toute une année.

Jeanne resta plus d'une heure abattue, brisée. Son cœur n'hésitait pas, il pleurait à sanglots.

Elle se mit à genoux et pria ; la prière est le dernier refuge des grandes douleurs.

— Oui, dit-elle en se relevant et en essuyant d'une main moins tremblante les traces des larmes qu'elle avait versées; c'est à la tombe que je suis fidèle; car Georges n'est plus; s'il vivait ne l'aurais-je pas revu? — C'est au souvenir de cette tombe que je donne ma vie entière. — Quel est l'homme, si impitoyable qu'il soit, qui ne respecte pas ce que la mort a sanctifié. — Oui! oui! mon Dieu!.. Vous m'avez inspirée, je dirai tout à mon frère, je lui ouvrirai ce pauvre cœur depuis si

longtemps déchiré par une souffrance muette, — je lui raconterai le noble et généreux dévouement de cet homme dont le nom est maudit par tous ; il repousserait avec honte et colère sa sœur aimant Georges vivant, il lui pardonnera aimant Georges mort. — L'âme de mon frère est trop noble et trop grande pour ne pas comprendre que le cœur ne se donne pas deux fois.

Ainsi pensait la pauvre Jeanne.

Presque heureuse dans son malheur, elle sortit pour aller accomplir sa sainte mission de charité au village voisin, où l'attendait une pauvre fille cruellement atteinte par une de ces fatales maladies qui minent jour par jour la vie dans la poitrine et ne pardonnent jamais.

La résignation est la vertu la plus nécessaire à ceux qui doivent vivre comme à

ceux qui doivent mourir. — Mademoiselle de Savernoy et la pauvre paysanne étaient sœurs par la souffrance; toutes deux n'espéraient plus qu'en Dieu.

Jeanne puisa dans son cœur des paroles et des accents plus pieux; sa voix arrivait à la malade comme un écho du ciel, tant elle semblait dégagée des entraves de la terre. — Elle lui apprenait à ne pas regretter la vie; et quand elle parlait ainsi, ses lèvres s'empourpraient, son front rayonnait, comme si un ange y eût placé une auréole; chaque mot était un baume consolateur versé sur ce lit d'agonie.

Les heures passèrent rapides et douces pour celle qui parlait comme pour celle qui écoutait; et il se faisait tard lorsque mademoiselle de Savernoy songea à revenir au château par la longue allée de

châtaigniers qui précédait la grille d'entrée.

Le feuillage touffu des grands arbres interceptait les dernières clartés du jour.

Jeanne marchait lentement, sa tête inclinée, et sa pensée revoyait encore le visage si pâle de la jeune fille ; elle entendait encore sa voix douce et faible qui lui disait pendant que des larmes coulaient de ses deux yeux :

— J'eusse été si heureuse de vivre !

Derrière un des vieux châtaigniers, un homme apparut tout-à-coup.

LA FUITE.

II.

Quoique cet homme, dont un chapeau à larges bords couvrait le visage, restât sur un des côtés de l'allée, appuyé contre l'arbre derrière lequel il semblait s'être caché, Jeanne s'arrêta plus tremblante que

les feuilles agitées par le vent au-dessus de sa tête.

L'heure avancée de la journée, l'ombre épaisse répandue autour d'elle, ce silence presque mystérieux des dernières heures du jour donnait à cette rencontre le caractère étrange d'une apparition fantastique.

D'ailleurs cette allée conduisait au château et nulle autre part.

Où allait donc cet homme? — et que voulait-il, immobile ainsi et debout contre un arbre?

L'effroi est un sentiment instinctif que la pensée ne raisonne pas, mais qui vous enveloppe et comprime en vous le sentiment de la vie comme sous l'étreinte d'un cercle de fer.

Mademoiselle de Savernoy sentait déjà son sang se glacer dans ses veines et son

cœur cesser de battre. Elle voulut continuer de marcher; mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle sentit ses jambes fléchir, et elle s'arrêta de nouveau en portant à la fois ses deux mains à sa poitrine.

L'inconnu n'était plus qu'à deux pas d'elle.

D'un mouvement brusque, il fit tomber à terre son chapeau, et, dans le même moment, les dernières lueurs phosphorescentes du crépuscule glissant entre les branchages illuminèrent son visage.

Il était pâle et blême.

Ses yeux, dont les regards étaient ternes, avaient un large cercle jaunâtre, et sur ses traits amaigris, la souffrance ou la misère avait creusé son douloureux sillon; — tout en lui indiquait un homme jeune encore, et cependant sur ses tempes ses cheveux grisonnaient.

C'est qu'il y a pour les hommes une vieillesse anticipée qui tient de la destinée bien plus que de l'âge.

Mademoiselle de Savernoy poussa un faible cri et s'affaissa tout-à-coup sur elle-même, de telle façon qu'elle fût tombée à la renverse, si l'étranger ne se fût précipité et ne l'eût reçue dans ses bras.

Autour d'eux, tout était silencieux.

La nuit calme et tranquille n'avait pas un nuage à son front, et le bruissement des feuilles entre elles semblait être le tressaillement de ces deux cœurs si longtemps désolés.

Jeanne avait ouvert les yeux, mais ses forces étaient brisées par cette émotion soudaine, inattendue qui l'avait frappée, pour ainsi dire, comme eût fait un coup de foudre, et son corps restait renversé sur le bras qui la soutenait, semblable

à la branche flexible d'un saule ployé par le vent.

— Georges... Georges... murmura-t-elle faiblement en essayant de se soulever un peu.

— Oh! pardonnez-moi, Jeanne, dit-il en se penchant sur elle; pardonnez-moi de vous avoir revue, — mais, si vous saviez, depuis ces six ans, combien j'ai souffert!... Ne m'enviez pas ce seul moment de bonheur dans ma vie isolée et perdue! Oh! répondez-moi!... Jeanne! Par grâce, un mot, mademoiselle!... Levez sur moi vos beaux yeux!.. Et puis je partirai... vous ne me reverrez plus... jamais... jamais!.. Oh! mon pauvre cœur! enivre-toi de cet éclair de félicité... ma pauvre âme glacée, viens te réchauffer à ce rayon inattendu... Elle ne m'a pas oublié!.. elle a prononcé mon

nom !.. je ne me souviens plus d'avoir souffert !..

La jeune fille s'était relevée, et, soutenue par Georges, elle fit quelques pas jusqu'à ce qu'elle eût atteint un arbre contre lequel elle s'appuya ; puis, sans parler, car il y a des moments où la parole affaiblit la pensée plutôt qu'elle ne l'exprime, elle tendit ses deux mains au républicain.

Celui-ci s'agenouilla sur la terre humide de rosée et se couvrit le visage avec ses deux mains bien aimées.

— Oh ! que je vous ai pleurée, Jeanne !.. dit-il d'une voix tremblante ; et que je remercie Dieu qui vous a sauvée !..

Il s'arrêta un instant.

— Tenez, depuis six ans, voilà le premier rayon de lumière qui entre en moi. Pardon !.. pardon !.. j'oublie tout à vous

regarder !.. Jeanne, combien j'avais lu en votre âme tout ce qu'il y avait de noble et de grand ! Bien-aimée du malheur, vierge sainte de la proscription, ne me dis pas que dans ta pensée tu ne m'as pas repoussé, — je le sais, je le devine, — parlez-moi seulement pour que j'entende votre voix... parlez-moi, Jeanne, parlez-moi...

— Georges, répondit la jeune fille avec un accent simple et touchant, je vous ai bien appelé, bien attendu, bien demandé au ciel et à la terre, je vous ai bien pleuré, Georges !

— J'espérais mourir... je l'ai voulu; — mais, loin de vous, je n'en ai pas eu le courage. — Oui, Jeanne, j'ai voulu mourir quand j'ai vu l'abîme où m'avait entraîné ce cruel vertige de liberté, j'ai voulu mourir quand le bandeau que j'avais

sur les yeux m'a été violemment arraché et que j'ai compris tout ce sang, toutes ces larmes, toutes ces désolations. — Oh! vous ne saurez jamais, Jeanne, ce qu'il y a d'affreux, de terrible dans cet anéantissement complet de toutes les croyances, de toutes les convictions, de toute la foi ; — lorsque le jour s'est fait autour de ces hommes que j'avais tant aimés et tant crus, de ces hommes que j'eusse servis à genoux, les pieds dans mon propre sang, lorsque la réalité m'a enfin ouvert tous ces cœurs et que j'ai entendu la France jeter à la fois un long cri de malédiction ; — la France!... que j'aimais avec idolâtrie et à laquelle j'eusse donné avec reconnaissance et amour ma vie jusqu'à son dernier souffle!.. Oh! je suis fou, n'est-ce pas, de vous parler de tout cela, de ces horribles tortures, de cet immense déses-

poir?.. Mais à qui en parlerais-je? — A qui, mon Dieu! si ce n'est à vous, l'ange de ma vie, à vous, Jeanne, qui savez bien que je ne suis pas un misérable, un vil égoïste ou un ambitieux, à vous, qui avez pu lire dans cette âme qui n'est pas flétrie. — Je vous apporte aujourd'hui, ma Jeanne bien-aimée, six années de désolation et d'exil.

Georges, en parlant ainsi, joignait les mains.

— Que vous êtes bonne, Jeanne, vous pleurez!.. Seigneur! Seigneur!... prenez ces deux larmes qui coulent et faites-en deux étoiles de votre ciel devant lesquelles je m'agenouillerai chaque soir.

Il s'arrêta tout-à-coup et regarda avec effroi autour de lui.

— Il me semble que j'ai entendu du bruit... Oh! ne t'en va pas encore! ma

vie, mon âme, mon espérance, ne vous en allez pas!.. c'est le vent qui a passé entre ces deux branches au-dessus de nos têtes. — Jeanne, si longtemps je t'ai crue morte!.. et cependant tous les jours je priais. —Oui.. moi, sceptique, incrédule, je priais!.. Les malheureux ont si besoin de croire en Dieu!

— Merci, Georges, murmura la jeune fille, merci de n'avoir pas pensé que je vous avais oublié, merci de vous être dit que Jeanne, si Dieu l'avait épargnée, resterait fidèle au malheur, à la proscription, à la mort même.

— Oh! la destinée d'un homme est quelquefois bien amère, et la croix de souffrance que chacun doit porter dépasse souvent les limites de nos forces.

Georges avait prononcé ces derniers mots avec une expression de suprême dé-

solation : on sentait les sanglots de son cœur ruisseler avec les paroles sur ses lèvres.

Jeanne le regardait à travers cette teinte mélancolique que verse la nuit.

— Pauvre ami, combien ces six années ont vieilli votre visage et terni l'éclat si fier et si brillant de vos yeux!.. Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas crue quand mes douloureux pressentiments précédaient l'expiation de l'avenir? Mais qu'êtes-vous donc devenu? — Dans quel exil lointain?...

— J'ai fui, Jeanne!... interrompit Georges; j'ai fui aussi loin qu'a dû fuir la conscience de Caïn après le meurtre d'Abel. — Il me semblait que chaque parcelle de la terre de France me poursuivait de ses malédiction, et cependant!...

cependant !..... tenez... c'est à devenir fou !...

Il se frappa le front de ses deux poings fermés. Puis, il reprit d'une voix plus calme :

— Écoutez-moi... lorsque la mort touchait presque votre front, pauvre jeune fille, je vous l'ai dit : — Jeanne de Savernoy !.. Georges le Montagnard ! il y a un abîme entre ces deux noms-là ; un abîme que rien ne peut combler, ni amour, ni prières, ni larmes. — Vous êtes jeune, vous avez encore bien des années à vivre, je ne veux pas que mon souvenir soit une chaîne qui pèse inexorablement sur chacune d'elles ; je ne veux pas que mon nom vienne chaque jour les empoisonner. — Ces serments faits en face de la mort, je vous en délie ; — devant Dieu et devant moi, Jeanne de Savernoy, vous êtes li-

bre. — Oubliez le malheureux justement repoussé et proscrit ; oubliez, entendez-vous, oubliez!... Voilà ce que j'étais venu vous dire. — Maintenant, plus un mot, laissez-moi mon courage. — Adieu!... adieu!...

— Vous me croyez donc le cœur bien égoïste et bien lâche, s'écria mademoiselle de Savernoy avec une énergie soudaine; lorsque j'étais malheureuse, condamnée, m'avez-vous abandonnée? lorsque l'échafaud m'attendait, m'avez-vous dit ce que vous me dites aujourd'hui? — votre dévouement comblait l'abîme. Qui est venu dans ma prison me porter l'espérance? — vous, Georges. — Qui, aux dépens de sa vie, me rendait à la liberté? — vous. —Qui s'est voué corps et âme à la prisonnière, poursuivie par une implacable vengeance? — vous, toujours vous, Geor-

ges!.. Vous voyez bien que je ne puis pas vous oublier et que ce serait un sacrilége.

— Merci, Jeanne, c'est votre âme qui parle et votre âme est noble et grande, je le sais, mais la réalité est là qui étouffe, qui étreint. — Ne voyez-vous pas, cœur púr et généreux, que votre vie de chaque jour me repousse et me renie?.. est-ce à votre frère que vous irez confier le secret de notre amour? est-ce devant lui que vous oserez prononcer mon nom? — Oh! je sais trop bien ce qu'il vous dirait... et je ne le veux pas! car j'ai mon orgeuil et ma fierté, Jeanne, je les puise tous deux dans ma conscience qui est aussi pure que votre âme est belle; au moins je conserverai près de vous la sainteté du malheur, et je n'enchaînerai pas votre jeunesse à ce qu'ils appelleraient un opprobre, oui, un

opprobre!.. une honte!.. n'est-ce pas? — et je serais dégradé peut-être, flétri à vos propres yeux, alors je me tuerais!.. Non, Jeanne, vous êtes libre... vous êtes libre... Il faut que la société ait une expiation... Adieu.

Jeanne tenait une des mains de Georges dans les siennes et sentait cette main trembler, agitée par le frisson de la fièvre.

— Et moi, je vous dis, s'écria-t-elle, que vous ne partirez pas ainsi.

Le visage de Georges changea tout-à-coup d'expression, ses yeux s'illuminèrent d'un feu subit; son visage rayonnant semblait avoir rejeté loin de lui les traces de la souffrance. — Ce n'était plus le révolutionnaire proscrit par la clameur publique, écrasé par le poids douloureux de ses propres pensées; c'était le jeune Mon-

tagnard d'autrefois, vigoureux, énergique, portant la jeunesse et la fierté sur son front éclatant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il en pressant la jeune fille dans ses bras, vous avez donc mis dans une seule âme tous vos trésors d'amour et de charité! Oh! mon cœur! mon pauvre cœur! pourquoi débordes-tu malgré moi?.. Jeanne, je n'ai plus le courage de me taire; tu es ma vie, mon âme; tu rayonnes en moi comme une éclatante lumière. — Oh! tu l'as bien compris, j'étais résolu à mourir!.. t'avoir crue morte, te retrouver et te perdre!.. j'étais fou quand je te parlais ainsi... n'est-ce pas, mon étoile? n'est-ce pas, mon ange, tu ne partiras pas?.. je suis si malheureux! le silence et l'isolement m'apportent des déchirements si affreux!.. Oh! je vous dirai tout cela, ma Jeanne bien aimée; mais

vous ne partirez point, n'est-ce pas? je ne veux que vous voir de loin, quand vous passerez, entendre le son de votre voix et me dire : — Elle est là. — Les malheureux se font des bonheurs de toutes choses

En ce moment un bruit lointain se fit entendre, et à l'extrémité de l'allée qui conduisait au château apparurent des lumières errantes.

— On s'est inquiété de mon absence, dit Jeanne en posant une de ses mains sur le bras de Georges; on vient au-devant de moi... mon pauvre ami, il faut nous quitter.

— Déjà!.. déjà!.. s'écria celui-ci d'une voix douloureuse; qu'ils sont cruels!..

— Tout mon cœur reste auprès de vous.

Les lumières approchaient, et déjà on entendait le bruit des voix.

— Qu'ils viennent vite!.. qu'ils viennent vite! murmura Georges, dont le regard s'attachait dévorant et inquiet sur la jeune fille.

— Ami, dit Jeanne d'une voix basse comme si elle eût craint que ses paroles ne pussent déjà arriver jusqu'à ceux qui la cherchaient, quoi qu'il arrive, ayez foi en moi; c'est la volonté de Dieu qui nous réunit, il n'est pas dans le pouvoir des hommes de nous séparer. — Tous les soirs je suis cette allée pour retourner au château; si quelque grand malheur nous menaçait... vous voyez cet arbre... creusé par le milieu, j'y déposerai... un... petit papier; alors... alors vous m'attendriez, Georges, jusqu'à ce que je vinsse.

— Oui... oui... murmura le proscrit en pressant sur ses lèvres une des mains

de la jeune fille. — Partez... j'ai peur pour vous... Adieu!.. adieu!..

— Adieu!... répéta-t-elle doucement.

Mais déjà Georges s'était élancé dans l'obscurité et avait disparu.

Alors mademoiselle de Savernoy se dirigea lentement vers ceux qui venaient à sa recherche.

Aussitôt qu'elle fut rentrée au château, elle monta à sa chambre et fit dire à son frère qu'étant très-souffrante, il lui était impossible de descendre au salon.

Henri comprit bien que ce devait être pour ne pas se trouver avec le comte de Chavannes, et il se rendit aussitôt chez sa sœur.

— Jeanne, lui dit-il, M. de Chavannes que j'ai fait prier de venir, ne va pas tarder à arriver; votre absence de ce soir aurait plus d'importance que vous ne le sup-

posez; ce serait une injure à la fois et pour lui et pour moi. — Je vous en prie, ne fût-ce que pour un quart-d'heure, descencendez au salon.

— Ne puis-je être malade sans que ce soit une injure pour M. de Chavannes et pour vous? répondit Jeanne.

— Mais cette maladie n'est pas assez grave pour vous empêcher de faire ce que je vous demande.

— Tenez, mon frère, touchez mes mains, sont-elles assez brûlantes? — Touchez mon front, vous y sentirez le feu de la fièvre.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas voir M. de Chavannes, s'écria Henri d'une voix dont l'expression de colère était mal contenue.

— Eh bien! oui, répondit Jeanne avec autant de calme que son frère avait mis

d'emportement, c'est parce que je suis malade et parce que je ne veux pas voir M. de Chavannes.

— Vous oubliez, Jeanne, je vous le répète encore, que je suis le chef de famille, et que seul, j'ai le droit de commander et de vouloir.

— Au nom du ciel, mon frère, ne me parlez pas ainsi ; je souffre réellement, et je suis hors d'état de le supporter. Excusez-moi, je vous en supplie, auprès de M. de Chavannes ; — c'est une grâce que je vous demande.

— Ma sœur!.. ma sœur!.. dit Henri après un instant de silence, que t'ai-je donc fait pour que tu manques ainsi de confiance en moi? — Je t'aime pourtant bien, Jeanne.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes; — elle voulut parler, mais ses

lèvres s'agitèrent seulement, et elle se mit à sangloter.

Henri s'inclina sur elle et la baisa au front.

— Et moi aussi, je t'aime, Henri, je t'aime, mon frère, dit la jeune fille.

Puis, prenant les deux mains du jeune homme avec un mouvement brusque de subite résolution :

— Tu le veux !.. je vais tout te dire; — aussi bien, il y a des secrets qui vous rongent quand on les garde en soi. — Écoute-moi donc.

Elle attacha sur son frère ses yeux que la fièvre rendait ardents.

— Écoute-moi, reprit-elle une seconde fois d'une voix frémissante, et en s'arrêtant presque à chaque syllabe, tant l'émotion qu'elle voulait contenir la suffoquait. — Il y a six ans... lorsque tous nous maudis-

saient, nous repoussaient... lorsque la haine, la malédiction et la mort s'attachaient à nous... confiée à l'affection de cet excellent homme dont le dévouement a causé la perte... je passais pour sa nièce, et lui, tu le sais, pour un des plus farouches républicains de son quartier; ma vie alors... mon frère, était un long deuil et une épouvante de chaque jour; — j'ai bien souffert, va... j'ai bien pleuré; car j'avais rarement des nouvelles de notre père, et jamais des tiennes.

— Pauvre sœur, murmura à demi-voix Henri, dont le cœur se brisait à ce cruel souvenir.

— Un homme, un de ces hommes, purs au fond de leur conscience, mais qu'égarait un fatal aveuglement, et qui se croyaient les missionnaires de la liberté, venait chaque jour dire toutes ses pensées et

ouvrir son âme à la nièce du citoyen Gracchus.

Le marquis de Savernoy fronça le sourcil.

Jeanne avait levé les yeux sur lui, et comme elle hésitait à continuer son récit.

— Je vous écoute, dit froidement Henri, dont le visage avait pris une expression de dureté et de sécheresse indicible.

La pauvre jeune fille sentit son courage l'abandonner et tout son cœur se glacer; cependant elle ne pouvait plus se taire.

— Eh bien! oui, reprit-elle en serrant sa poitrine de ses deux mains comme pour en comprimer l'oppression, vous ne comprendrez jamais ce que cet homme a montré de dévouement inaltérable, d'affection sans bornes à cette pauvre jeune fille; c'est à elle qu'il venait rendre compte

chaque jour des hésitations de son âme, des doutes et des tremblements de son cœur. — Il y a des choses qui ne se racontent pas, mais qui se ressentent. — Oh! qu'il était timide et tremblant, suppliant et résigné, quand il me demandait, les mains jointes, d'être le seul rayon de lumière qui éclairât sa vie; car, je vous le jure, son âme, à lui, n'était pas souillée et flétrie : — il croyait combattre.

Jeanne, en parlant, s'animait, et Henri, immobile, la lèvre dédaigneusement plissée, la regardait en silence. — On eût dit une statue de marbre.

Comme éblouie par ses souvenirs qui se pressaient en foule, Jeanne mit la main devant ses yeux et resta quelques secondes sans parler.

— Continuez donc, Jeanne! s'écria-t-il tout-à-coup d'une voix comprimée en

frappant du pied, je vous ai dit que je vous écoutais.

— Oh ! Henri !.. oh ! mon frère !.. reprit-elle avec une expression de douloureux reproche.

Henri tourna la tête de son côté.

— Je vous écoute, continua-t-il de la même voix, et mon père aussi.

— Eh bien ! mon père, continua Jeanne en levant ses deux mains vers le ciel, c'est à vous que je m'adresse ; jugez-moi, mon père !... Ne pouvant le fuir, je voulus l'éloigner... C'était impossible !.. Et je sentais chaque jour entrer en moi un trouble indéfinissable. — Ah ! tu ne sais pas toi, Henri, tu ne sauras jamais ce qu'une pauvre fille que la fatalité poursuit, qu'entourent à chaque heure de sa vie des paroles de haine et de malédiction, épuisée par les larmes, brisée par la souffrance, peut

éprouver de bonheur immense et de reconnaissance infinie à se sentir aimée ainsi, aimée dans son isolement, aimée dans son martyre, et à s'appuyer sans crainte, sans méfiance, sur un de ces dévouements qui parlent la voix de votre cœur.

Dans le même moment, on frappa à la porte.

Jeanne tressaillit.

— Qui est là? dit Henri d'une voix brusque.

— La porte s'entrebâilla.

M. le comte de Chavannes vient d'arriver à l'instant; il attend M. le marquis au salon.

Henri se redressa et passa d'un mouvement rapide une de ses mains sur son front, baigné d'une sueur de fièvre.

— Dites à M. de Chavannes que je suis auprès de ma sœur qui est extrêmement

souffrante ; présentez-lui mes excuses ; — dans quelques instants, s'il veut bien m'attendre, je le rejoindrai au salon.

La porte se referma.

Il y eut alors un long moment de silence.

Mademoiselle de Savernoy reprit d'une voix lente :

— Quand j'ai été arrêtée, condamnée, que lui importait la haine attachée à mon nom d'aristocrate? les dangers qu'il bravait, la mort qui pouvait le frapper ! — Je le vois encore dans ma prison, pâle, les yeux remplis de larmes et me disant : — « Qu'importent les jours qui me restent à vivre, je veux vous sauver !..

— Et cet homme !.. cet homme !.. interrompit Henri, qui s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre.

— Cet homme est aujourd'hui malheureux, proscrit, abandonné de tous.

— Son nom?

— Je ne le connais que sous le nom de Georges.

— Georges le conventionnel!.. Georges! l'ami de Robespierre, de Saint-Just, l'inséparable de ce misérable Obrier!

— Georges que j'aime, mon frère.

— Où est-il?.. où est-il?..

— Qu'importe où il soit! — Je l'aime, et jamais je ne porterai le nom d'un autre.

— Vous êtes folle! s'écria Henri, dont le visage était aussi blanc que celui d'un fantôme. — Je vous ai écoutée, Jeanne, à votre tour, écoutez-moi. — Dans la société on a des devoirs à remplir; ces devoirs sont quelquefois des sacrifices, mais nul n'a le droit de s'y soustraire. — Je vous parle

froidement, vous le voyez, et sans colère. L'honneur d'une maison, la pureté intacte d'un nom sans tache depuis des sièclessont des fardeaux légers aux âmes nobles et grandes; — je ne viens pas ici vous demander compte de votre cœur, je ne viens pas appuyer sur lui et le briser par des paroles dures et sévères; mais je vous dis, Jeanne de Savernoy, que votre nom, que le respect dû à la tombe de votre père, que tout, enfin, vous fait un devoir d'oublier.

— Dieu me fait un devoir de ne pas abandonner le malheureux qui souffre et qui n'a plus que moi sur la terre.

— C'est-à-dire que tu veux faire entrer le déshonneur dans notre famille, c'est-à-dire que tu veux allier le nom des Savernoy avec celui d'un terroriste, d'un de ces êtres maudits qui ont assassiné le roi et

couvert de sang toute la France!.. Jeanne, regarde-moi, tu es folle!..

La jeune fille était immobile et silencieuse.

— Tu ne me réponds pas!.. mais que veux-tu?.. que prétends-tu?.. sais-tu qu'il vaudrait mieux que tu fusses morte sous la main du bourreau!.. Voyons, ma sœur, je t'en supplie... reviens à toi; ce que tu veux est impossible; ce serait monstrueux!..

— Vous m'avez dit, mon frère, murmura Jeanne, que vous vouliez me parler froidement et sans colère.

— Pardonne-moi, dit Henri, pardonne-moi!..

Et il tendit la main à sa sœur.

— Ne me tendez pas la main, murmura celle-ci, pour n'être pas forcée de me la retirer tout-à-l'heure avec indignation.

Mademoiselle de Savernoy s'était levée; et son visage, d'abord abattu et livide, reprenait l'animation de la vie; il y avait dans toute sa personne si frêle, si maladive, quelque chose de soudainement énergique, de résolu; ses grands yeux avaient des regards qui semblaient comme les ailes d'un ange monter jusqu'au ciel.

— Ce que vous venez de me dire, mon frère, je me le suis dit chaque jour et à chaque heure. Que de fois, ici, dans cette même chambre, j'ai prié les mains jointes et le cœur navré!.. Que de fois, brisée par la douleur, j'ai appelé mon père! — S'il y a des devoirs qu'il faut remplir, Henri, il y a aussi des lâchetés qu'il ne faut jamais commettre, et Dieu dans sa volonté a fait des existences fatales. — Déjà ce fardeau cruel de l'honneur d'un nom, du juste orgueil d'une race ancienne, a fait

couler le sang d'un infortuné. — Aujourd'hui un proscrit me tend la main.

— Il est donc ici?.. interrompit Henri avec un violent éclat de voix.

— Cette main, continua Jeanne, je ne la repousserai pas, ce malheureux, sans consolation sur la terre, je lui ai donné ma vie; — que le monde me condamne, mon âme m'absout; mais je l'aime, entendez-vous, je l'aime!.. Vous voyez bien que je ne puis pas être l'épouse du comte de Chavannes.

— Vous l'entendez!.. vous l'entendez, mon père! s'écria le marquis en levant ses deux bras au-dessus de sa tête.

— Épargnez-moi, Henri, toute parole de colère et de mépris, je suis résolue, je suis résignée.

— Résolue, n'est-ce pas, à flétrir notre famille par une union indigne, résolue à

appeler le mépris de tous sur une race jusqu'à vous honorée et pure, pour que l'on dise : la fille du marquis de Savernoy s'est jetée dans les bras d'un des assassins de son père! — Tache au front!.. tache au blason!..

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

Henri s'approcha d'elle.

— Il en est temps encore, Jeanne, ouvre tes yeux aveuglés, écoute la voix de la raison, ne voue pas par un faux point d'honneur ta vie à l'isolement et au remords; toi, à qui tant de souffrances, tant de persécutions ont donné une auréole de martyre, ô ma sœur, n'arrache pas de ton front cette auréole, ne la foule pas à tes pieds. — Tu ne réponds pas?..

— Je vous ai dit, mon frère, tout ce que j'avais à vous dire.

Henri la saisit violemment par le bras.

— Prends garde, fille impie, sœur coupable!.. Ne crains-tu pas que toute mon affection se change en haine et en mépris? — Mais, moi aussi, je suis résolu à ne pas subir ce déshonneur!

— Henri, ne parlez pas si haut, se contenta de dire Jeanne, les fenêtres du salon sont au-dessus de celles-ci, et le comte de Chavannes peut vous entendre.

Le marquis de Savernoy laissa retomber le bras de sa sœur, qu'il tenait étroitement serré dans sa main droite.

— Jeanne, dit-il, d'une voix qu'il essayait en vain de rendre calme et posée, j'espère que la nuit vous portera conseil et vous rendra la raison avec le sentiment de votre honneur et de votre dignité, j'es-

père que mademoiselle de Savernoy comprendra qu'il y a des obstacles infranchissables contre lesquels celui qui se heurte vient toujours se briser ; j'espère que son âme se réveillera de sa léthargie et qu'elle parlera à son cœur. — Demain, je viendrai prendre votre réponse, et selon ce qu'elle sera, vous dire mes dernières résolutions.

Puis Henri de Savernoy sortit de la chambre de sa sœur, et alla rejoindre le comte de Chavannes.

Nous ne voulons pas entrer dans les détails de ce qui se passa encore entre Henri de Savernoy et sa sœur ; — lutte désespérée d'un cœur contre la cuirasse d'airain de ce spectre sans entrailles qu'on appelle la société. — N'est-ce pas toujours ce même combat inégal contre la logique inflexible de la froide raison.

Le marquis de Savernoy avait été élevé à cette école inexorable de l'aristocratie d'alors, hautaine et intraitable dans son orgueil, dans ses traditions, dans ses privilèges, mais qui payait en toute occasion du plus pur de son sang cet orgueil et cette inexorabilité.

Jeanne de Savernoy, de son côté, était une de ces natures frêles et tremblantes qui s'épuisent dans les larmes, s'enveloppent dans leur propre douleur, jusqu'au jour où elles deviennent énergiques et résolues par excès d'épuisement et de souffrance; alors, comme cette force leur vient du cœur, foyer intarissable, elles ne s'arrêtent plus en chemin.

Aussi, un soir, Jeanne s'était enfermée dans sa chambre, plus pâle, plus abattue que de coutume; — parfois cette pâleur faisait tout-à-coup place à une rougeur fé-

brile qui colorait les pommettes de ses joues. — Son silence était agité, sa méditation inquiète; des mots sans suite expiraient sur ses lèvres, semblables à des soupirs à moitié étouffés, et des sanglots sans larmes suffoquaient par instants sa poitrine.

Oh! que le silence parfois contient de mystérieuses et poignantes douleurs! — Combien elle déchire les fibres les plus palpitantes du cœur, cette voix intime qui parle tout bas en nous!

Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de la tourelle : le douzième coup s'était traîné comme un gémissement plaintif à travers le silence de la nuit.

Jeanne, muette, immobile, écouta longtemps encore après que le bruit avait cessé.

On eût dit qu'elle interrogeait la fièvre de son inquiétude; le moindre bruit la faisait tressaillir comme un enfant égaré au fond d'une forêt.

— Petit-Pierre ne peut tarder à venir, murmura-t-elle bien bas. — Oh!.. j'ai peur!.. j'ai peur!.. Mon Dieu! si ce que je fais est mal, pardonnez-moi!..

Elle se tut; car il lui sembla entendre des pas dans le corridor qui précédait ses appartements; et, retenant son souffle, elle marcha sur la pointe du pied jusqu'à la porte de sa chambre, contre laquelle elle resta appuyée quelques secondes, l'oreille collée contre la serrure.

— Si... mon frère... avait quelque soupçon!.. s'il était éveillé!

Elle posa à la fois ses deux mains sur son cœur, car les battements en étaient si

pressés qu'ils l'empêchaient d'écouter attentivement.

Il se passa peut-être deux ou trois minutes; mais quand on tremble et que l'on attend, les minutes sont des heures interminables.

Enfin elle entendit au dehors quelque chose comme le grattement d'un ongle contre le bois extérieur de la porte.

— C'est lui!.. fit Jeanne bien bas, en se relevant.

Et elle ouvrit la porte.

— Me voici, mademoiselle, dit Petit-Pierre en entrant à moitié.

Mademoiselle de Savernoy fut prise d'un tremblement subit, et elle serait infailliblement tombée, si elle ne s'était retenue à un meuble.

— Tout le monde dort, mademoiselle,

reprit Petit-Pierre, et personne ne m'a entendu ; soyez sans inquiétude.

Jeanne se releva, passa sa main sur ses yeux; puis, s'approchant du crucifix qui était pendu près de son lit, elle baisa pieusement les pieds du Christ.

— Allons, dit-elle... du courage... partons... Tiens, Petit-Pierre, prends cette cassette. — O mon père!.. ô mon père!.. murmura-t-elle une dernière fois en levant vers le ciel ses yeux dans lesquels roulaient de grosses larmes.

— Vous pouvez éteindre la lumière, mademoiselle, j'ai ma lanterne.

Le brave jeune homme (car l'enfant du couvent d'Orange était devenu presqu'un homme) ajouta de cette voix pleine de dévouement qui fait tant de bien à entendre quand on souffre :

— Ma bonne maitresse, ne tremblez donc pas ainsi; il y a une chose sûre : c'est que ce que vous faites est bien, puisque vous le faites.

Jeanne l'eût embrassé, tant elle lui était reconnaissante de ce qu'il venait de dire.

— Merci, Petit-Pierre, répondit-elle avec attendrissement, Dieu t'entende !..

Et tous deux se mirent à marcher d'un pas étouffé le long du corridor.

Ils descendirent ensuite par un petit escalier.

Bientôt ils eurent atteint la grille extérieure du château ; — personne n'avait pu ni les voir, ni les entendre.

La nuit était froide, mais calme et belle, — à peine si un vent léger agitait

le feuillage des arbres, et l'on entendait au loin se répondre comme des échos vivants les cris plaintifs des oiseaux de nuit.

LE PACTE.

III.

Trois ans s'étaient écoulés depuis les scènes que nous avons retracées.

Un jour, on annonça au marquis de Savernoy qu'une personne désirait lui parler pour affaire secrète et particulière.

— Le nom de cette personne ? demanda Henri.

— Son nom, a-t-elle dit, est complétement inconnu à monsieur le marquis, répondit le domestique.

— Pour une affaire secrète, répéta le marquis après un instant d'hésitation ; et son nom, dites-vous, m'est complétement... inconnu. — N'importe, faites entrer.

Lorsque cet homme eut été introduit, il salua Henri de Savernoy sans affectation, et resta debout immobile et silencieux jusqu'à ce que celui-ci eût fait signe au valet de se retirer :

Alors, parcourant d'un regard rapide la pièce dans laquelle il se trouvait, il s'assura que tous deux étaient seuls.

— Monsieur le marquis de Savernoy, dit-il ensuite d'une voix grave, je viens

prononcer devant vous un nom qui, bien longtemps, vous a été cher, et qui est resté, j'en suis certain, gravé dans votre cœur.

— Lequel, monsieur ?

— Celui de Jeanne de Savernoy.

Une expression subite de colère comprima les traits du marquis, et une rougeur excessive colora son front.

— C'est un nom, répondit-il d'une voix dure et hautaine, que je défends à qui que ce soit de prononcer devant moi.

L'inconnu voulut parler ; mais le marquis continua avec un accent d'indignation qui faisait trembler sa voix.

— C'est le nom d'une femme qui a apporté ici la honte et le deuil, elle a fui sans respect et sans remords le saint foyer de la famille ; qu'elle soit maudite !

— Monsieur le marquis, on maudit les vivants, mais on pardonne aux morts.

— Jeanne!... Jeanne!... s'écria Henri qui devint pâle.

— Votre sœur n'est plus.

— Morte!.. morte, ma sœur!.. répéta deux fois le marquis d'une voix accablée en se laissant tomber dans un fauteuil, oui... vous avez raison... monsieur, quelque grande qu'ait été la faute, quelqu'immense que soit la colère, quelqu'inflexible qu'ait voulu se faire le cœur; faute, indignation et colère s'oublient devant ce mot terrible que vous venez de prononcer. — Morte!.. ma pauvre Jeanne!.. que Dieu dans sa bonté avait épargnée au jour des plus cruelles épreuves... Brisé le dernier chaînon de toute ma famille!... pauvre sœur!... pauvre sœur!... que Dieu te

pardonne, comme moi je le fais en ce moment.

L'étranger était debout, silencieux, et avant que le marquis eût relevé les yeux sur lui, il essuya brusquement deux larmes qui s'étaient échappées de ses yeux.

— Oh!... mon cœur!... oh!... mon cœur!... du courage... murmura-t-il d'une voix si basse que ce fut à peine un frémissement de ses lèvres.

— Dieu l'a punie bien cruellement, reprit le marquis après un instant de silence; mais que tout le crime et le châtiment retombent sur celui qui l'a si fatalement entraînée au déshonneur.

— Monsieur le marquis, dit l'inconnu d'une voix brève, le mot de déshonneur ne doit pas être prononcé; mademoiselle de Savernoy était l'épouse...

— De Georges le Montagnard, de

Georges le révolutionnaire !... interrompit Henri avec un mouvement d'indicible mépris.

— Ne joignez pas vos imprécations à celles qui accablent les malheureux qu'un fatal enthousiasme de la liberté a poussés comme un vertige dans ce précipice sanglant. S'il y a des coupables indignes de tout pardon, il y a aussi des aveugles, des insensés, ceux-là n'avaient qu'un noble but et de nobles pensées.

La voix de cet homme devenait amère et frémissante.

— Oh ! oui !... heureux ceux qui sont morts !... Ils sont morts dans leur conviction et dans leur aveuglement ; ils n'ont pas entendu toutes ces voix désolées rendre grâce à Dieu le jour de leur extermination ; ils n'ont pas vu tous ces visages en deuil maudire leurs tombeaux ; ils n'ont

pas vu la France entière fouler leurs cendres aux pieds !... Ceux-là, proscrits, sans asile, sans pardon, rongés par les plus affreux remords, ne sont pas tombés à genoux, écrasés de douleur et de honte. — Il y a, croyez-le bien, dans le cœur de certains hommes, quelque chose qui parle plus haut que toutes les malédictions de la terre.

Si le marquis de Savernoy eût regardé attentivement cet inconnu pendant qu'il parlait ainsi, il eût vu des gouttes de sueur couler le long de ses tempes.

Henri ne répondit rien pendant quelques instants, comme s'il eût voulu laisser s'éteindre entièrement l'écho des paroles qui venaient d'être prononcées ; puis, s'adressant à l'inconnu :

— Vous êtes venu, monsieur, lui dit-

il, m'annoncer cette triste nouvelle, et rien autre chose, n'est-ce pas?

L'étranger hésita un instant à répondre, il semblait avoir peur de parler, enfin il reprit d'une voix basse :

— Veuillez, monsieur le marquis, m'écouter sans m'interrompre.

— Je vous écoute, monsieur.

Le silence qui succéda à ce peu de mots avait quelque chose de solennel.

— L'épouse de Georges, dit l'étranger, a laissé un fils.

— Jeanne !... un fils !

— Oui, un fils qui doit hériter de la proscription et de la fatalité qui pèsent sur le nom de son père.

— Pauvre enfant !... murmura le marquis; cent fois mieux eût valu qu'il n'eût pas vu le jour !...

Le visage de l'inconnu se contracta vi-

siblement à ces paroles; mais ce fut un éclair. — Il releva la tête, rejetant par ce mouvement ses longs cheveux en arrière, et reprit d'une voix basse :

— Je vous avais prié, monsieur le marquis, de ne pas m'interrompre. — Celui qui vous parle, connaît Georges depuis longtemps, et saît sa vie entière à partir du jour où il a quitté la cabane de son père; — triste et fatal jour parmi les plus tristes et les plus funèbres de sa vie ! Mais ne le confondez pas avec ces hommes sans conscience et sans foi, qui n'avaient pour but que l'ambition, l'envie ou la vengeance, les trois démons qui enfantent le plus de crimes et de lâchetés dans le cœur des hommes. — L'amour de la liberté a fait des martyrs, et Georges en est un ; — son âme a été aveuglée, jamais flétrie !.. Mais son front avait été marqué par Dieu

sans doute du sceau de la fatalité ; il devait souffrir toutes les douleurs, comme il devait avoir toutes les résignations. — Sa sœur est morte déshonorée... son père est mort frappé par la main du bourreau... une jeune fille à laquelle il avait donné son âme et sa vie l'a aimé... Cette jeune fille est venue à lui, elle a été maudite et perdue !.. Il l'a serrée dans ses bras, elle est morte !.. Oh !.. oui... fatalité !.. fatalité !.. La vie de ce malheureux, mutilée, écrasée par le souvenir du passé, n'avait plus que ce seul lien sur la terre ; ce lien est brisé... — Oui, monsieur le marquis, l'homme qui a porté malheur et mort à tout ce qu'il aimait, l'homme qui n'a plus qu'un nom détesté à donner, a peur pour ce pauvre petit dont Dieu, hélas ! a rappelé à lui l'ange gardien.

L'inconnu, brisé par la douloureuse

émotion dont il s'efforçait de contenir les élans en lui-même, se tut un instant; puis il murmura d'une voix sourde :

— Peut-être... un jour en écoutant le récit de ces scènes terribles, il maudirait celui qui lui a donné le jour et qui ne peut lui laisser qu'un héritage sanglant et funèbre, marque de Caïn sur le front!... Oh!.. ce serait affreux!.. affreux!..

Pendant qu'il parlait, sa respiration sifflait dans sa poitrine comme un râlement.

— Monsieur le marquis, ajouta-t-il, écoutez bien ce que je vais vous dire; pour tous, à partir d'aujourd'hui, Georges est mort... Jamais nul n'entendra parler de lui, jamais nul ne pourra mettre sur un visage le nom de Georges le révolutionnaire. — Ce sera une vie et un secret plus sûrement enfermés que dans un tombeau; mais cet enfant, le fils de Jeanne,

le fils de votre sœur qui devient le vôtre, monsieur le marquis, c'est votre sang aussi ! C'est la vie, c'est l'âme de celle que vous avez chérie, recevez-le dans votre famille, recevez-le dans votre cœur.

Un sourire d'indéfinissable ironie effleura les lèvres du marquis qui avait tout écouté sans que sa physionomie, redevenue froide et impassible, changeât d'expression.

— C'est cela... c'est cela... fit-il, et lorsqu'il aura pris place et nom dans cette famille, un jour viendra, n'est-ce pas, où Georges, Georges le Montagnard, Georges son père, frappera la tête haute à l'hôtel du marquis de Savernoy et viendra réclamer son fils?

Le visage de l'inconnu devint pourpre, ses yeux lancèrent des éclairs et il se redressa de toute la hauteur de sa taille.

— Jamais celui dont vous parlez, répondit-il, n'a commis dans sa vie une lâcheté ou une action infâme, et il y aurait infamie et lâcheté à agir ainsi ! — Monsieur le marquis, l'honneur de Georges vaut l'honneur d'un gentilhomme. — Celui que vous accusez, vous ne l'avez vu qu'une seule fois dans votre vie, et vous devez en avoir gardé la mémoire ; ce jour-là, vous étiez venu demander asile à la cabane de son père ; — ce jour-là, sa sœur venait d'être déshonorée, souillée par un misérable ; un cri !.. et la pauvre enfant eût été sauvée ; mais ce cri vous condamnait tous à mort, et, seule, elle a été perdue !...

La voix était vibrante et énergique.

— Quand son frère l'a tenue dans ses bras, pâle, brisée de douleur et de honte... il eût pu, lui, n'écoutant que sa ven-

geance et sa juste colère, faire retomber sur vous et sur les vôtres ce crime odieux, et vous livrer au bourreau... — Qui l'eût condamné? — Ce n'est pas vous, monsieur le marquis, vous, qui avez maudit la pauvre Jeanne, parce qu'elle n'a pas abandonné dans sa proscription et dans son isolement celui que tous repoussaient... vous, que l'honneur de votre race rend si cruel et si inflexible... Georges risquait sa vie, celle de tous les siens; car un décret, vous le savez, condamnait à mort ceux qui donnaient refuge aux aristocrates... N'importe!.. il a tenu tête à tous ceux qui sur le seuil de sa porte hurlaient votre nom avec des cris sauvages; il a rendu le passage libre, la route sûre, et il vous a dit : — partez! — Voilà ce qu'il a fait, la seule fois que vous l'ayez rencontré; — avez-vous le droit de le

croire capable d'une lâcheté et d'une infamie? — Maintenant, monsieur le marquis, j'ai fini ce que j'avais à vous dire, et j'attends votre réponse.

Il y eut un assez long intervalle de silence.

Le marquis de Savernoy avait la tête courbée sur sa poitrine. — Plongé dans une méditation profonde, il écoutait le combat intérieur qui se livrait en lui.

Dans l'immobilité de l'inconnu, on devinait l'attente douloureuse qui comprimait son cœur. — Une de ses mains tantôt serrait son front, tantôt tordait convulsivement ses cheveux, pendant que ses lèvres murmuraient :

— Seigneur... Seigneur... donnez-moi du courage.

Henri de Savernoy s'était relevé.

— Oh!... mon père!... oh!... mon

père !.. dit-il, comme une prière, — je le dois à ton nom, je le dois à ta race, l'enfant de Jeanne de Savernoy ne peut être un orphelin, livré à la merci du hasard.

Ces mots passèrent sur ses lèvres comme un léger frissonnement, et ne furent entendus que de celui qui parlait et de Dieu qui entend tout.

Il fit quelques pas pour se rapprocher de l'inconnu.

Dans toute sa personne il y avait un aspect de dignité fière et calme, véritable cachet de cette hauteur aristocratique du siècle passé, que rien n'abattait ou ne faisait fléchir.

— Vous m'avez dit, monsieur, que Georges à partir d'aujourd'hui sera mort pour tout le monde?

— Je l'ai dit.

— Que nul n'entendra prononcer son nom ?

— Je l'ai dit.

— Que jamais il ne viendra réclamer ses droits sur cet enfant ?

— Jamais.

— C'est un orphelin que j'adopte.

— Un... orphelin... murmura l'inconnu avec effort.

— Et vous m'engagez la parole de Georges, sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes ?

— Sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes, répéta l'inconnu comme eût fait un écho.

— Cet enfant s'appelle?..

— Arthur.

— Vous me remettrez son acte de

naissance et le contrat de mariage de ma sœur?

— Les voici tous deux.

— C'est bien, dit Henri en prenant les papiers.

Et il ajouta d'une voix haute :

— L'enfant de ma sœur Jeanne de Savernoy deviendra le mien.

— A votre tour, monsieur le marquis, deux mots, reprit l'inconnu.

— Parlez, monsieur.

— Cet enfant ne sera pas élevé comme un étranger dans votre famille ?

— Non, je le jure.

— Il aura place dans votre cœur comme à votre foyer?

— Je le jure.

— Vous aurez pour lui l'amour et l'orgueil que l'on a pour son propre fils?

— Adopté par vous, il portera votre nom ?

— Je le jure! — Que Dieu et mon père m'entendent, dit Henri d'une voix solennelle.

— Adieu, monsieur le marquis, demain je reviendrai.

Le marquis de Savernoy était retombé dans l'abîme de ses réflexions, il ne répondit pas; mais fit un signe affirmatif de la tête.

L'inconnu sortit.

Quand il fut seul dans la rue, un profond gémissement s'échappa de sa poitrine; il marchait d'un pas rapide, et ses lèvres frémissaient.

Bientôt il eut atteint la maison où il habitait.

Au fond d'une chambre un petit enfant dormait dans son berceau.

Quand la personne qui veillait auprès de lui se fut retirée, cet homme s'age-

nouilla devant le berceau, et appuyant son front dans ses deux mains, laissa couler par torrents ses larmes si longtemps contenues ; — on entendait de douloureux sanglots se répandre pour ainsi dire avec elles.

Il resta ainsi plus d'une heure, tantôt courbant le front sous le poids de sa douleur, tantôt tenant ses yeux humides fixés sur l'enfant endormi.

Quand le pauvre petit se réveilla, il le prit dans ses bras et le couvrit de caresses.

— Oh ! mon Dieu !.. oh ! mon Dieu !.. dit-il.

Puis se frappant la poitrine avec un mouvement suprême de désolation, il remit l'enfant dans son berceau.

— Père, que fais-tu là ? murmura-t-il

d'une voix étouffée au milieu de ses sanglots; tu n'as plus d'enfant!..

. . . .

Le lendemain, le marquis Henri de Savernoy reçut dans ses bras et baisa au front le fils de Jeanne de Savernoy et du Montagnard.

— C'est mon enfant, dit-il; il s'appelle Arthur de Savernoy.

Huit jours plus tard, Georges s'embarquait au Havre sur un bâtiment en partance pour l'Amérique.

FIN DU PROLOGUE.

MARINI.

I.

Au moment où nous reprenons ce récit, quarante-quatre ans se sont écoulés ; — près d'un demi-siècle.

Combien d'événements de toute nature contient, pendant une semblable période,

la vie d'un homme ou la vie d'une nation? — La même fatalité des passions humaines s'attache à toutes les deux.

Étrange volonté du destin qui remue toute chose en ce monde comme fait la tempête déchaînée des flots de l'Océan.

Que de transformations multiples a subies cette énigme indéchiffrable que l'on appelle le pouvoir! Que de souvenirs, appartenant tous à l'histoire, s'entassent et se heurtent pêle-mêle!

Le premier consul devenu Empereur, faisant litière dans son heureuse audace de têtes couronnées et rêvant comme César la conquête du monde. — La Restauration ramenant l'ancienne Monarchie de Saint-Louis et d'Henri IV, et jetant au milieu de la noblesse napoléonienne la vieille noblesse exilée et proscrite qui inscrit des siècles sur ses parchemins jaunis.

Puis la grave et vigoureuse figure de l'Empereur, souvenir vivant et héroïque au cœur de la nation, devant lequel semble, tout-à-coup, s'évanouir comme un fantôme la monarchie à peine ressuscitée.

Mais n'entendez-vous pas déjà gronder le canon de la bataille et sonner le tocsin d'alarme? — Ne voyez-vous pas, vers le Nord, le ciel qui se rougit de flammes étincelantes, la terre qui se couvre d'une moisson de sang?

Tous les échos crient : *Waterloo*! — Défaite qui devait être une victoire, tombeau de tant de gloires étouffées en un jour!

Après Waterloo, — le rocher de Sainte-Hélène!

Après le rocher de Sainte-Hélène, l'agonie!

La France, haletante d'émotions, vivait

au pas de course, le sac sur le dos, l'incertitude dans la pensée, le doute dans le cœur. — Déchirée sans cesse par la volonté du destin, elle écoute piétiner sur son sein meurtri cette étrange fantasmagorie d'événements qui prennent chacun tant de noms différents et autour desquels coulent toujours soit du sang, soit des larmes.

Voilà, hélas ! ce qui fait le malheur de notre siècle.

Voilà ce qui a engendré en lui le manque de foi et l'absence de conviction, deux choses sans lesquelles le doute habite sans cesse en nous, hôte triste et funèbre.

Pauvre France ! au milieu de cette tempête politique qui la bouleversait sans cesse, elle a sucé le lait de l'inconstance. — Elle s'est faite amoureuse de l'inconnu, amante des révolutions, qui ne sont au-

tre chose que le règne de ce qui n'est pas. — Ce sable mouvant qui a brûlé les pieds de l'enfant, réagit à son insu sur le cerveau de l'homme ; car la foi est bien plutôt une tradition qu'une vertu du cœur. — On s'habitue à elle comme on s'habitue au respect; et le passé, hélas ! s'il est un enseignement, est aussi, le plus souvent, une semence que récolte l'avenir.

Il y a une triste vérité à dire : c'est que la pensée humaine, si elle n'est un fleuve régénérateur dans lequel se retrempent et se vivifient les forces humaines, est un torrent qui engloutit et renverse plus sûrement que les avalanches détachées du sommet des Alpes.

Malheur! malheur au siècle qui la laissera courir déchaînée et sans entraves sur le monde civilisé !

Nous marchons, par la négation de tou-

tes choses, à l'athéisme le plus absolu ; fils effrontés de Voltaire, c'est à peine si nous croyons à l'honneur de notre père et à la vertu de notre mère ; nous rions de tout, du bien comme du mal ; le vice a son pavois, la débauche son excuse ; — la vieillesse a été débaptisée : elle s'appelait *expérience*, elle s'appelle aujourd'hui *décrépitude.*

Oh ! la belle route en vérité que celle qui conduit à la sécheresse du cœur et qui fait, pour tous, le chemin rude et desséché !.. Il semblerait que nous vivons dans un monde de ténèbres et que l'héritage glorieux de Charlemagne, de François I[er] et de Louis XIV ne soit plus qu'une défroque, en guenilles, à jeter aux orties.

C'est ce qui a fait la révolution de 1830.

C'est ce qui, dix-huit ans plus tard, a fait celle de 1848.

Ces deux révolutions sont sœurs par la pensée et par l'ingratitude.

Mais, après l'une, s'est trouvé un homme qui a relevé le trône, à moitié brisé par les barricades, et, enrayant de sa main puissante la roue révolutionnaire, a ramené la France dans le chemin de la grandeur et de la prospérité ; — après l'autre, il ne s'est trouvé que des têtes sans cervelle et des poitrines sans cœur ; des hommes dépravés, ceux-ci par l'ambition et la débauche, ceux-là par les orgies émeutières des estaminets de carrefours, la plupart ramassés dans les bas-fonds de la société.

C'est au milieu de cette tourbe dépravée, des fiers républicains du jour, que se déroule notre second drame. Il n'a pas dépendu de ces messieurs que la boue dans laquelle il se traînera malgré lui ne

soit changée en sang. — Aujourd'hui que la France en a fait raison et qu'elle les a repoussés loin de son sein qu'ils voulaient souiller et déchirer encore, peut-être la leçon portera-t-elle son utile enseignement, et les fruits mûris de l'expérience tomberont-ils de l'arbre si violemment agité.

Avant d'entrer dans les événements de cette histoire qui sont tous d'hier et d'aujourd'hui, il était impossible de ne pas jeter ce regard en arrière.

Pour bien s'entendre, il faut appeler chaque chose par son nom.

C'était au mois de novembre 1847. — Dans la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, à l'extrémité où elle vient se perdre dans

la rue Vieille-du-Temple, il y a une porte bâtarde qui ouvre sur une petite allée fort sombre, à l'extrémité de laquelle se trouve un escalier plus sombre encore, car il ne reçoit le jour que par de petites lucarnes très-distancées les unes des autres.

C'est dans cette maison, au troisième, que demeure un Italien avec lequel nos lecteurs doivent faire connaissance, qu'ils le désirent ou non.

Cet Italien s'appelle Marini.

Est-il utile d'ajouter que c'est un réfugié politique; — tous les Italiens qui ne sont pas en Italie sont des réfugiés politiques. C'est ce que l'on appelle l'hospitalité des nations entre elles.

L'appartement du signor Marini se compose de deux pièces principales : une chambre fort petite et fort nue dans la-

quelle il couche, — un cabinet dans lequel il travaille et reçoit; — car le signor Marini reçoit au moins autant qu'il travaille.

Ce cabinet est fort sale, fort poudreux, comme le sont tous les cabinets d'usuriers ou d'agents d'affaires; — de tous côtés gisent épars, sans aucune corrélation entre eux les objets les plus différents. En face de la cheminée, il y a une sorte de bureau à casiers, et par un étrange contraste, avec le désordre apparent, tous les papiers de ce bureau sont numérotés et classés avec soin.

Le meuble le plus élégant du cabinet est une vieille pendule, autrefois dorée, qui représente le Serment des Horaces, — pendule de réfugié et de conspirateur.

N'oublions pas de mentionner ici que cet appartement a double face, car par

un placard soigneusement dissimulé, il communique avec une autre pièce également arrangée en cabinet de travail et qui a une sortie particulière sur la rue Vielle-du-Temple.

Marini, enveloppé dans une houppelande autrefois couleur puce, est assis dans un vieux fauteuil de cuir, et réunit, par un travail minutieux, une foule de petits papiers. — Sur son bureau, il y a un portefeuille ouvert; ce portefeuille contient un assez grand nombre de billets, à diverses échéances et des titres de différentes natures.

Car notre homme est quelque peu usurier et prêteur d'argent ; — il y a tant de dévouements que l'argent achète, tant de désespoirs qu'il enchaîne et rive à soi; mais Marini est encore bien autre chose; un Italien qui n'aurait qu'un métier serait

un Italien manqué. Par goût, par métier, par instinct, par nature, celui-là aimait les variétés de costumes et de figures, il faisait donc dans la vie réelle de la comédie à travestissements.

Dans le moment présent, il est *lui-même*, chose assez rare ; aussi nous empressons-nous de consigner ici son type véritable.

Il est petit, maigre, nerveux, développé du front, les cheveux coupés ras ; — sur sa peau tendue ses veines se gonflent, regorgeant d'un sang vigoureux ; il a la lèvre étroite, le front plissé, le sourire court, le regard furtif ; sa physionomie a une énergie intelligente, mais une préoccupation soupçonneuse.

Voilà ce qui frapperait au premier abord l'observateur ou le peintre qui voudrait faire un portrait consciencieux ; — mais si les événements et les années ont laissé,

en s'écoulant, sur les traits de l'Italien le cachet caractéristique de sa nature première, ils ont gravé profondément leurs traces dans sa pensée et lui ont forgé une seconde nature entièrement opposée ; car celle-là est le résultat de l'étude et de l'observation. — Ses passions le conduisaient. Aujourd'hui, il exploite tacitement celles des autres ; car il a compris l'empire qu'elles ont sur chacun de nous. — Sa pensée, son travail et son intelligence appartiennent à tous et à personne.

Donc, sa véritable profession est celle de conspirateur, ou plutôt d'agent de conspirations. — Cela découle tout naturellement de son origine ; mais entendons-nous bien, *il signor* Marini est un adroit coquin ; il a abandonné le métier pour son propre compte (les petites gens comme lui ne peuvent jamais y rien gagner, et depuis

longtemps il était guéri de cette niaiserie de jeunesse), mais il le continue, comme spéculation, au profit des autres. — Fin, adroit, énergique par occasion, insinuant par intuition, au lieu de poursuivre le songe creux de l'indépendance par la liberté, il cherche à résoudre petit à petit le problème bien plus facile de l'indépendance par l'argent.

Pour en arriver là où il est, voici l'échelle descendante qu'il a suivie.

Jeune, enthousiaste, il a commencé par admirer et aimer avec aveuglement les Mazzini et consorts. — Plus tard, il les a craints; aujourd'hui, il les méprise. — Il était donc dans toutes les conditions voulues pour conspirer convenablement.

On le voit, pour ces messieurs qui s'intitulent les redresseurs de torts de la société, les Messies de la vraie liberté, Ma-

rini devait être un homme précieux, car il était au-dessus de cette faiblesse que l'on appelle l'entraînement, et pouvait mettre au service de ceux qui l'employaient ses petits talents de société.

Aujourd'hui, c'est un vieil usurier; dos voûté, voix aigre et grinçante, regard caché sous les verres bleus de ses lunettes, type de juif au premier chef. — Demain, c'est le plus honnête homme et le plus inoffensif des propriétaires, au regard bénin, au visage placide, allant prendre sa demi-tasse et lire son *Journal des Débats*. — Un autre jour, vêtu comme un journalier, il parcourt les faubourgs et boit le vin bleu des barrières. — Enfin, selon le besoin des circonstances, il accepte tous les rôles et sait prendre toutes les physionomies.

Nous avions bien raison de le dire : — Marini était un homme précieux.

Tout-à-coup, la sonnette de la porte fit entendre un bruit aigre.

Marini se leva brusquement.

— Qui peut venir à cette heure matinale? dit-il, en enfonçant jusque sur ses yeux un vieux bonnet de soie noire et en mettant ses lunettes à verres bleus sur son nez.

Puis il alla à la porte, entrebâilla un petit guichet, et regarda en dehors quelle était la personne qui avait sonné. — Mesure de prudence à laquelle il ne manquait jamais.

— Tiens, fit-il en refermant tout doucement le guichet, et, ôtant brusquement son bonnet et ses lunettes, il redressa sa taille et ouvrit.

L'homme qui entra tendit la main à Marini, puis, après s'être assuré par un

coup d'œil investigateur qu'ils étaient seuls et que toutes les portes étaient fermées, il tira de la manche de son habit un petit papier et lut à voix demi-basse :

« — Aujourd'hui le frère de Lyon doit arriver ; — il remettra, pour constater son identité, l'autre moitié déchirée de cette feuille de papier. »

Celui qui lisait donna en même temps à Marini une enveloppe cachetée, et continua :

« — Le rendez-vous est à la Chaumière, à six heures ; prévenir qui de droit. — Apporter dans la journée tout ce qui est relatif à l'*alphabet révolutionnaire.* — Ne pas oublier que l'on peut avoir besoin, au premier jour, d'un homme énergique et résolu, et qu'il faut l'avoir sous la main. — Veiller comme toujours. »

Ce qui venait d'être lu était écrit d'une façon indéchiffrable.

— As-tu compris? dit l'envoyé.

— Parfaitement.

— Je n'ai pas besoin de relire une seconde fois?

— Nullement.

— La réponse?

— Tout sera fait.

L'émissaire secret approcha de la cheminée le papier qu'il venait de lire, y mit le feu, regarda attentivement la flamme, jusqu'à ce qu'elle eût tout dévoré, tendit une seconde fois la main à Marini sans que sa physionomie froide et impassible participât à cette marque de cordialité, ouvrit la porte et sortit.

Marini prit l'enveloppe dans laquelle était le morceau de papier déchiré, et la serra dans un tiroir qu'il referma avec

soin, puis il alla s'asseoir dans son fauteuil.

— Voyons, dit-il, en appuyant son front sur sa main ; — prévenu du rendez-vous... je n'ai que deux personnes à avertir pour ce qui me concerne.

Il fit deux croix et un chiffre sur une feuille de son carnet.

— Apporter tout ce qui a rapport à l'*alphabet révolutionnaire.*

Il alla à un des angles de son cabinet, fit jouer un ressort imperceptible et prit dans une cachette pratiquée dans le mur un paquet de papiers qu'il mit dans son portefeuille; puis il revint s'asseoir dans son fauteuil. — Marini était méthodique.

Après quelques minutes de silence, il murmura entre ses dents :

— Un homme... résolu... énergique... il paraît que... ça marche... Qui... pour-

rai je?... Oui... oui... celui-là fera l'affaire... Son dossier est complet... Une petite saisie aujourd'hui... c'est la misère... il a une fille ; on en tirera bien pied ou aile.

Toutes ces paroles entrecoupées passaient lentement sur ses lèvres comme le murmure ou l'écho de sa pensée.

Tout en parlant, il avait mis en ordre les papiers de son bureau.

Lorsqu'il eut jeté sur son cabinet un dernier regard de muette et scrutative interrogation, il entra dans la chambre à coucher dont il referma la porte à double tour.

Un quart-d'heure après il en sortit parfaitement méconnaissable. — Habit noir, court et râpé, pantalon étroit et luisant, cheveux grisonnants, chapeau à rebords

étroits et plats, posé sur le sommet de la tête.

Il s'apprêtait à sortir lorsque la sonnette agitée résonna une seconde fois.

— Encore quelqu'un, dit-il, en faisant un soubresaut involontaire, cette sonnette a un son vibrant qui me retourne le sang; — je la changerai. — Si c'était Forin!...

Et, d'un coup d'œil rapide, il regarda les *Trois Horaces;* puis, après la précaution d'usage, c'est-à-dire l'examen muet par le petit guichet, il alla ouvrir.

Ce n'était point Forin.

L'homme qui avait sonné ne fit pas un pas pour entrer, et il resta sur le seuil debout et froid. Son œil creux avait un regard terne, et tout autour de son visage osseux de longs cheveux châtains, sales et mal peignés, descendaient en désordre sur son cou et sur le collet de sa redin-

gote; son corps était en analogie avec son visage, mince et raide, à un tel point qu'on eût pu croire que chaque mouvement devait le briser.

— Monsieur Marini, dit-il d'une voix brève, en abaissant à moitié sur ses yeux ses paupières flasques et plissées.

— C'est moi.

Cet homme alors fit un mouvement de la tête, qui agita, comme la crinière d'un cheval, sa chevelure désordonnée, et, sans prononcer un mot, il entra.

Marini ferma la porte avec soin, écouta de côtés et d'autres avec précaution, et revint vers l'étranger qui, accoudé contre la cheminée, venait de tirer d'un portefeuille une moitié de lettre écrite, déchirée d'une certaine façon.

Il la présenta à Marini.

L'Italien alla à son bureau, prit l'enve-

loppe dans laquelle était l'autre morceau de papier et le rajusta avec celui que l'inconnu lui avait remis.

— Vous voyez, lui dit-il en lui montrant une chaise, que c'est bien ici que vous avez affaire ; vous êtes le frère que nous attendons de Lyon : soyez le bienvenu.

L'inconnu tendit la main à l'Italien qu'il avait examiné par une rapide investigation du regard.

— Seront-ils bientôt exterminés ? dit-il d'une voix de mélodrame en penchant de côté sa face jaune et osseuse.

— On y travaille.

— On travaille trop lentement ; les patriotes de Lyon s'impatientent. Le règne des tyrans pèse...

— Pardon, frère, interrompit Marini de cette même voix flegmatique et accentuée

qu'il affectionnait, je ne suis que la moitié d'un conspirateur, agent de conspiration, si vous aimez mieux ; je ne m'occupe pas des autres détails. Nous n'attendions plus que Lyon ; — Bordeaux, Toulouse, Marseille, Carcassonne, sont arrivés depuis hier.

L'homme maigre passa une de ses mains dans son habit boutonné jusqu'au cou ; pose conspiratrice qu'il affectionnait assez.

— J'arrive pour ce que vous savez, dit-il d'une voix sombre.

Marini continua sans faire la moindre attention à l'interruption mélodramatique de son interlocuteur.

— Ce soir, si vous le voulez bien, vous serez mis en rapport avec les autres délégués pour une communication importante. Ce soir, rendez-vous général à la

Chaumière. — Vous connaissez la Chaumière, n'est-ce pas? l'Éden du pays Latin; vous voyez que nous sommes mondains : c'est qu'à Paris il n'est pas facile d'échapper à la surveillance de cette bonne vieille mère que l'on nomme préfecture de police, et il faut se donner de temps à autre les airs les plus champêtres et les allures les plus pastorales.

L'homme maigre essaya de sourire; mais sa face jaune et ridée s'y prêta de bien mauvaise grâce, et le sourire devint une sinistre grimace.

— Ce sont des conspirations à l'eau de rose, fit-il avec une moue dédaigneuse; aussi on patauge, on n'avance pas. — Par Robespierre !.. s'écria-t-il d'une voix gutturale, vous autres Parisiens, vous êtes de mous patriotes; la moindre des choses vous abasourdit; vous faites comme les

hannetons qui comptent leurs cornes pendant une heure avant de s'envoler : nous autres Lyonnais !...

Marini ne broncha pas; le langage du frère et ami glissait sur lui comme l'eau sur la glace; il en avait tant vu et tant entendu! Il se contenta de l'interrompre par ces seuls mots :

— C'est donc bien convenu : ce soir, à la Chaumière, à six heures. — On dîdera.

Le frère lyonnais approuva d'un hochement de tête.

— As-tu quelques roulantes? dit-il ; j'en manque radicalement.

— L'association est bien pauvre, répondit Marini, toujours sur le même ton, — et l'ouvrier des faubourgs est d'un entretien très-lourd.

— Alors, donne-moi dix francs.

Pendant que Marini, toujours avec la même ponctualité flegmatiqne, prenait dix francs dans un tiroir et préparait un carré de papier pour le reçu, le frère et ami était en extase devant la pendule.

— Qu'est-ce que jurent ces trois patriotes? dit-il.

— C'est le serment des Horaces.

— Des... Horaces... tu veux dire des Voraces. —Ça n'est pas mal ; mais à Lyon, ils ne sont pas habillés comme ça.

Et, après cet aperçu historique d'une si pénétrante sagacité, le Rougillon sortit comme il était entré, raide et sombre, seulement avec dix francs de plus dans sa poche ; ce qui lui faisait en tout dix francs. — L'amour de la patrie tient lieu des vaines richesses.

— Ma foi ! dit Marini, le Lyonnais n'est pas amusant, mais il est arrivé bien à pro-

pos; me voilà débarrassé de lui. — La petite réunion sera ce soir au complet, et si le grand inquisiteur veut bien ne pas nous lancer ses limiers aux jambes, ça ira comme sur des roulettes.

Après avoir jeté un coup d'œil de satisfaction sur son travestissement, il descendit l'escalier et se dirigea vers la place du Caire.

Le signor Marini se rendait chez son huissier de confiance, qu'il avait déjà employé dans des occasions délicates.

— Maître Riffard, dit-il en entrant, le dossier Dominique est prêt pour la saisie?

— Tout prêt!

— Il faut saisir ce matin.

— Vous savez que tout le mobilier vendu ne rapportera pas soixante francs.

— Qu'est-ce que ça me fait?

— A vos ordres ; — je voulais vous prévenir seulement.

— J'ai des raisons pour vouloir opérer la saisie moi-même, en votre compagnie bien entendu, mon cher monsieur Riffart.

— Adjoignez-vous un homme sûr.

— Très-bien! j'ai un vieux clerc *ad hoc.*

— Je suis à vous dans la minute; je signe seulement ces exploits — c'est rue des Postes, n'est-ce pas?

— Oui, rue des Postes.

Marini s'assit et compulsa le dossier.

LA RUE DES POSTES.

II.

La rue des Postes, où se rendait Marini en compagnie de l'huissier Riffard, appartient en propre à ce qu'il est convenu d'appeler le *Quartier-Latin*. Aussi, dans cette même rue, y avait-il ce jour-là, une

réunion d'étudiants, c'est-à-dire visages jeunes, paroles pétulantes, cœurs vifs et brûlants, enthousiastes de tout ce qui apparaît, du nuage qui passe, de l'oiseau qui vole, de la jeune fille qui sourit, de la main qui se tend, de la voix qui l'appelle.

C'est que la jeunesse des étudiants n'est pas cette jeunesse de tout le monde enfermée strictement dans les limites de la vie commune, tenue en lisière par l'inquiétude des parents et surveillée par le regard rigide de la paternité; — elle est bruyante et fantasque, folle de liberté et d'indépendance, échevelée par le cœur et par la tête, baril de poudre près duquel brûle incessamment cette flamme divine que Dieu a mise en nous.

Aussi par les fenêtes entr'ouvertes du quatrième étage, on entend déjà les cla-

meurs joyeuses de ces jeunes convives du banquet de la vie.

L'appartement où ils se trouvent sort des règles ordinaires, et franchit d'un bond orgueilleux les bases fondamentales du quartier Latin. — Il se compose de trois pièces.

— Cela s'est-il jamais vu? Trois pièces!.. au lieu de la chambre mansardée de rigueur.

Celle où sont réunis les amis conviés à un somptueux déjeuner, possède un tapis à fleurs diaprées, dont les branches, tantôt jaunes, tantôt violettes, serpentent et se tordent coquettement sur un fond vert, comme des couleuvres qui jouent dans l'herbe; et puis un bahut, façon antique, bois à moitié moisi, girandoles de fruits et de fleurs, sculptées avec art et fouillées avec adresse par un ciseau consciencieux,

têtes fantastiques ornées d'emblêmes mythologiques ; sur les planches de ce bahut sont entassés des verres de Bohême, des potiches chinoises et des plâtres de nos meilleurs artistes.

Ici, un tigre de Barye, les pattes crispées, l'œil ardent, la gueule haletante ; là, des chiens de Mène, et un daim aiguisant ses longs et larges bois contre le tronc d'un arbre ; plus loin, des oiseaux de Lechesne, les ailes étendues, luttant entre eux de souplesse et d'agilité ; puis, des deux côtés du bahut, sur deux supports gothiques, les statuettes de Rachel et de Déjazet.

Sur une des autres faces, au-dessus d'un long divan en velours, il y a deux panoplies, dont l'une est couverte d'armes anciennes, l'autre, d'objets de chasse et d'armes modernes.

Les deux autres pièces sont à l'avenant.

Nous nous arrêtons là dans notre description, pour ne pas humilier ce pauvre quartier Latin, peu habitué à un luxe aussi oriental.

Dans cet appartement habite Arthur de Savernoy, le petit-fils de ce noble et valeureux Henri de Savernoy, dont les lecteurs doivent avoir gardé souvenir.

Arthur a 21. ans — Il vient de passer son troisième examen le plus difficile, le plus dangereux de tous, le Rubicon enfin des étudiants ; et c'est pour fêter son triomphe qu'il a convié quelques-uns de ses camarades à un repas inconnu jusqu'alors dans les fastes du quartier Latin.

Arthur est bien le type de cette jeunesse du dix-neuvième siècle, pleine de confiance en soi-même, et méprisant dans son insouciante audace l'expérience du passé pour se jeter, toutes voiles dehors,

dans l'inconnu de l'avenir, amoureuse des idées libérales les plus exagérées, et s'enivrant de ces mots sonores et creux, *patriotisme* et *liberté*, que les fauteurs de désordre et d'anarchie ont toujours au service des insensés qui les écoutent ; — Jeunesse soupçonneuse et inquiète, tenant dans ses flancs féconds le bien et le mal, et, presque toujours, poussée comme par un vertige à la négation de ce qui est.

Oui, telle est la jeunesse de ce siècle, tumultueuse, agitée, pleine de rumeurs sourdes, sans conviction aucune, espérant toujours et ne se souvenant jamais.

Arthur de Savernoy rêvait comme on rêve à vingt et un ans ; le frottement des écoles en avait fait un libéral des plus avancés sans qu'il sût pourquoi ; il s'abreuvait à l'excès de ces folles idées qui altèrent et empoisonnent.

Caractère généreux, noble à l'excès, plein de dévouement et d'abnégation, de chaleur instinctive, il se créa promptement, parmi les jeunes gens de l'école, de nombreux amis dont il était l'idole et sur lesquels il ne tarda pas à prendre un empire absolu.

Aussi Arthur de Savernoy était une puissance et une autorité réelle, il montait ou arrêtait les cabales; — il eût soulevé à son gré par ricochets une partie du quartier Latin ; — il faut dire aussi que le quartier Latin n'est pas difficile à soulever, il aime tout ce qui ressemble au tapage ; c'est pour lui comme le marchepied de l'indépendance.

Arthur comprenait sa puissance ; et comme il y a toujours en nous un sentiment naturel d'orgueil, il en était fier et n'eût pas abandonné son petit trône au

quatrième étage pour le splendide hôtel du duc de Savernoy son aïeul.

C'est qu'il savait bien que c'était la meilleure partie de l'école qui s'était ralliée à lui, et que celle-là dominait l'autre par l'intelligence, qui est la véritable force.

Il était riche, il était jeune, il était ardent; il jetait pour le plaisir de tous son argent par les fenêtres et en avait au service de ses amis sans s'inquiéter qu'on lui rendît ce qu'il avait prêté. — Il était la providence des amateurs de punch, de grogs et de bishops; petits-fils de duc et pair, il se montrait *bon enfant* avec tout monde. — Que fallait-il de plus? — Combien de popularités qui visent haut ne sont pas aussi bien assises que l'était la sienne.

Toutefois, et pour étabir, avant de

commencer ce récit, chaque chose sur son véritable pied, il est juste de dire qu'une partie de l'école lui échappait complétement, la partie qui passe peu d'examens, mais qui joue beaucoup au billard, s'occupe peu du droit romain, mais culotte parfaitement les pipes. — Et cette partie-là au moins n'est pas à dédaigner; la paresse et la queue de billard ont leurs prosélytes.

A la tête de ceux-là était Mathias, Mathias élève de *huitième année*, Mathias casseur d'assiettes de la société, et qui ne dédaignait pas dans les occasions solennelles, de s'élancer sur un billard pour haranguer les amis et leur prouver les réformes indispensables tant dans le gouvernement que dans l'école de droit. — Type bien vrai, bien réel, bien connu, et que l'on rencontre à chaque pas. — Bonne

nature au fond, terrain généreux, mais où la paresse et les mauvaises habitudes sont bien près d'ensemencer tous les vices.

— Bonjour Édouard, dit Arthur en allant vers le nouveau venu.

— Tu sais, repartit celui-ci, j'ai été refusé; je n'ai jamais aimé les Romains, ce sont des voleurs de gloire, aussi leur droit me le rend, il ne m'aime pas.

— Arthur, c'est le Sardanapale du quartier Latin.

— C'est votre ami, votre camarade, messieurs, qui est bien heureux de vous recevoir chez lui, répondit Arthur en plaçant des chaises autour de la table.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que six nouveaux venus s'étaient joints aux quatre déjà présents.

— Savez-vous, messieurs, que j'ignore comment nous ferons pour tenir quinze

ici, à moins de nous mettre dessus et dessous.

Ce matin-là, les deux royautés populaires se donnaient la main. — Mathias, qui affectait de faire bande à part et nourrissait en secret un sentiment de jalousie contre le *Roi* son voisin, déjeunait chez Arthur de Savernoy, quoique celui-ci ait eu la faiblesse de croire que les troisièmes examens étaient faits pour être passés.

— Arthur, dit un des étudiants qui se prélassait sur le divan et s'amusait à former au-dessus de sa tête des tourbillons fantastiques avec la fumée de son cigare, — es-tu bien sûr que tout cela ne vient pas de chez Chevet?

— Incapable de faire une infidélité à ce brave Viaud, la Providence des étudiants.

— A la bonne heure, excepté avec les

femmes, la fidélité est la première des vertus.

— Tudieu ! cria une voix dans l'antichambre, quel fumet de Périgord !.. je demande ardemment qu'Arthur passe un examen tous les huit jours, et surtout qu'il soit reçu ; — l'aspect de ce repas me délecte l'odorat.

— On tirera au sort.

— Mathias ne doit-il pas venir ?

— Certainement.

— Alors on criera beaucoup, on fumera de même, et on boira tout autant.

Au même moment on entendit dans l'escalier un grand bruit de voix et de rires.

— Messieurs, je vous annonce Mathias et son état-major, dit un des étudiants en riant.

Comme un écho de ces paroles, la voix

de Mathias douée d'un timbre de stentor, hurla dans l'antichambre :

Vive l'amour, le rhum et le tabac,
C'est le refrain
Du quartier Latin.

Et Mathias entra, une casquette à carreaux sur l'oreille, une pipe noire comme une aile de corbeau à la bouche, avec de longs cheveux roux demi-crépus et une moustache plus pointue que l'épée d'un mousquetaire.

Mathias s'arrêta sur le seuil.

— Salut la compagnie, la casquette à bas, le brûle-gueule en poche ! — Tudieu ! messeigneurs, quel luxe aristocratique ! des tapis ! du velours et du gothique à pleines mains ; — pardon, je me trompe, je suis chez le sultan Mamouth. — Allez, la musique !... défilons par rang de taille.

— Messieurs, dit Arthur tout en tendant la main à Mathias, je crois que nous voilà au complet.

— Fallait dire qu'on déjeunait chez l'empereur de Russie, reprit Mathias, on aurait lâché l'habit flamme de punch et le gibus. —Est-ce que ça se mange, tout ça ?

— Ça se mange et ça boit. A table !... à table !...

Tous les étudiants prirent place.

— Serrez les coudes, dit Arthur en riant, les gestes sont défendus pour cause majeure.

— Je déjeune chez Lucullus, fit Mathias; on sait son histoire romaine, quoique l'on passe fort peu son troisième examen ; — dire que v'là huit ans que j'aspire à ce gueux de troisième ! ensuite il n'y a pas d'affront; faudrait retourner à Carpentras, ma patrie, — et Carpentras après

Paris !... en v'là du changement, des queues fausses et des billards troués.

Tout en parlant, Mathias emplissait et vidait son assiette avec une agilité extraordinaire.

— Il n'y a, reprit-il, que le vieux père qui me tracasse dans tout ça ; il a commencé depuis dix ans à passer la soixantaine, et s'il allait fumer sa dernière pipe sans que je sois là... sacrebleu !... foi de Mathias ! ça me couperait le cœur en quatre. — V'là du vin qui se laisse boire ; Gabriel, passe-moi cette fiole, je m'en charge.

Mais les yeux de l'étudiant étaient humides.

— Si jamais je suis gouvernement, dit un des convives, on sera reçu docteur sans passer d'examens. — A quoi ça sert-il ? à embêter le monde, voilà tout.

— Bien, Guguste, s'écria Mathias d'une voie aiguë, et si nous nous entendions, ça n'irait pas longtemps comme ça. — Nous verrons bientôt du nouveau, mes petits amours.

— Mathias parle toujours comme une énigme.

— Mathias sait ce qu'il dit, reprit celui-ci qui venait de vider *sa fiole*, il ne parle pas, parce que... suffit, assez causé; mais le four chauffe. — Est-ce que par hasard vous êtes contents, vous autres, de la manière dont ça se manigance là-haut?

— Moi, fit Arthur, je ne parle pas par énigme comme Mathias, mais je dis que c'est en vain que l'on veut étouffer les idées libérales et qu'elles prendront le dessus tôt ou tard. Nous autres hommes d'une nouvelle génération nous ne pouvons éternellement marcher dans les

vieilles routes et les ornières usées ; il nous faut des réformes et avec elles plus d'air et d'espace. — A nous de donner au pays tout entier une impulsion nouvelle, à nous de lever le drapeau de l'indépendance et de la confraternité.

Arthur avait prononcé ces paroles avec une chaleur et une énergie croissantes.

Mathias le regardait avec une sorte d'ébahissement ironique et il dit à demi-voix à son voisin :

— Voilà un fils de duc et pair qui ne va pas trop mal.

— Croyez-vous donc, continua Arthur, que l'on doive être éternellement voué à l'admiration plastique du passé. — Quand les pères ont fini, les fils commencent ; c'est le devoir de la jeunesse d'être l'avant-garde du progrès.

— Les pères ! c'est du rococo, on n'en

porte plus, il faut du neuf. — A la santé de la belle jeunesse dont nous sommes les plus beaux ornements.

— Bravo, Mathias ! s'écrièrent toutes les voix.

— Je réclame pour ce toast exceptionnel deux autres fioles, répliqua celui-ci d'une voix plus élevée que toutes celles des autres. — Le bon vin est l'ami de l'homme, et l'homme est l'ami du bon vin.

— Messieurs, dit Arthur, nous sommes ici pour rire, boire et chanter, et non pour parler politique. — Je me mets à l'amende de six bouteilles de Champagne. — François, du Champagne frappé.

— Parle souvent politique, petit, murmura Mathias tout en ingurgitant un verre de vieux Médoc. — Tudieu ! quel genre ! François, du Champagne ! Jasmin, mets

de l'or dans mes poches! — je repropose un retoast.

— Voyons le retoast de Mathias! dirent tous les étudiants en se levant et en tendant leurs verres.

— Il est court, mais logique. — Attention! les verres sont-ils pleins? — *A l'espèce métallique, la plus rare de toutes les espèces.*

Ce devint un tumulte de rires et de cris confus, de verres qui s'entre-choquaient et au milieu de tout cela le verbe aigu de Mathias dont le règne véritable commençait.

— Camarades et concitoyens, criait-il, je propose d'entremêler d'un généreux lansquenet le Champagne frappé de monseigneur; le vieux a envoyé quelques roulantes qui demandent à rouler. — Ah! ça, Lucullus, ajouta-t-il en regardant le pla-

fond, qu'est-ce qu'on fait donc là-haut? on a l'air de s'y cogner avec agrément.

En effet, on entendait depuis quelques instants un bruit étrange de voix et de meubles qui venaient de l'étage supérieur.

— Deux amants qui se rudoient sur la tête, ajouta un autre, affaire de se raccommoder. — Le mâle paie la casse. — Connu.

— En place pour le lansquenet! cria Mathias, et le verre en main.

— Mathias, combien as-tu eu de boules noires?

— Sept sur sept. — Ce triomphe sans pareil clot ma huitième année; mais c'est égal, ils se lasseront avant moi; j'ai encore dix années dans le corps, bon œil et bon estomac. — Eh bien! quoi! la vie n'est pas mauvaise; on étudie avec soin

les mœurs de la capitale, voilà tout. — Je joue dix francs au plus malin : ça y est-il, mes petits amours ?

— Je tiens les dix francs, dit Arthur. — Le bruit qu'ils font là-haut est énervant.

—Silence ! au paradis. -- Ça nous énerve, fit Mathias en riant aux éclats.

Mathias, surtout quand il parlait à Savernoy, avait des manières pleines de sarcasme.

Arthur se leva brusquement.

— Oui, mon cher, reprit-il d'une voix brève, j'aime le bruit que je fais ; j'aime moins celui que font les autres ; — c'est un défaut d'éducation.

Mathias attacha sur lui son petit œil fauve, et répondit presque aussitôt sur le même ton d'ironie marquée, et tout en prenant les cartes :

— Tiens, je vais peut-être ruiner un

aristocrate ; ça m'amusera. — Lafleur ! du Champagne ! je compte en boire pour six semaines.

Arthur ne répondit rien, car il eût peut-être emporté la pièce ; mais, à l'éclair rapide qui passa sur sa physionomie, il était facile de voir que le coup avait porté.

Il y a toujours, il faut bien l'avouer, entre les hommes que la société a placés dans des positions différentes, souvent même à leur propre insu, un germe indestructible de jalousie et de méfiance. — Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire pardonner une supériorité quelconque.

Arthur de Savernoy jouait ; et même, dans sa façon de jouer, insouciante, sans émotion, il y avait un je ne sais quoi qui était toute une réponse mordante à l'apostrophe de Mathias, qui, l'œil attentif,

la pipe immobile entre les lèvres, suivait les cartes avec anxiété.

L'appartement offrait en ce moment, un de ces aspects étranges où se reflètent, comme autant de facettes, tous les côtés de la vie.

Ceux-ci, accoudés sur la table, vidaient à qui mieux mieux des carafons d'eau-de-vie et de kirsch; ceux-là, étendus sur le divan, les pieds en l'air, regardaient dans un demi-sommeil courir autour d'eux la fumée de leurs pipes; d'autres avaient décroché les armes de différents pays qui formaient un trophée; tandis que quelques-uns, groupés autour des joueurs, jetaient pêle-mêle des pièces de vingt sous et de cinq francs. — L'or était banni de ce quatrième étage. — Puis, au milieu de tout cela, ajoutez les débris du déjeuner, les verres cassés, les bouteilles vides,

les chaises renversées ou poussées les unes contre les autres, et vous aurez le tableau à peu près complet, véritable idylle du quartier Latin, moins Frisette, Georgette, Rigolette et toutes les charmantes grisettes, produit naturel du crû.

— Pour peu que ça continue, dit un des étudiants, je vais être curé et récuré.

— En tout cas, répondit Arthur avec assez de mauvaise humeur, je n'y suis pour rien. Depuis un quart d'heure, je perds tout ce que je joue.

— Avec moi, cher ami, dit Mathias d'un ton mielleux.

Arthur se leva.

Il eût payé le double de ce qu'il perdait pour gagner Mathias.

Son visage était rouge, ses yeux étaient enflammés.

— Le bruit qu'ils font là-haut est in-

supportable, reprit-il avec mauvaise humeur; décidément, c'est agaçant au suprême degré.

— Le fait est, ajouta Mathias, en retournant deux valets, que voilà une mansarde inconvenante au premier chef.

— Tellement inconvenante, riposta Arthur, dont l'irritabilité, stimulée par les libations, avait besoin d'une issue, que je vais leur dire d'aller faire du bruit dehors.

— Voilà qui sent son autocrate. — Je parie dix pistoles qu'Arthur n'ira pas.

— Et pourquoi n'irais-je pas?

— Je ne dis pas que tu n'iras pas; je parie, voilà tout.

— Mathias, est-ce sérieux?

— Sérieux comme dix pistoles que je vais gagner ce coup-ci à l'ami Gabriel.

— Eh bien ! j'y vais... et tout de suite, encore.

— Arthur, Arthur, dirent quelques-uns des étudiants, ne fais pas cela ; — chacun est libre chez soi.

— Laissez donc, laissez donc, ce sera amusant. — Le pari est fait. — Jean... poltron qui s'en dédit.

— Messieurs, j'ai dit que j'irais ; j'y vais.

— C'est une folie...

— Tenez, les entendez-vous faire leur tapage ? répéta Arthur.

— Pardieu, mon cher, ceux qui habitent le troisième pourraient, ce me semble, se plaindre bien davantage.

Le visage d'Arthur était pourpre, — la fumée des pipes, celle du vin, sa colère intérieure d'avoir perdu contre Mathias, ce défi qu'il venait de lui jeter ; tout cela

dansait et se heurtait dans son cerveau, et il arrivait en outre, ce qui arrive toujours en pareille occasion, c'est que plus on voulait le retenir, plus il s'acharnait à son idée par entêtement et par un faux point d'amour-propre bien ridicule, mais hélas! bien naturel en nous.

Les trois plus raisonnables parmi les étudiants l'entouraient.

— Il n'ira pas, dit la voix aiguë de Mathias.

Arthur fit un bond comme si la pointe d'une lame l'eût touché, et repoussant ses camarades du bras, il s'élança hors de l'appartement.

— Mathias, tu es stupide!

— Sapristi!.. fit Mathias en se hissant sur ses grandes jambes, il y est allé; ça me coûte dix pistoles.

Arthur après avoir fermé la porte sur

lui pour que personne ne le suivît, avait monté, sans se donner le temps de réfléchir, les douze ou quinze marches qui séparaient le quatrième des mansardes du cinquième. — Il mit la main sur la clé, la tourna dans la serrure et ouvrit le porte; — mais il resta immobile sur le seuil, tant il était loin de s'attendre au tableau qui se présenta à ses yeux.

Sur un lit, dans le fond de la chambre, était couché un homme d'une soixantaine d'années environ. — Sur son visage amaigri, on voyait l'empreinte d'une longue souffrance, et l'on devinait, à le voir, qu'une fièvre lente et cruelle avait miné ses forces. Son front était chauve; des moustaches blanches, dont les poils indisciplinés couraient au hasard parmi les sillons creusés sur ses joues par la maladie, indiquaient que cet homme était un vieux

soldat. Sa tête était à peine soutenue par un mauvais traversin, et sur le lit était étendue une vieille capote d'uniforme en compagnie d'une bien pauvre couverture de laine. — Les quelques meubles de la chambre attestaient une aisance descendue, peu à peu, jusqu'à la misère. Toutefois, la propreté qui y régnait indiquait la présence d'une femme.

Sur le sommet d'une armoire en bois de noyer, il y avait le buste de l'Empereur, et tout autour de la chambre, des lithographies de batailles. — Une table, un buffet également en noyer, quelques chaises, et c'était tout.

Dans un coin de la chambre trois hommes, trois hommes noirs, aux habits sinistres, aux figures impassibles qui semblent porter avec eux le désespoir et la

ruine. — Deux écrivaient, le troisième était debout.

Appuyée contre le bois du lit, silencieuse et les yeux pleins de larmes, une jeune fille les regardait.

Son visage avait une expression de douleur résignée impossible à décrire ; elle avait épuisé, la pauvre enfant, tout ce que les yeux renferment de larmes , tout ce que le cœur renferme de prières, tout ce que la poitrine contient de sanglots. Elle avait tendu ses mains jointes , elle s'était agenouillée, et ces hommes que l'habitude rend insensibles à la douleur avaient continué froidement leur cruelle mission. Le vieux soldat s'était emporté pendant que la jeune fille priait ; puis tous deux s'étaient tus et attendaient silencieusement.

Certes , les étudiants qui jouaient et riaient à l'étage inférieur, n'avaient plus

le droit de se plaindre qu'on les interrompait par un tapage inconvenant.

Arthur n'avait pas fait un mouvement; il se tenait contre la porte; car il se sentait chanceler, tant à cause de l'émotion subite qui s'était emparée de lui, que par suite des toasts réitérés auxquels il venait de livrer; — ses regards se portaient alternativement du vieillard à la jeune fille.

Les hommes noirs continuaient la saisie des objets qui composaient ce modeste et simple ameublement, avec cette impassibilité que rien n'émeut, n'offusque ou ne dérange. Celui qui commandait en chef à cette triste exécution parcourait d'un œil scrutateur les plus petits recoins. — Pas un clou ne passait inaperçu; l'habitude est une si belle chose!

Pendant ce temps, Marini, qui, on se le

rappelle, accompagnait Mᵉ Riffard, observait avec un regard attentif toutes les nuances de la triste scène qui se passait devant lui ; — l'arrivée du jeune étudiant parut le contrarier visiblement, quoiqu'il fût encore bien loin de s'attendre au dénoûment du drame dont il avait avec tant de soin préparé les différentes péripéties.

L'huissier continua de sa voix flegmatique :

— *Item*, onze lithographies encadrées et coloriées.

A ces mots, le malade fit un bond sur son lit : ses yeux s'allumèrent d'une flamme étrange ; il se leva à moitié, et, penchant en dehors du lit son corps épuisé par la souffrance, il attacha son regard fiévreux sur celui qui venait de parler.

— Ces batailles !... ces batailles !...

murmura-t-il d'une voix tremblante en étendant un de ses bras vers les lithographies, tandis que, de l'autre, il se soutenait avec peine; c'est le bonheur de ma vieillesse, la consolation de ma misère... ces batailles, on ne me les arrachera qu'avec la vie!

— Mon père! mon père! dit la jeune fille en entourant de ses bras le corps amaigri du vieillard.

Mais lui, les regards enflammés, les membres tremblants, semblait ne rien écouter, ne rien entendre.

— Ces batailles!.. répétait-il, et sa voix, tout-à-l'heure si faible, était devenue tout-à-coup sonore et frémissante; entendez-vous bien, c'est toute la vie du vieux soldat? A celle-ci, j'ai reçu ma première blessure, j'avais quatorze ans et j'étais enfant de troupe. — A celle-ci, une

balle m'a traversé la cuisse au moment où je montais le premier à l'assaut d'une redoute; — à celle-là, j'ai été laissé pour mort, un coup de lance m'avait troué la poitrine... La voyez-vous... là... là... cette glorieuse cicatrice accompagnera le vieux soldat dans son tombeau !

Et, en parlant ainsi, il écartait sa chemise et montrait avec orgueil sa poitrine déchirée par une large blessure.

— A celle-là, j'ai été décoré de la main même de l'Empereur, qui m'a embrassé, tout noir de poudre que j'étais encore... Oh ! mes batailles!.. mes chères batailles!.. n'est-ce pas que vous ne me les enlèverez pas?..

Des larmes roulaient dans ses yeux, et il tendait ses deux mains.

— Oui, je ne dis pas le contraire ; c'est

triste, répondit l'huissier, mais je n'y puis rien.

Dominique (car tel était le nom du vieux soldat) allait parler encore; mais la jeune fille lui mit la main sur la bouche, et, appuyant sur la poitrine de son père sa tête tout en larmes, elle murmura au milieu de ses sanglots :

— Silence, mon père !.. Ne voyez-vous pas qu'ils sont sans pitié !

Arthur de Savernoy avait été témoin de cette scène déchirante, et, au milieu de l'impression profonde qu'il en ressentait, il était honteux en lui-même de la pensée égoïste qui l'avait amené là où il était. — Son cœur, honnête et bon, se révolta de cette froide insensibilité des hommes de loi; tout ce qu'il y avait de généreux en sa nature palpita violemment.

Cloué, pour ainsi dire, par son émo-

tion sur le seuil de la porte, dès que le silence eut succédé à cette scène, il s'élança vers la table où les hommes écrivaient.

— Quelle somme demandez-vous? dit-il à l'huissier.

— Deux cent soixante-quinze francs quatre-vingt-huit centimes, s'empressa de répondre Marini.

— Cessez votre triste métier, cette somme va vous être payée; — veuillez m'attendre un instant, je demeure à l'étage au-dessous.

Et il disparut.

Un mouvement de mécontement étrange passa sur les traits de l'huissier: — il se mordit les lèvres sans rien répondre, tandis qu'il froissait entre ses doigts le dossier qu'il tenait à la main.

Le soldat et la jeune fille étaient silen-

cieux et immobiles, regardant, écoutant presque sans oser comprendre.

Le cœur d'Arthur battait comme il n'avait peut-être jamais battu ; — c'était la première impression vraiment douloureuse qu'il eût ressentie.

Quand il rentra, il était si pâle que ses camarades en furent effrayés. Ceux que les fureurs croissantes du lansquenet n'absorbaient pas s'empressèrent autour de lui.

— Qu'y a-t-il donc, Arthur ?

— Rien, mes amis, rien...

— As-tu besoin de nous ?...

— Nullement, je vous assure... merci.

— Tu es bien pâle !

Au milieu du groupe des joueurs s'éleva tout-à-coup la tête de Mathias.

— Tu m'as gagné dix pistoles, Arthur, mais ce n'est pas une raison pour que je

ne sois pas tout entier à ton service; tu sais que je m'entends assez proprement à casser les membres des braillards ; je retourne un valet et je suis tout à toi.

— Je n'ai besoin de personne, dit Arthur qui était allé à son secrétaire dont il avait ouvert le tiroir avec une vivacité pleine de fièvre, car le pauvre Dominique l'attendait là-haut.

Il y avait juste trois cents francs, le reste de sa pension du mois. Il les prit et sortit en courant.

— Ah ! çà, dit Mathias, il vient de se fêler, c'est sûr. — Il a quelque chose de détraqué.

Arthur avait monté avec plus de rapidité encore que la première fois l'escalier qui conduisait à la mansarde.

— Voilà trois cents francs, dit-il, payez-

vous, et remettez les titres à ce pauvre homme.

Le visage de l'huissier était loin d'exprimer la béatitude naturelle à un créancier qui rentre dans le paiement d'une somme inespérée.

— Le compte y est, dit-il, d'une voix sèche.

Mais tout-à-coup sa physionomie changea, son front soucieux se dérida, et ses lèvres eurent un agréable sourire en s'approchant du soldat pour lui remettre son dossier.

— Vous pouvez, mon brave, vous vanter d'avoir un voisin d'une espèce rare, reprit-il. — Il ne faut pas nous en vouloir, si nous avons été forcés de..... nous sommes de pauvres diables qui exécutons. — Tenez, voici la liasse en règle.

Et il ajouta en se penchant vers le malade :

— Voyez-vous, mon brave, ceci entre nous, si vous aviez encore besoin de quelque somme... venez me trouver ; je vous adresserai à un digne homme de ma connaissance qui n'est pas dur et qui ne tourmente pas les pauvres gens.

— Monsieur, dit Dominique en lui montrant la porte, vous n'avez plus rien à faire ici.

— C'était par intérêt, reprit l'huissier de la même voix. — J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il sortit en murmurant entre ses dents serrées :

— Le coup est manqué, mais le dernier mot n'est pas dit encore.

Pendant la scène que nous venons de retracer, le visage de la jeune fille avait

une de ces expressions que la plume est impuissante à rendre : les battements de son cœur soulevaient sa poitrine et gonflaient d'une joie ineffable ce jeune sein tout-à-l'heure si douloureusement oppressé.

Quand ces trois hommes sinistres furent partis et que le regard du jeune homme, souriant et calme, s'arrêta sur elle, elle ne put que joindre les mains comme elle eût fait devant un envoyé de Dieu, et cacha dans la poitrine de son père son visage qui tout-à-coup s'inonda de larmes.

— Monsieur, dit le vieux soldat d'une voix qui tremblait, tant son émotion était grande ; je ne puis rien, hélas ! pour reconnaître une aussi grande générosité.

— C'est un argent bien placé, dit Arthur d'une voix douce ; il est dans les mains de Dieu.

Et, tendant la main au soldat, il ajouta, en lui montrant les batailles accrochées au mur :

— Elles ne vous quitteront pas !

Dominique retint la main du jeune homme dans la sienne.

— Monsieur, lui dit-il avec une nuance d'orgueil qui perçait à travers le sentiment de reconnaissance empreint sur sa physionomie, — c'est de l'argent prêté, rien de plus... rien de plus ; sans cela, je n'eusse jamais accepté.

Le regard d'Arthur, que n'accompagna aucune parole , fut toute une réponse pleine de cette délicatesse du cœur qui était un second bienfait, plus précieux encore que le premier.

Le soldat continua à demi penché sur lui :

— Ces hommes ont été impitoyables,

sans cœur et sans entrailles !.. Je leur ai demandé avec prière, et cette pauvre enfant qui est là tout en pleurs les a suppliés, à mains jointes, d'attendre, une semaine au plus, qu'une somme d'argent que j'attends soit arrivée. Rien... rien... Oh ! si j'avais eu vingt ans de moins, j'aurais fermé la porte, et je les eusse écrasés l'un contre l'autre, foi de Dominique !.. Dans huit jours, monsieur, je vous rendrai cette somme... fidèlement... je vous le jure... Dominique est un vieux soldat ; il ne manque jamais à sa parole... il se ferait plutôt sauter la cervelle.

Le pauvre malade, épuisé par la violence de ses émotions et par la scène cruelle qui venait de se passer, retomba sur son lit, pâle et sans force.

— Mon père! mon bon père!.. s'écria la jeune fille en soulevant de ses deux

mains la tête du vieillard; vous voyez bien que Dieu vient à notre aide.

— Oh! vous avez bien raison, mademoiselle, dit Arthur d'une voix douce: Dieu n'abandonne jamais les braves gens.

Et avant que la fille du soldat eût fait un mouvement, il avait quitté la mansarde.

Sur le même palier qu'Arthur de Savernoy, il y avait une autre porte, et devant le seuil de cette porte un vieillard qui regardait le jeune étudiant descendre de la mansarde de Dominique.

Sur son front de quatre-vingts ans couraient encore quelques cheveux argentés; son visage avait des rides profondes, et les orbites de ses yeux étaient creusées; l'on voyait que la vie de cet homme avait traversé de rudes épreuves, mais sa physionomie respirait une calme gravité, son

sourire semblait avoir conservé l'empreinte des tristes désenchantements qui laissent leurs traces à chaque pas de la vie humaine.

Quand Arthur passa devant lui pour rentrer dans son appartement :

— C'est bien, ce que vous avez fait là, monsieur Arthur! lui dit le vieillard, c'est très-bien!

Arthur, absorbé par toutes les émotions qu'il ressentait, leva la tête comme s'il eût été réveillé en sursaut.

— Ah! c'est vous, monsieur Vancelay?

— Vous êtes un brave jeune homme, reprit celui-ci en serrant, avec une affection toute particulière, la main qu'Arthur lui avait tendue, vous êtes un brave jeune homme et un noble cœur.

— C'était un vieux soldat criblé de blessures, répondit le jeune homme.

Et il rentra dans le petit salon où ses amis buvaient, jouaient, chantaient et riaient, sans se douter que c'étaient des cris de douleur qui avaient un instant interrompu leur gaieté bruyante.

Celui qu'Arthur avait appelé M. Vancelay le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée ; puis, lui aussi, il rentra dans son appartement.

— Oh ! oui, c'est un digne cœur !... murmura-t-il à demi-voix en allant s'asseoir solitairement dans son grand fauteuil, le meuble le plus important de sa modeste demeure.

DEUX AMIS.

III.

A la même heure où Arthur de Savernoy réunissait dans un joyeux festin la fleur des pois du quartier Latin, dans la rue de Provence, un jeune homme soulevait à peine sa paupière fatiguée. Les frais

rayons d'un jour d'automne n'avaient pas encore pénétré dans ce sanctuaire inviolable du sommeil, et cependant midi venait de sonner ; — midi, pour beaucoup de gens, c'est la moitié de la journée ; pour d'autres, c'est la première heure du jour.

— Quelle heure peut-il être ? murmura-t-il d'une voix dolente en écartant à demi les rideaux de son lit ; — puisque je me réveille, il est tard.

Et il sonna.

Un domestique parut aussitôt.

Sans même attendre la question qui, sans nul doute, lui était faite chaque matin sous la même forme, celui-ci, en valet qui connaît son métier, dit en entrant :

— Midi vient de sonner.

— Ouvre mes rideaux, François.

Pendant que François soulevait les rideaux de brocatelle jaune, ouvrait les volets et plaçait près du lit, sur un plateau d'argent, les journaux et les lettres, le jeune homme laissa retomber sa tête sur son oreiller moelleux.

Nous avons dit, le jeune homme ; parce que dans notre langue, c'est pour ainsi dire un terme générique appliqué à un certain âge, mais Léon de la Vrillière, car tel est son nom, a trente-trois ans. — Franchement, ce n'est pas une bonne raison pour ne plus être un jeune homme.

Il est brun, il a le teint assez coloré, les cheveux noirs et lustrés, les yeux vifs, les lèvres étroites et serrées, mais le cou est gros, les membres sont épais, les mains larges et, il faut l'avouer, sans distinction aucune, le torse bombé comme celui d'un athlète brisé aux exercices de la lutte ;

certes, cet extérieur robuste et carré contrastait un peu avec l'élégance excessive et presque féminine qui l'entourait, car l'on croirait peindre le séjour d'un Amadis si l'on entrait dans les détails curieux de cette chambre à coucher meublée en bois de rose, et dont Mombro, comme toujours, avait fait une merveille de distinction aristocratique. — Que voulez-vous? — Jupiter, pour enlever Europe, s'était bien métamorphosé en taureau.

Il faut ajouter que l'épaisseur quelque peu commune de ses membres disparaissait en grande partie sous un allure aisée et une désinvolture pleine d'assurance et de confiance en soi. — En outre, la Vrillière avait un certain tour dans le geste, dans la voix, dans le maintien que donne l'usage de vivre dans ce cercle mondain formé si vite à Paris, autour de l'homme

qui a de l'argent à jeter, sans le compter ; l'épais collier de barbe qui entoure son visage, ses moustaches noires qui font ressortir ses dents blanches et bien rangées, donnent à sa physionomie quelque chose de franchement viril peu habituel aux indolents de nos jours.

Le domestique avait quitté la chambre et la Vrillière n'avait fait aucun mouvement soit pour rompre la bande de ses journaux, soit pour regarder si le plateau déposé près de son lit par François, contenait quelques lettres.

Cependant il ne dormait pas ; mais son visage avait cette fixité attentive que donne le souvenir d'une pensée ou d'un rêve.

— Oh ! murmura-t-il lentement en se parlant à lui-même, sans que ses yeux, comme attachés sur un point fixe, chan-

geassent de regard, quel beau rêve je faisais!... il devançait la réalité; dans mes salons se pressait tout ce que Paris renferme d'hommes éminents, de noms illustres; le ministre m'annonçait, en me serrant la main, que je venais d'être nommé au poste d'ambassadeur, j'avais à côté de moi une femme que tous saluaient avec respect et envie, et cette femme s'appelait la comtesse de la Vrillière; — sur ma voiture il y avait des armoiries resplendissantes. — Oh! le beau rêve!... le beau rêve!...

La Vrillière s'était relevé d'un mouvement brusque et hautain.

— Pourquoi ne s'accomplirait-il pas? Est-ce donc une ambition si insensée? et ne suis-je pas sur le seuil de la réalité? — Courage, mon bon génie... Encore quel-

ques jours et j'aurai atteint l'échelon le plus difficile.

Tout en parlant ainsi, il regarda autour de lui comme pour bien s'assurer qu'il était seul, et après cette investigation muette, il reprit à voix demi-basse en colloque avec lui-même :

— Qui jamais aurait pu le croire?... Arrivé où je suis, moi qui étais inconnu et étranger à tous. — Oh! les millions de mon père !. . que vous faites la route où l'on marche large et facile. — Mon père ! Quand je prononce ce nom, ma voix tremble malgré moi... J'ai peur !

— Peur ! répéta-t-il une seconde fois d'une voix ironique après un instant de silence ; et pourquoi donc aurais-je peur ?. L'argent !.. l'argent !.. voilà ce qu'il faut en ce monde pour tout éteindre, tout oublier... Qu'importe le reste... Tu m'as

donné de l'argent, beaucoup d'argent.... Merci, mon père!... Oh! tu connaissais bien les hommes; — c'est l'éternelle histoire du Veau d'or, autour duquel on se traîne à genoux, c'est le grand mot de toutes les ambitions.

La Vrillière avait prononcé ces dernières paroles d'une voix pleine d'arrogance. En détournant la tête, il aperçut deux lettres sur le plateau.

— Du général d'Épernay! dit-il en décachetant avec avidité.

A peine eut-il jeté les yeux sur cette lettre que son visage prit une expression de joie rayonnante; il se leva sur son séant.

— Oh! mon rêve!... mon rêve, dit-il.

Et il décacheta la seconde lettre.

Dans le même moment la porte s'ou-

vrit et François annonça monsieur de Leufroy.

Deux mots sur ce nouveau personnage.

C'était un de ces élégants de seconde veine, que tout le monde voit par insouciance, auxquels on donne la main par habitude, mais que l'on estime juste assez pour en penser beaucoup de mal. — Combien de gens ont cette position dans le monde; ce qui ne les empêche pas d'être recherchés au besoin.

— Encore au lit, paresseux, dit celui-ci en entrant.

— C'est moins étonnant que de te voir, à cette heure matinale, pommadé, frisé, superbe et prêt à refaire la conquête de ta volage Paquita.

— Ne me parle plus de Paquita, je l'a-

bandonne à son malheureux sort et aux diamants de son exécrable Russe.

— Il paraît décidément que c'est le triomphateur du jour ; et toi, mon pauvre ami, tu t'en vas demandant ton Eurydice à tous les échos d'alentour. L'amour est une vilaine chose, les Paquita aussi ; je te conseille de te défaire au plus vite de ces deux infirmités. — Fais une bonne fin, contente-toi de jouer au whist. Argine et Judith te feront oublier l'infidèle, ainsi que l'exécrable habitant de la Néva ; tu vois que cela rime : — *Néva, Paquita.*

— Tu as sur le cœur les trois cents louis que je t'ai gagnés hier, reprit de Leufroy, que cette conversation blessait fort dans son amour-propre d'amant éconduit.

— Au fait, c'est vrai, tu m'as gagné trois cents louis. — Sais-tu que tu me ga-

gnes souvent trois cents louis? reprit La Vrillière d'une voix moitié ironique, moitié nonchalante, en lissant négligemment entre ses deux doigts les poils lustrés de sa moustache noire. Décidément, je nourris ton malheur; je suis ton Russe.

— Oui, j'ai assez de bonheur au jeu, dit de Leufroy fort tranquillement.

— Tu pratiques le système des compensations.

Pendant ce dialogue, la Vrillière avait sauté à bas de son lit et s'était revêtu du costume du matin le plus richement élégant qui se puisse rencontrer. Il y avait peut-être dans cet habillement de chambre plus d'argent que de bon goût dépensé; mais c'est un de ces détails auxquels il ne faut pas s'arrêter.

La Vrillière était devant la glace et ralliait symétriquement, avec les dents de son

peigne d'ivoire, les mèches éparses de ses cheveux.

Ici un silence de quelques minutes avait succédé.

De Leufroy regardait La Vrillière ; et, pour celui qui eût observé attentivement sa physionomie, il était évident qu'une pensée secrète le dominait et qu'il était venu pour parler d'autre chose que de Paquita et des diamants du Russe.

Pendant que La Vrillière était devant la glace, il parcourait la chambre du regard, et ses yeux s'arrêtèrent sur les lettres restées sur le lit à moitié ouvertes.

De Leufroy se leva pour aller prendre un cigare dans un ravissant coffret de bois de rose et de porcelaine de Sèvres, mais on eût dit qu'il cherchait à voir ce que pouvaient contenir ces deux lettres, fort mal placées pour l'indiscrétion de ses re-

gards : aussi, et quelque subtilité qu'ils eussent, ils ne purent découvrir dans cette rapide inspection que la signature de l'une d'elles.

— Général d'Épernay, murmura-t-il tout bas entre ses lèvres.

Et il alla se rasseoir dans son fauteuil.

— Tu réfléchis, mon cher de Leufroy, dit la Vrillière qui s'était retourné.

— Je pensais à ce cigare qui est excellent, et j'en regardais voltiger la fumée au-dessus de ma tête.

— Voilà une pensée digne des bergers de l'Arcadie.

— A propos, la Vrillière, et ton mariage? reprit de Leufroy avec indifférence, en faisant tomber, du bout de son petit doigt, la cendre blanche de son cigare.

— J'allais t'en parler.

— C'est ta Paquita à toi!

— Eh bien ! ma Paquita se porte à merveille.

— Je t'en fais mon compliment.

La Vrillière avait été prendre les deux lettres qui étaient sur son lit.

— Cher ami, dit-il en tendant la main à de Leufroy, j'ai un vrai fond d'amitié pour toi, et je t'aime véritablement, parce que tu m'as rendu deux grands services.

— Moi, dit celui-ci en se soulevant à moitié.

— Sans t'en douter : qu'importe. — J'ai été amoureux une seule fois dans ma vie.

— De la petite Marguerite.

— Comme tu dis, de la petite Marguerite ; — je l'aimais, ce qui était une bêtise, je croyais en elle, ce qui était bien plus

bête encore, tu me l'as enlevée, et sans diamants; elle t'aimait en cachette pendant qu'elle me trompait ouvertement; tu m'as guéri de l'amour. — Premier service. — Tu me gagnes tous les jours au whist un joli revenu, tu me guéris du jeu; — second service. — Ta main, tu es un ami véritable.

De Leufroy eut l'air de rire aux éclats, et ajouta :

— Aussi, pour compléter la cure radicale, tu te maries.

— J'espère que ce sera le seuil où s'arrêteront tes bons offices.

— Pour un homme qui parle si bien du mariage, tu m'as l'air de t'en tenir à la théorie et de négliger de ton mieux la pratique, car voilà deux petits poulets qui pourraient bien t'avoir procuré le plus agréable des réveils.

On voit que l'autre se glissait tortueusement vers son idée fixe.

— Tu as raison, le plus agréable des réveils. — Peux-tu me promettre une discrétion de quelques jours?

— S'il s'agit de choses sérieuses, oui.

— Très-sérieuses, — lis cette lettre.

De Leufroy la prit avec une nonchalance affectée; mais déjà ses yeux impatients en dévoraient le contenu.

— Elle est...

— Du comte d'Épernay.

— Ah! ah! du futur beau-père : et il te dit que sa fille est charmante, pleine des plus aimables qualités; — c'est la monnaie de tes millions.

— Mieux que cela : — lis.

De Leufroy lut ce qui suit :

« Mon cher la Vrillière, je ne veux pas

» tarder d'un instant à vous annoncer une » excellente nouvelle; je quitte le garde des » sceaux; ma demande, je pourrais dire » notre demande, a été soumise hier au » conseil des ministres que présidait Sa » Majesté. — Succès complet; aussitôt vo- » tre mariage avec ma fille, vous recevrez » l'autorisation du ministre de prendre le » titre de comte, en ajoutant à votre nom » le nom d'*Épernay*. — A ce soir, n'est-ce » pas, mon cher la Vrillière?

» Général comte d'ÉPERNAY. »

Si la Vrillière eût été moins plongé tout entier dans la béatitude de ses rêves orgueilleux, si près de s'accomplir, il eût pu, peut-être, remarquer que cette lecture produisait un effet étrange sur son ami, malgré la promptitude avec laquelle celui-

ci comprima le mouvement involontaire qui passa comme un éclair sur sa physionomie.

— Bravo, mon cher comte, dit-il en se levant. — Mais... ce mariage n'est pas très-prochain... encore?

— J'espère bien que dans huit jours ce sera fait.

— Dans huit jours !..

Cette exclamation fut dite sur un tel ton, que la Vrillière répéta en souriant :

— Cela te chagrine donc?

— Au contraire, cher ami. — Et ce voyage que tu devais faire.., en Provence, je crois?

Les deux sourcils de la Vrillière se contractèrent subitement, ses traits prirent une expression à la fois sombre et dure.

— J'y ai renoncé, dit-il.

— Je t'en félicite, car... je croyais que des affaires de famille pouvaient retarder tes projets.

— Je n'ai pas de famille, répondit la Vrillière, dont le visage se couvrit d'un nuage épais; — je n'ai aucun intérêt en Provence.

De Leufroy, sans répondre, fit voltiger la fumée de son cigare en dessins capricieux.

— Je n'ai que la moitié de votre confidence, monsieur le comte, lui dit-il.

— Et voici l'autre, reprit la Vrillière, qui passa la main sur son front et secoua brusquement la tête.

De Leufroy regarda rapidement la signature de la seconde lettre.

— Édouard de Rouvaux, dit-il, c'est,

si je ne me trompe, le nouveau chef de cabinet du ministre des affaires étrangères?

— Oui.

De Leufroy lut à haute voix.

« Cher ami, — (c'est vrai, tu étais au » mieux avec Rouvaux), — le général d'É- » pernay a fait merveille, il a demandé » pour vous, au nom de ses services et d'un » certain passe-droit *fort heureux* dont il » avait à se plaindre, le consulat général » de Barcelonne; le ministre se fait tirer » l'oreille; moi, qui connais le fond des » choses, je vous dis tout bas : l'affaire est » faite; mais vous savez le vieux proverbe : » — Il faut battre le fer pendant qu'il est » chaud. — Épousez... épousez... et votre » nomination sera présentée immédiate- » ment à la signature du roi. Si vous avez

» le temps, passez me serrer la main à
» mon cabinet. »

» E. DE ROUVAUX. »

— Tu vois, dit la Vrillière en reprenant la lettre, que j'ai pleine et entière confiance en toi. — Aussi, pas un mot de tout ceci à qui que ce soit.

— Il y a encore un proverbe là-dessus, répliqua l'autre avec un sourire : *Si la parole est d'argent, le silence est d'or...* Tu peux être tranquille, j'ai toujours mieux aimé l'or que l'argent.

— Maintenant, monsieur de Leufroy, dit la Vrillière avec un sérieux forcé, à votre tour.

Celui-ci se leva, alluma un second cigare et répliqua sur le même ton :

— Je suis prêt à répondre.

— Hier, au concert de la comtesse M...

j'étais à écouter de mon mieux l'air de la *Lucie*, chanté par Moriani, lorsqu'une fort belle personne entra dans le salon, teint pâle comme un beau soir d'automne, ainsi que dirait notre poète Alfred de Musset, longs cheveux noirs qui couraient sur ses épaules.

— Des yeux, n'est-ce pas, qui semblent toujours être entre le ciel et la terre?

— Et pour compléter le portrait, des lèvres minces, mais d'un dessin si correct qu'on les dirait taillées dans le marbre.

— Pardieu ! la princesse Pallianci, produit fort attrayant de la belle Italie.

— C'est toi qui l'as nommée. — Il paraît que cette belle princesse est une des célébrités du jour ?

— Tu sais seulement cela d'hier soir, ignorant?

— Ma foi, oui. Mais il n'en est pas de même de toi.

— Qui t'a dit cela?

— Pardieu! Montlaur auquel je demandais le nom de cette beauté inconnue pour moi, et à laquelle tant de visages souriaient.

— Et Montlaur t'a dit...

— Montlaur commençait à me raconter que c'était une beauté politique; dans le même moment, tu es arrivé, et en chevalier courtois, tu t'es assis auprès d'elle, avec un air d'humilité très-compromettant.

De Leufroy avait repris son attitude nonchalante.

— Oui, mon ami, reprit-il d'une voix traînante, c'est une beauté... politique; — voilà la seule vérité que t'ait dite ce pauvre Montlaur.

— Les femmes veulent donc se mêler de tout ?

— Pourquoi pas, puisque les femmes sont le brasier auquel on vient demander le feu sacré de l'inspiration, de l'énergie et du courage? — Quelle est l'action de notre vie, dans laquelle une femme par la pensée, le rêve ou la réalité, ne joue pas un grand rôle? — Je le sais bien, les sages qui tournent sept fois leur langue avant de dire une bêtise, crient qu'elles mènent à l'abîme. — Mais si parfois elles font des criminels, combien ne font-elles pas de héros souvent ?

De Leufroy s'était animé, malgré lui, en parlant, et sa voix d'habitude ironique et railleuse avait un timbre tout particulier.

— Tu me confonds, s'écria la Vril-

lière; tu as presque l'air de parler sérieusement, toi le sceptique railleur.

— Tu as raison, je m'animais, et c'est mauvais, surtout à jeun. — Je te parle des femmes au lieu de te parler de la princesse Pallianci; c'est qu'elle n'est presque pas une femme.

— Elle est bien belle.

— D'une beauté exceptionnelle comme sa nature; elle n'entraîne pas, elle séduit. — Étrange organisation en contraste perpétuel avec elle-même, elle est de feu ou de glace selon sa volonté. — Nulle femme, quand elle le veut, n'a plus de charmes qu'elle, nul homme plus de courage et d'énergie.

— Mi-partie ange et démon, interrompit la Vrillière en riant, heureusement les ailes sont plus longues que les griffes.

— Ne plaisante pas, la Vrillière, c'est une amie ou une ennemie dangereuse. — Elle mène de front un bal dont elle fait les honneurs, un concert dont elle est le plus puissant attrait, et une conspiration dont elle peut devenir à la fois le chef le plus hardi comme l'instrument le plus actif, le plus infatigable.

— Mon cher ami, reprit-il après avoir allumé son cigare qui s'était éteint pendant la conversation, une société, quelle qu'elle soit, a dans son sein tous les germes de discorde et de destruction, comme les hommes ont en eux en naissant le germe de la mort : les ambitieux, les mécontents, les petits et les réprouvés, forment la bohême de la société moderne; eh bien! la princesse a un tact parfait pour les découvrir, les démasquer et les amener à soi. — Toujours la vieille histoire

qui sera éternellement neuve; le défaut de la cuirasse ou le talon d'Achille.

— Et tu as été séduit, mon pauvre ami.

— J'ai remarqué, riposta aussitôt de Leufroy, que les gens heureux sont railleurs; — mais, hélas! il y a longtemps qu'on ne me séduit plus, cher ami, et l'on ne m'a jamais entraîné. — Aimer la princesse!.. Allons donc!.. Je la connais trop pour cela, — elle! ma maîtresse!.. c'est tout au plus mon collaborateur.

— En république?

— N'est-ce pas une comédie ou un drame comme un autre?

— Ah! çà, tu es donc toujours républicain?

— Comment! toujours; voilà un mot superbe. — Il y a peine six mois que je me suis trouvé cette vocation.

La Vrillière s'approcha du fauteuil dans lequel son ami était fort commodément étendu, et, se penchant vers lui, il lui frappa ironiquement sur l'épaule.

— Voilà, dit-il, un beau modèle de sans-culottes, en gants jaunes et à l'eau de rose.

— Eh ! mon Dieu ! répliqua celui-ci sans rien perdre ou compromettre de sa position horizontale, Sénèque écrivait avec un stylet d'or son traité sur le *Mépris des richesses*, et Saint-Just était l'élégant le plus parfumé de son temps ; Sardanapale et Catilina ne sont pas si loin l'un de l'autre qu'on le croit. Aussi, monsieur le comte, en dépit de mes opinions, j'accepterai très-volontiers une place dans votre voiture armoriée, je n'ai pas de préjugés mesquins.

— Et toi, citoyen, quand tu auras, en

collaboration avec la belle princesse, renversé le gouvernement au profit d'une nouvelle république, tu ne me couperas pas trop vite le cou?

— J'aurai une petite cachette pour mes amis. — Adieu, cher.

— Tu t'en vas?

— Je crois que ce n'est pas tout-à-fait le temps de te parler réformes sociales. — Je te laisse rêver à ton honheur et... à ton consulat-général.

La Vrillière lui tendit la main. — De Leuffroy sortit après avoir allumé un troisième cigare.

Tout en descendant l'escalier à la hâte, il murmurait entre ses dents :

— Il n'y a pas de temps à perdre.

Quand il fut dans la rue, il se jeta dans le premier cabriolet de remise qu'il ren-

contra, et le cocher partit au plus grand trot de son cheval.

La Vrillière, resté seul, se laissa tomber dans son fauteuil, et se prit le front à deux mains.

Une méditation profonde, inquiète, agitée, venait de s'emparer de lui ; car, quelques mots prononcés dans la conversation avaient remué dans sa pensée de poignantes inquiétudes. — Si l'avenir appartient à Dieu, le passé est aux hommes ; — c'est un livre qu'aucune volonté ne peut fermer entièrement et que chaque main a le droit d'ouvrir.

— Oh !... la Provence !... la Provence !... murmura-t-il à demi-voix.

Et ces trois mots, qui passèrent avec amertume sur ses lèvres, se glissèrent en frémissant entre ses doigts entrelacés.

Après un instant de silence plein d'an-

goisses et de crispations nerveuses, il releva sa tête que semblait alourdir le pesant fardeau de ses souvenirs, soulevant les longs cheveux qui couvraient ses tempes.

— Allons, allons, dit-il, je suis fou !... Cette pensée m'assiége incessamment, et plus d'un demi-siècle a passé sur ce secret... — Ce souvenir qui m'effraie est bien tout entier dans la tombe. Je suis fou !

Un sourire de satisfaction immense rayonna sur tout son visage et redonna les couleurs à ses lèvres minces et pâles.

— Je m'inquiète... quand tout me sourit : — Ces trois rêves de la vie d'un homme, fortune, orgueil et ambition, sont à moi ; tout ce que ma pensée me demande, la réalité me le donne, et je

m'inquiète !... Dans huit jours je serai comte de la Vrillière, consul-général !.... Je vais aller voir si les diamants de la future comtesse sont enfin montés, car ces bijoutiers sont d'une lenteur...

Tout en parlant ainsi, il avait sonné son valet de chambre.

— François, lui dit-il, donne-moi de quoi m'habiller, et dis au cocher de faire atteler ; à cinq heures, tu m'apporteras au club de quoi changer.

Une heure après, la Vrillière s'arrêtait au coin de la place Vendôme, devant le bijoutier Lecointe, et courait ensuite chez Palmyre, qui s'était chargée de la confection de la corbeille.

Il va sans dire qu'au milieu de ces graves occupations, il n'oublia point d'aller serrer la main au chef du cabinet, pendant que son valet de pied allait rappeler

au fleuriste de ne pas oublier de composer avec les fleurs les plus rares le bouquet de mademoiselle d'Épernay.

Il est temps de dire à nos lecteurs où allait si précipitamment M. de Leufroy. — Il allait rue Sainte-Croix-de-la-Bretonrie ; — ce n'est pas, à coup sûr, le quartier des amours, mais c'est peut-être celui des affaires.

Le cabriolet s'arrêta au coin du marché des Innocents ; de Leufroy, après avoir regardé quelques instants autour de lui, retourna sur ses pas dans la rue que le cabriolet venait de parcourir, et s'arrêta devant la demeure du signor Marini : il entra dans l'allée, monta l'escalier d'un pas rapide, et sonna à la porte de l'Italien, au moyen d'un bout de ficelle attaché à un crochet de fer rouillé.

Dès qu'elle s'ouvrit, il entra comme un ouragan.

— Je suis bien aise de te voir, Marini, dit-il en s'asseyant sur la première chaise qu'il rencontra ; j'avais une peur atroce de ne pas te trouver chez toi.

— Ma foi, monsieur, je rentre à l'instant.

Marini avait fermé la porte avec le soin minutieux qui le caractérisait.

De Leufroy allumait un cigare, son compagnon inséparable.

— Monsieur de Leufroy vient, sans doute, me demander de l'argent? reprit flegmatiquement l'Italien en s'inclinant fort respectueusement.

— Du tout, pas pour le moment.

— Vous m'étonnez.

— Il s'agit de trois millions qui nous échappent.

— Les trois millions de la Vrillière!...

— Dans huit jours il se marie.

— Bah!

— Tout est décidé.

— Nous mettrons bien quelques bâtons dans les roues.

— Dans huit jours, il est, par autorisation royale, comte et consul-général.

— Il va vite en besogne, continua l'Italien avec le même sang-froid; mais l'expérience m'a appris que, tant qu'une chose n'est pas faite, il y a autant à parier contre que pour.

— Si ce la Vrillière nous échappe, nous sommes perdus!

— Ah! ça c'est vrai, nous tirerions la langue au quatrième degré. — Ce serait dommage, le reste marche si bien; mais êtes-vous sûr qu'il soit aussi avancé que vous le dites?

— Prends mes paroles au pied de la lettre.

— Alors, répliqua Marini, dont le visage devint profondément méditatif, il faut se hâter... Et ce Forin qui ne revient pas.

— Aussi, pourquoi avoir envoyé un ivrogne de cette espèce?

— Eh mon Dieu! fit Marini avec une accentuation particulière dans la voix, on n'est pas parfait dans ce monde; Forin aime considérablement à boire, c'est vrai; mais il a des qualités : il est hardi, entreprenant, infatigable ; laissez faire, monsieur le comte, dans huit jours, il y a huit fois vingt-quatre heures, et dans chaque heure, le temps de défaire soixante mariages, bien des comtes et des consuls-généraux.

— Forin a-t-il écrit au moins?

— Pardieu !

— Est-il sur la trace?

— Vous savez mon défaut : je ne réponds jamais aux questions.

— Marini, tu es un homme insupportable.

— A votre service, monsieur de Leufroy. — Ainsi donc, résumons-nous; car d'un instant à l'autre on peut venir nous déranger. — Dans huit jours, notre homme doit se marier si on n'y met bon ordre, ce qui en fait du même coup un comte de nouvelle fabrique et un consul-général; c'est assez joli pour commencer. — Peste! les d'Épernay n'y vont pas de main morte. — Donc, surveillez-le de près; il doit avoir la puce à l'oreille et être pressé : n'oubliez pas de crier de temps à autre contre cette société aussi aveugle dans ses sympathies qu'implacable dans

ses haines ; préparez la voie... vous savez... de bonnes réformes sociales... le nivellement des droits... l'abaissement de ces orgueils dépravés... etc... etc... ça ne peut jamais faire de mal.

— Mais si Forin n'arive pas ?

— Que diable ! n'ayez pas peur, il arrivera... ou bien nous trouverons autre chose , nous ne sommes pas des imbéciles.

— Marini, tu es une énigme perpétuelle.

— Oui, mais les énigmes finissent toujours par se deviner. A propos, si vous ne trouvez pas, dans la journée, un volume quelconque chez votre concierge, qu'un monsieur aura remis pour vous, rendez-vous ce soir, à six heures, à la Chaumière.

— Ah bah ! à la Chaumière, sous la garde du vénérable Lahire.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— A six heures.

— A six heures.

De Leufroy sortit.

Marini alla tranquillement s'asseoir dans son fauteuil. — Et, pendant qu'il prenait au crayon quelques notes en chiffres, il murmurait entre ses dents, comme se parlant à lui-même :

— En voilà un qui ne vaut pas dans toute sa personne la patte cassée d'un chien ; mais c'est un homme précieux pour nous, je ne lui connais pas une seule qualité.

UNE AIMABLE RÉUNION.

IV.

Vraiment, les régénérateurs sociaux sont sans pitié! Comme les corbeaux, ils s'abattent partout... Ne pas respecter la *Chaumière*, ce séjour des grâces inédites du quartier Latin! — *Retro satanas*!...

Pourquoi ne pas aller dans quelque bon réduit démocratique au fond duquel, comme disait un frère et ami de bonne souche, un *délicieux fumet mélangé ail, porc, eau-de-vie et vin bleu* frapperait à chaque instant leurs facultés olfactives... Mais la Chaumière !..

Elle aussi !.. elle sera initiée à vos beaux rêves, grotesques descendants de Robespierre, clowns ridicules qui ne demanderiez pas mieux que de devenir d'atroces bouchers demain, si vous le pouviez !

N'est-ce pas l'*Eldorado* de la France savante en herbe, la passion de ses heures oisives? Dans ce séjour demi-champêtre, plus rien ne rappelle l'asservissement de l'étude, la parole froide et doctorale du maître; là, l'étudiant est indépendant et souverain : il règne, il chante, il danse, il est gracieux et volage à son gré, il porte

sur un de ses bras le tartan de la grisette, tandis que de l'autre il la rapproche de son cœur; il connaît les noms de tous et de tout, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable de chaque allée, la douce obscurité de chaque buisson, toutes ces choses qui sont pour lui autant de souvenirs; il les salue et leur sourit comme l'on fait d'un ami qu'on retrouve.

Il est galant et promeneur ainsi que Faust et Marguerite, tant que l'archet ne le convie pas à la danse; alors il s'y précipite avec toute l'ardeur de ses vingt ans, sans peur, mais pas toujours sans reproche.

Ce jour-là, le ciel n'avait pas d'étoiles; des nuages sombres couraient çà et là et venaient subitement couvrir les rayons argentés de la lune, comme pourraient faire des manteaux impénétrables. Un vent iné-

gal faisait frissonner entr'elles les feuilles jaunies des arbres, et quelques-unes détachées, tantôt voltigeaient au-dessus des têtes, tantôt s'affaissaient sur le sable pour y mourir tout-à-fait.

C'est qu'on était aux derniers jours d'octobre, et les branches à demi-dépouillées s'inclinaient sous le vent; — on eût dit qu'elles voulaient dire un dernier adieu et donner un dernier baiser aux feuilles qui gisaient à terre.

Quand les feuilles s'en vont, les joies de la Chaumière sont bien près de les suivre. — Aussi, malgré le ciel qui était menaçant, la bise qui criait quelque peu, il y avait foule joyeuse et bruyante à la Chaumière; — on aime doublement ce que l'on craint de perdre.

Il ne faut pas croire au moins (et je parle ici pour ceux qui pourraient ignorer

tous les détails de ce séjour agréable), que la Chaumière ne soit qu'un jardin avec des bosquets et des allées tortueuses, ce qui est déjà fort séduisant; elle est mieux élevée que cela, plus aimable et plus clairvoyante. Elle a ses cabinets particuliers, son restaurant, — *utile dulci*, — et ce n'est pas la partie la moins fréquentée et la moins tumultueuse.

Nos conspirateurs avaient retenu le plus grand des cabinets.

C'était un dîner offert aux délégués des départements, et pour ne pas effaroucher le maître du logis, deux conspiratrices haut placées dans l'estime socialiste avaient été invitées à prendre part à ce petit conventicule. — Les femmes bien souvent sont les roses qui cachent les épines.

Mais la Chaumière est habituée à la vi-

site des étrangers; — loin de s'en effrayer, elle en est fière et s'en honore.

Certainement pour un œil quelque peu observateur, la physionomie de cette société n'avait pas tout-à-fait l'aspect et le parfum des habitués du lieu ; mais la gaieté la plus franche animait tous les visages, excepté celui de l'homme maigre et jaune que nous avons déjà vu chez Marini et qui posait en bas-relief révolutionnaire.

Tous les regards souriaient fort agréablement, les verbes étaient hauts, les voix éclatantes, comme il appartient à des hommes qui ne craignent pas d'être entendus ou écoutés. — On eût dit de nouveaux musiciens cherchant à se mettre au diapason d'un orchestre.

L'élégant des clubs surtout, était d'une gaieté charmante; — il racontait des histoires adorables ; l'Œil-de-Bœuf et les ta-

lons rouges n'avaient rien vu de pareil.

Le conspirateur sérieux le regardait avec des yeux pleins d'un mâle dédain, tandis que les pommettes osseuses de ses joues tressaillaient sous un petit frémissement nerveux.

De Leufroy l'avisa dans son coin, taciturne et muet; et allant à lui, il sortit de sa poche le plus délicieux porte-cigare qui se pût voir (présent de Paquita avant le Russe), afin d'offrir un cigare au patriote lyonnais.

— Je ne fume jamais, répondit celui-ci avec solennité.

— Je vous plains, répliqua de Leufroy sur le même ton, en pirouettant à demi sur ses talons; vous vous préparez une vieillesse bien pénible. — De quel département notre cher frère arrive-t-il?

— De Lyon.

— Ah ! il paraît qu'à Lyon on conspire intérieurement et extérieurement.

— Et sérieusement, dit l'homme maigre en redressant sa taille de squelette.

Dans le même moment on entendit le bruit d'une citadine qui s'arrêtait.

— Ah ! voilà ces dames, s'écria de Leufroy qui lissait devant une glace le bout de ses moustaches; mon cher frère, hasardez par mégarde un sourire, je vous en supplie, sinon vous allez effrayer ces dames.

— Qu'avons-nous besoin de jupons au milieu de nous? riposta l'homme sérieux.

— Oh ! oh ! fit notre Parisien en frappant sur l'épaule du Lyonnais, qui en éprouva un mouvement marqué d'oscillation, décidément, Lyon me paraît bien arriéré.

Et d'un pas leste et sautillant il alla au devant de ces dames, après avoir toute-

fois salué le Lyonnais avec une courtoisie quelque peu ironique.

Nous l'avons dit, elles étaient au nombre de deux et elles entrèrent ensemble.

L'une s'appelle la princesse Olympia Pallianci et vient en droite ligne d'Italie, le pays des jolies femmes, des oranges éternelles et des conspirations.

L'autre s'appelle Augusta et est le produit énergique et vigoureux d'un département français. Elle rêve bien des choses, en écrit davantage encore ; nature étrange et qui semble fatiguée ou humiliée d'être femme. — Son allure a une façon franche et cavalière qui dénote tout d'abord une de ces organisations résolues qui croient beaucoup en soi, veulent qu'on y croie et qui, se forgeant des principes à part, ont banni de leurs pensées comme de leurs mœurs de puérils détails imposés

à leur sexe. — Une telle femme ne peut pas être blonde; ce serait un anachronisme. Les traits de sa physionomie sont plutôt rudes et sauvages; ce qui n'est en rien le miroir ou l'écho de son cœur. — Le lecteur achèvera le portrait.

La princesse Pallianci est brune aussi, et cependant il y a tout un monde entre ces deux femmes, quant à l'extérieur et à la physionomie. — La princesse n'a pas sur le visage cette redondance vigoureuse de la vie qui sort par les yeux, s'exhale par les lèvres et se traduit pour ainsi dire dans chaque mouvement.

Le visage de la princesse Pallianci est au contraire, d'une pâleur mate et presque maladive; — ses yeux, entourés d'un large cercle de bistre, sont noirs, plus expressifs qu'ils ne sont vifs; parfois ils s'animent tout-à-coup et lancent de fauves

étincelles. — Les sourcils, qui sont à la beauté des yeux ce que sont les cheveux à la beauté du visage, ont un dessin large et vigoureusement accentué ; mais, par un heureux contraste, ils sont adoucis aux extrémités et dans leurs contours. — Le nez est d'un beau dessin, les narines pures et fermes comme celles d'une statue de Phidias, ont ce léger gonflement que donne le tressaillement du sang dans les veines ; un peintre se fût longtemps arrêté avant d'essayer ou d'oser en rendre l'expression. — Les lèvres développées sont pâles et sans couleur ; de longs cheveux légèrement ondés, vigoureux dans leur couleur et dans leurs replis, semblent accompagner, comme de sévères et mâles gardiens, cette figure étrange que nous avons voulu peindre dans ses détails les plus frappants.

On doit comprendre tout ce que ce visage pâle, presque fiévreux, si éloigné de ceux que l'œil est habitué à rencontrer, peut avoir de triste et de mélancolique. — On dirait un des pâles habitants de la tombe que la volonté de Dieu arracherait à la terre.

L'arrivée de la princesse Pallianci et celle d'Augusta changèrent toutes les physionomies.

Les figures se déridèrent ; — il est bien entendu que nous ne parlons pas de celle du Lyonnais.

— Nous voilà au grand complet, messieurs, dit celui qui semblait présider comme chef à cette *réunion de famille*. — A table ! — Nous ferons plus ample connaissance le verre à la main, en portant un toast à ces dames.

Et il les nomma l'une après l'autre aux différents convives.

Tous s'inclinèrent.

On le voit, on n'eût pas été plus poli dans un salon du faubourg Saint-Germain.

Chacun s'assit.

La princesse Olympia se mit à la droite, et Augusta à la gauche de celui qui avait parlé.

De Leufroy se plaça en face, et le repas commença comme commence tous les repas.

L'homme jaune s'était assis à côté de de Leufroy.

— En voilà un, dit celui-ci à demi-voix, qui dégoûterait des conversations; s'ils sont tous comme cela à Lyon, je leur souhaite beaucoup d'agrément.

Certes, si quelqu'un, guidé par un mo-

tif de suspicion, fût venu secrètement observer cette réunion de conspirateurs, il n'eût pu deviner, sous ces appétits dévorants, les stoïques régénérateurs des libertés publiques. —Carcassonne, et Toulouse surtout, se faisaient remarquer dans cette lutte acharnée des estomacs patriotiques ; Marseille et Bordeaux, comme grandes villes, avaient plus de retenue, ou moins d'appétit. — Les habitants de la vieille Lutèce mangeaient en hommes qui en ont depuis longtemps l'habitude.

De Leufroy, nature railleuse et ironique, observait Lyon, dont rien ne pouvait dérider l'allure fantastique, et qui, de temps à autre, abaissait dédaigneusement son œil glauque sur les patriotes assez désœuvrés pour s'occuper de semblables futilités.

— Vous offrirai-je de ce plat, mon cher

Lyonnais? fit de Leufroy, toujours avec la même politesse obséquieuse.

— Je ne me nourris pas de fanfreluches, répondit l'austère républicain en appuyant sur la table ses deux avant-bras osseux.

— Que voulez-vous? repartit l'autre avec une physionomie aussi imperturbable que celle du Lyonnais : vous préféreriez de beaucoup, je le sais, mon digne frère, une gibelotte de Rois ou un consommé au gendarme; — soyez tranquille, nous mettrons ces plats-là prochainement à la mode; mais pour le quart-d'heure ils ne sont pas encore inventés, et force nous est de nous contenter de ce prosaïque salmis de bécasses.

Tout cela avait été dit si sérieusement que le Lyonnais répliqua de sa voix la plus creuse :

— Que saint Robespierre nous vienne

en aide, et bientôt l'heure sonnera de faucher en plein pré et de tailler en plein drap.

Nous n'avons rien dit encore du délégué italien, absorbé que nous étions par nos aimables compatriotes ; ce délégué est le produit de la *Jeune-Italie* ou pour mieux dire l'*Italie rouge* (l'une est le départ, et l'autre l'arrivée); il a sucé dès sa plus tendre enfance le lait des principes révolutionnaires. — Aussi, admirateur et disciple des Mazzini, des Mamiani, des Gioberti et des Sterbini, il brûlait du désir de renverser l'édifice social, et venait, frère plein de confiance et d'espoir, tendre la main à la France, — double signe de fraternité et de mendicité.

Certes les frères de la jeune Italie ont des droits éternels à la reconnaissance des mauvais citoyens ; — ce sont avec les Po-

lonnais, les juifs errants des révolutions; on les retrouve partout où l'ordre est menacé par l'anarchie.

S'il n'était pas jaune comme le Lyonnais, il était sombre comme lui ; les plis de son front semblaient former deux poignards en croix.

Tout-à-coup, comme si son patriotisme échevelé, trop longtemps contenu, se fût échappé malgré lui, il se leva tenant d'une main son verre.

— La *Jeune-Italie*, s'écria-t-il, boit à la santé de la France régénérée.

— L'idée est bonne, dit de Leufroy de sa voix railleuse, mais il faut crier moins haut, les échos ont de longues oreilles, ici.

— Oui, à la *Jeune-Italie*, à la *France sociale*, dit la princesse, dont le teint pâle se colora subitement. — A Mazzini! tête

de feu, cœur de fer, — à Sterbini! à vous tous, nos frères!

— Je ne demande pas mieux que de boire à la *Jeune-Italie* et à la *France sociale*, dit le Lyonnais, mais je déclare que pour le moment nous sommes des révolutionnaires à la guimauve : — qu'on donne le signal et qu'on se bûche carrément.

L'Italien avait un petit discours tout prêt, ce qui l'empêcha évidemment de faire attention à l'interrupteur, et il reprit :

— Nos sociétés secrètes sont organisées dans toute l'Italie ; elles s'étendent comme un vaste réseau ; — nous avons des agents actifs et énergiques en Suisse, en Allemagne, en Piémont, à Naples, en Sicile, en Portugal ; un serment de mort nous lie

tous les uns aux autres, et à chaque heure du jour ou de la nuit, le poignard est prêt à frapper les traîtres et les indécis.

— Bravo ! interrompit le Lyonnais en jouant d'une façon expressive avec le manche de son couteau; voilà les vrais principes. Carcassonne et Toulouse firent un signe de tête affirmatif. — Leufroy se servit une seconde fois du salmis de bécasses.

L'Italien continua à réciter sa leçon.

— Le carbonarisme que l'on croit étouffé renaît de ses cendres. — En 1821, il a peuplé les prisons implacables de l'Italie et fait couler en France le sang de trois nobles martyrs, aujourd'hui il peuple audacieusement toutes les campagnes. Mais ce n'est plus ce carbonarisme insouciant qui gémissait sans vengeance au fond des cachots; c'est le carbonisme ré-

généré qui porte dans ses flancs l'avenir de la liberté.

Le Lyonnais se leva, — la langue lui démangeait dans le palais; il inclina sur l'épaule droite par un mouvement subit d'oscillation sa face jaune et tirée, et laissa ses cheveux vagabonds courir de tous côtés sur ses joues creuses.

— Si le Lyonnais s'en mêle, dit de Leufroy, on ne va plus dîner tranquille.

Celui-ci avait déjà étendu horizontalement son bras prophétique et il prononça ces mémorables paroles :

— Les vieux moyens des Droits de l'Homme, des Familles, des Saisons, des Vengeurs, etc., sont usés jusqu'à la corde; ce sont des joujous d'enfants au biberon; — c'est en plein drap révolutionnaire qu'il faut tailler aujourd'hui, et quand tous les morceaux seront bien coupés et

bien préparés, on coudra alors un habit à la Robespierre et à la Saint-Just!

— J'approuve la parabole, dit de Leufroy sans lever la tête; elle est pleine de sens et d'actualité; mais l'éducation de l'ouvrier parisien est pénible et laborieuse; qu'on ne s'y trompe pas; c'est encore, et ce sera toujours un grand enfant que l'on mènera bien facilement par le bout du nez avec quelques mots d'espérance.

Un sourire de profond mépris crispa les lèvres minces et ternes du Lyonnais.

— Le soldat, dit-il d'une voix creuse, est le garde-chiourme du bagne industriel dans lequel nous vivons.

Patriotique et démocratique appréciation de cette armée qui fait la gloire de la France.

La princesse Olympia tenait sa tête appuyée sur sa main.

Augusta observait en silence ; ses yeux avaient une physionomie étrange ; il y a toujours une plume dans les regards d'une femme-auteur.

Alors se leva d'un air grave celui qui avait pris place entre les deux femmes, et qui semblait exercer sur cette aimable réunion l'autorité d'un président.

Quelques mots en passant sur ce personnage, car nous sommes appelés à le retrouver dans le courant de cette histoire. — Dès à présent, il faut connaître les masques, l'avenir nous fera connaître les cœurs.

Il s'appelle Faustin.

Il a le front découvert et haut ; empreint de plus d'orgueil que de véritable fierté prise dans la bonne acception du mot, ses cheveux sont rejetés en arrière, ses joues pour ainsi dire gonflées et re-

dondantes; sa tête se renverse avec affectation, mais ses yeux n'ont ni l'éclair du génie, ni cette étincelle que l'énergie donne aux regards; sa poitrine, enveloppée comme celle du Lyonnais dans un habit boutonné jusqu'au collet, est large et semble toute remplie de l'air que ses poumons aspirent bruyamment. — On dirait à le voir ainsi, qu'il a passé sa vie en contemplation devant le paon, dont chaque mouvement est une glorification de soi-même.

— Citoyens, dit-il, — (un républicain de bonne souche ne pouvait se permettre le mot : *messieurs*) — le lieu choisi pour cette réunion nous empêche par juste prudence de nous livrer à tous les élans d'un patriotisme épuré par les épreuves du despotisme infâme qui pèse sur nous; ainsi donc posons la main sur notre cœur pour

en arrêter les héroïques battements; tous ici nous avons la même pensée, le même but, la même haine instinctive. — Oui, le moment approche, et c'est pour cela que nous avons appelé à nous nos frères et amis de Rome, de Marseille, de Toulouse, de Lyon, de Bordeaux, de Carcassonne; les autres villes qui n'ont pu envoyer de délégués ont pris l'engagement de se conformer entièrement à ce qui serait résolu. — Pour les dispositions à prendre et l'acceptation définitive des plans arrêtés, nous en confèrerons dans un lieu plus secret, mais il faut être sobre de rendez-vous; la police a l'éveil et ses limiers sont fins.

— Je me soucie d'elle comme un taureau d'un roquet, interrompit le Lyonnais.

De Leufroy le regarda avec étonnement. — L'assimilation de ce squelette

humain à un taureau lui paraissait exorbitante.

— Le but essentiel de cette réunion, messieurs les délégués, continua l'orateur, c'est de vous initier à un nouveau mode d'affiliation que nous avons cru devoir adopter, les autres étant devenus pour chacun des livres ouverts, par l'avortement d'un grand nombre de sociétés successives. — Il est important que la même organisation nous réunisse tous ; car, par ce moyen, quelque éloignés que nous puissions être les uns des autres, par des événements que la prudence nous ordonne de prévoir, nous pourrons facilement, malgré la distance, avoir une complète communication de projets, de pensées et d'action. — Cette affiliation, que j'appellerai l'*Alphabet révolutionnaire*, pour la résumer en deux mots, est simple et nette

dans tous ses détails; je prierai donc mes frères et amis des départements de me prêter quelques instants d'une attention soutenue. — Des agents à nous veillent au dehors, et sont prêts à nous prévenir à la moindre alerte.

Tout cela avait été dit avec une voix lente et grave, et du ton d'un homme qui asseoit nettement les bases d'une autorité sans réplique. — Les émeutiers sont des troupeaux, le boucher les mène.

Aussi un grand silence se fit et tous les yeux devinrent attentifs.

— Ce qui démontre surtout, frères et amis, la puissance réelle de cette nouvelle organisation, c'est qu'elle est constituée déjà, qu'elle fonctionne à vos côtés, chaque jour, à chaque minute, sans qu'aucun de vous en ait pu seulement soupçonner la mystérieuse trame, et c'est pour y être

initiés aujourd'hui, et occuper dans cette association des postes importants, que vous vous trouvez réunis.

Les visages qui étaient sérieux se déridèrent.

Le démocrate le plus épuré n'en est pas moins sensible aux douceurs éphémères de l'amour-propre satisfait.

Faustin continua :

— Cette société, qui doit porter par toute l'Europe régénérée le cri de l'indépendance, se compose d'un comité de cinq membres, appelés les CINQ A SUPÉRIEURS. — *Un* à Rome travaille toute l'Italie ; — *un* active et fomente en Allemagne le mouvement des esprits ; — les *trois* autres appartiennent à la France. *Le premier* correspond avec le Nord ; *le second* avec le Midi ; *le troisième*, centre et noyau de toutes les opérations, a son siége à Paris où

toutes les sociétés secrètes, de quelque point qu'elles partent, viennent converger.

Telle est la mission des *cinq A supérieurs.*

Ici l'orateur s'arrêta une seconde fois dans son allocution, et reprit après s'être recueilli un instant :

— Les initiés ne sont eux-mêmes affiliés que cinq par cinq, c'est-à-dire qu'il n'y a que des *groupes de cinq.* — Quatre affiliés et un chef, — lequel reçoit lui-même les mots d'ordre d'un chef de quatre autres affiliés dont le numéro ou plutôt la lettre alphabétique lui est supérieure, et qui les communique à un autre dont la lettre lui est inférieure.

Les cinq A, chefs suprêmes, donnent seuls les ordres, prennent les dispositions, et disposent de l'*Alphabet révolutionnaire*

par les échelons descendants. — Voici en quelques mots la marche suivie :

A faisant partie du comité des *Cinq*, se choisit une lettre, son B, parmi ses hommes de confiance. — B recrute quatre hommes et choisit à son tour son C, qui recrute également quatre hommes ; — ainsi de suite.

A n'est donc et ne doit être connu que de son B, — C ne reçoit d'ordres que de B, et n'en transmet qu'à D.

Chaque A du comité des *Cinq* peut créer une certaine quantité de B, qui deviennent les premiers chaînons de vingt-trois séries ; mais la lettre B connaît seule l'A qui l'a choisie, les autres membres du Comité supérieur lui sont inconnus.

Les cinq A se connaissent seuls entre eux.

Les ordres transmis ainsi aux différentes

séries sont rares et précis, jamais écrits, si ce n'est entre les A supérieurs lorsqu'ils doivent communiquer ensemble; et cette lettre, en quelque main que le hasard où la trahison la fasse tomber, n'est intelligible que pour les seuls membres du Comité supérieur.

Chacun des assistants écoutait avec une grande attention, et pendant que l'austère et grave républicain prononçait ces mystérieuses paroles, on entendait l'orchestre du bal et les cris joyeux des danseurs.

Ce silence à côté de ce bruit, ce pacte de destruction à côté de cette joie insouciante et folle, ces hommes que réunissaient des projets misérables et insensés, si près de ces danses joyeuses et de ces cris de fête, offraient un spectacle étrange. — C'était bien la vie humaine avec ses con-

trastes saisissants et ses mystérieux dédales.

L'homme maigre ne put y tenir ; — il y avait si longtemps qu'il n'avait placé son mot qu'il lui semblait manquer par son silence aux devoirs que lui imposait son patriotisme épuré ; — aussi il releva la tête d'un mouvement soudain, ce qui agita visiblement sa crinière lyonnaise.

— Oui, il faut être prudent, dit-il de cette même voix empruntée aux échos des catacombes, car de lâches espions se glissent dans nos réunions les plus secrètes, et il est impossible de délibérer sur le périmètre du vol d'un hanneton, sans qu'ils en soient instruits.

De Leufroy, visiblement de mauvaise humeur de n'avoir point été instruit par avance de cette mystérieuse combinaison,

n'avait pas prononcé un mot ; il se retourna vers le Lyonnais :

— Ah ! fit-il, on délibère à Lyon sur le périmètre du vol d'un hanneton. — C'est une occupation des plus intéressantes.

L'orateur avait repris la parole.

— Donc un B va trouver son C et lui dicte l'ordre à exécuter, — le C l'écrit au crayon, le communique à son D, puis le déchire. — Je n'ai pas besoin de vous dire que chaque lettre de l'Alphabet transmet verbalement l'ordre à ses quatre hommes s'il y a lieu, soit avant, soit après l'avoir communiqué à la lettre suivante ; — c'est ainsi que serait prêt et averti à l'avance, pour être debout au premier signal, l'Alphabet tout entier.

Maintenant il s'agissait de prévoir la mort, l'arrestation ou l'absence momentanée d'un ou de plusieurs des A *supérieurs*,

afin que rien ne pût entraver l'action générale dans un moment décisif.

Les cinq A du Comité supérieur se sont donc partagé un ouvrage en cinq volumes, soit de géographie, soit d'histoire, et chacun des A a eu soin, sur différentes pages, et en suivant une série de numéros convenus à l'avance, de marquer par des signes qui paraissent pour tous une simple note du lecteur, les noms et les adresses des B qu'il a choisis. — De cette façon, un A est arrêté, ou malade, ou bien il est mis dans l'impossibilité d'agir par lui-même; un de ses collègues fait demander à sa femme, à ses enfants, ou à toute autre personne, tel volume de tel ouvrage dont il a besoin, et qu'il lui a prêté; la chose est si simple que l'on pourrait donner sans crainte ce volume sous les yeux mêmes d'un juge d'instruction. — Quel

soupçon peut inspirer le volume dépareillé d'un ouvrage scientifique?

Par ce moyen bien simple, un seul A survivant sur les *cinq* du Comité supérieur pourrait, à lui seul, tout inconnu qu'il serait au reste de l'affiliation, convoquer l'Alphabet tout entier.

— Bravo ! s'écrièrent ensemble tous les assistants qui avaient écouté avec une muette et religieuse attention le développement de cette mystérieuse combinaison.

— Ma foi, dit de Leufroy en ramenant sur ses tempes les boucles de ses cheveux, c'est un travail fort ingénieux.

— Maintenant, citoyens, exclama aussitôt d'une voix rauque le squelette lyonnais, en étendant ses deux bras en travers de la table, il s'agit de mordre rudement au talon les poltrons et les temporisateurs. —

La poche au fiel est pleine, il faut la crever.

On voit que le frère et ami continuait, sans se démentir une seule minute, son langage agréablement pittoresque.

— Sacrebleu ! répliqua de Leufroy en se levant, cet homme finira par me donner la jaunisse : crevez votre poche et laissez-nous tranquilles.

Les deux femmes écoutaient en silence ; — la réplique de leurs rôles n'était pas encore arrivée.

— Je n'ai pas fini, dit le républicain-orateur, et j'en appelle maintenant à toute l'énergie de vos âmes de fer...

Tout-à-coup un homme entra brusquement.

C'était Marini.

Il portait une redingote à la proprié-

taire, couleur feuille morte, et avait une allure à mériter le prix Monthyon.

— Des figures suspectes rôdent de ce côté, dit-il à voix basse.

Après avoir jeté ces mots d'alerte, il sortit en refermant soigneusement la porte.

—Alors, dit de Leufroy avec son même sourire ironique et calme, c'est le moment d'offrir le bras aux dames : la *Chaumière* nous réclame.

Et il présenta fort galamment son bras à la princesse Pallianci en lui disant à demi-voix :

— Je demande ardemment à me séparer du Lyonnais. — C'est ma bête noire :

— Vraiment, ce Marini était un trouble-fête. — Avant son arrivée, tout se passait si bien.

La *réunion de famille* était fort émue et indiquait, par les gestes les plus expressifs, son peu de goût pour le rôle de martyr.

UNE SCÈNE A LA CHAUMIÈRE.

V.

Que le lecteur pardonne à notre héros républicain les détails peut-être stériles de cette scène; le but est assez louable pour mériter grâce à ses yeux.

Détruire l'ordre social et ramasser dans

le sang où elle pourrissait la défroque de Robespierre, ressusciter 93 avec ses aimables saturnales et réveiller de leur sommeil léthargique les douces joies de la Terreur, comment ne pas tout pardonner à des cœurs animés de si nobles sentiments !

Seulement, nous ne voulons pas que l'on fasse à l'imagination du romancier les honneurs de cet ingénieux *Alphabet;* messieurs les démocrates y reconnaîtront sans nul doute l'œuvre sortie de leur cerveau, et rendront justice à sa parfaite et scrupuleuse exactitude.

Le fait est que de Leufroy avait raison ; c'est un joli travail et qui doit, si Dieu lui prête vie, propager les touchantes doctrines de ces empoisonneurs de l'esprit public.

Ils avaient grandement raison d'avoir

les uns dans les autres une confiance aussi craintive que limitée; — touchant hommage rendu à leurs vertus.

La trahison ne devait-elle pas être l'hôte habituel de ces agglomérations immondes d'individus sortis pour la plupart des plus bas fonds de la société; relaps, faillis, renégats, hommes perdus de dettes et de débauches, sbires voués d'instinct et de besoin à la destruction, lèpre hideuse de la civilisation. — Quelle foi pouvaient-ils avoir les uns dans les autres, eux qui avaient foulé aux pieds toutes croyances, — Judas prêts à trahir à toute heure du jour sous le baiser de la fraternité.

Celui qui s'était institué de plein droit le président de ce conciliabule démocratique s'était levé avec une précipitation qui dénotait le cas tout particulier qu'il faisait de sa sûreté personnelle.

Toulouse, Bordeaux, Carcassonne, se livraient à une pantomime des plus significatives et ne dédaignaient pas d'y joindre des gémissements prolongés.

L'homme jaune de son côté était dans une agitation désordonnée ; il mesurait les fenêtres de l'œil et agitait en l'air ses grands bras de squelette.

— Par Saint-Just! disait-il d'une voix qui chevrottait entre ses dents serrées, il ne s'agit pas de se faire prendre ici comme dans une souricière par les infâmes stipendiés du pouvoir ; la patrie nous réclame, donnons-nous de l'air !

— Par Saint-Just, reprit de Leufroy de sa même voix railleuse en l'arrêtant par le bras, vous n'allez pas, je suppose, sauter par la fenêtre ; ça n'avancerait à rien, et vous vous casseriez par morceaux.

— J'ai mon affaire, dit tout-à-coup

le Lyonnais avec un bond de satisfaction.

Et jetant sous la table son habit, du reste peu regrettable, il s'affubla d'une serviette autour du corps en guise de tablier et disparut avec une célérité digne du sylphe le plus léger.

A la vue de ce stratagème ingénu, la princesse et Augusta partirent d'un éclat de rire.

— Messieurs, reprit de Leufroy, je ne crois pas à un danger sérieux ; mais il vaut mieux nous disperser dans le jardin. Princesse, allons respirer l'air frais d'une soirée d'automne; cela vous inspirera, ma chère Augusta, et vous nous ferez à ce sujet quelque pastorale charmante.

— Nous fuyons devant le danger, répondit la princesse, dont le teint prit un semblant d'animation vitale.

— Du tout, nous l'évitons, fit le Parisien en allumant son cigare.

— Faustin, vous êtes bien pâle, dit tout bas la princesse.

— Je ne me sens pas bien, répondit celui-ci, tellement troublé, qu'il ne songeait pas à s'en aller.

— C'est du luxe, cher ami, répliqua de Leufroy en lui frappant sur l'épaule; député, tu es inviolable. — Et puis vous le savez, ce que dit ce cher Marini n'est pas mot d'évangile; en principe tout lui est suspect, et quand il sort, il se méfie de son chapeau et de son parapluie.

— Qui nous aime nous suive, dit Augusta enriant. — Au jardin.

Il nous a fallu bien des lignes pour analyser quelque peu la nouvelle physionomie de ces braves patriotes, depuis le mot d'alerte jeté par l'Italien; mais tout

ce que nous avons rapporté s'était passé en deux ou trois minutes tout au plus. — Et chacun partit dans une direction différente comme eût pu faire une volée d'oiseaux.

L'effroi est un mouvement instinctif qui précède la réflexion et met à nu par une soudaineté imprévue les âmes faibles et les cœurs timorés.

Cette patriotique réunion, comme on a pu le voir, brillait doublement par ses vertus civiques et par l'absence de tout courage.

Faustin, comme nous l'avons dit, avait cédé à ce premier mouvement de trouble involontaire; mais il avait trop l'habitude des conspirations pour que ce mouvement fût de longue durée ; il connaissait son métier sur le bout du doigt ; — aussi il se mêla, avec une indifférence fort bien si-

mulée, aux groupes qui allaient et venaient, pendant que ses yeux alertes et habiles, comme tous ceux des conspirarateurs émerites, interrogeaient les visages.

En passant, il fit un signe à de Leufroy qui galantinait gracieusement auprès de la princesse.

— Pardon, mesdames, dit celui-ci en s'inclinant devant Olympia avec un véritable parfum de haute compagnie, il faut obéir à l'ordre du maître.

Et il alla rejoindre Faustin qui s'était arrêté à quelques pas de là.

Pendant ce temps, l'orchestre du père Lahire (comme disaient les étudiants) faisait merveille, et le personnel brillant se livrait, hélas ! pour la dernière fois peut-être, aux excentricités d'une danse dont

le froid hiver devait interrompre le cours.

Est-il besoin de dire que nos amis du matin y étaient au grand complet?

C'était l'empire de Mathias; il y régnait en souverain absolu; là, nul ne pouvait lui contester sa couronne. — Aussi, comme il avait le verbe haut, les yeux étincelants, le visage radieux !

Les libations du matin avaient doublé sa verve habituelle; il allait, il venait, il courait, criait et entraînait dans le flot agité de ses mouvements celle qu'il appelait sa *véritable Frisette*, et celle-là était bien fière et bien orgueilleuse d'avoir été la préférée par un héros du quartier Latin.

— En place!.. en place!.. criait Mathias, la vie est courte, les jours aussi; en place pour la contredanse!..

— En place !... répétait Frisette de la voix la plus aiguë.

Et l'orchestre s'était élancé dans la carrière harmonieuse avec un vacarme inaccoutumé. — C'était un nouveau quadrille de Musard, dans lequel on brisait trois chaises et on tirait deux coups de pistolet.

Aussitôt un des amis de Mathias prit fraternellement la taille de la séduisante Frisette.

— Allons, immortelle Frisette, au champ d'honneur !

— Tiens, c'est vrai, Guguste m'a engagée.

— Fichtre ! dit Mathias, me voilà sans particulière.

— Oh ! mon petit Guguste, laissez-moi danser celle-ci avec Mathias, je vous aimerai bien.

— Du tout, interrompit Mathias, Frisette, t'es engagée, tu ne t'appartiens plus.

— C'est taquinant, car je vais peut-être me trouver comme Robinson dans son île.

Et pendant qu'il parlait, il scrutait tous les visages avec une muette et inquiète préoccupation.

— Diable ! diable ! diable ! murmura-t-il, chacun a sa chacune.

Et il s'élança en avant cherchant de tous ses yeux.

Ainsi, il passa devant Arthur ds Savernoy que ses amis avaient entraîné à la *Chaumière*, pour laquelle il avait, il faut l'avouer, une fort médiocre estime ; son éducation, ses mœurs, son instinct même l'en éloignaient ; mais il fallait bien finir gaiement une journée si bien commencée et ne pas fausser compagnie à ses amis. —

Seulement, il ne dansait pas, et, appuyé contre un arbre, il se contentait de regarder, en souriant à demi, passer comme un panorama fantastique ces danses aussi incohérentes que tumultueuses.

Pendant que Mathias, pressé par les accords bruyants de l'orchestre comme un cheval par l'éperon, cherchait une danseuse dans les replis les plus obscurs des bosquets, Arthur tenait ses yeux fixés sur une femme inconnue dont les joues et le visage étaient parfois inondés par ses longs cheveux noirs que fouettait le vent. — A travers ces flots transparents et soyeux, il avait deviné la beauté du regard et vu sur ses lèvres un de ces sourires étranges qui sont comme les derniers mots d'une pensée qui s'échappe.

Arthur était jeune. — Mais on peut être jeune et ne pas s'adonner aux Fri-

settes ou autres ; seulement il rêvait, et se prenait souvent à croire et à chercher ses rêves au réveil comme s'ils eussent été des réalités. — C'est la folie habituelle qui tient notre pauvre humanité de dix-sept à vingt-trois ans. — C'est l'épreuve du feu par laquelle commence la vie.

Cette inconnue, c'était la princesse Olympia.

Elle avait ce qui étonne au premier abord plutôt que ce qui charme. — C'est pour cela qu'Arthur de Savernoy la regardait ; son attitude, sa mise, quoique simple, contrastaient visiblement avec les habituées de ce champêtre asile dans lequel elle apparaissait comme un mystère. — A son côté était Augusta, qui composait dans sa pensée une bucolique sociale.

Mathias passait en courant ; il s'arrêta devant la jeune femme, et comme c'était

une de ces natures excentriques qui ne doutent de rien et qui croient à tout ce qu'elles veulent, il releva brusquement ses moustaches rousses par un mouvement qui lui était habituel et s'avança vers elle le chapeau pittoresquement suspendu sur un des côtés de la tête.

— Madame, dit-il en tendant la main, je vous offre celle-ci.

— Je ne danse pas, monsieur, répondit la princesse avec un mouvement de lèvres qui eût complété sa réponse, si Mathias eût été un homme à comprendre le langage muet des lèvres.

C'était le dernier espoir de Mathias, la dernière branche de salut, et l'orchestre courait en notes éclatantes; — tout son cerveau dansait.

— Oh ! madame, dit-il, ça ne fait rien; mais je danse, moi.

Et déjà sa main touchait le bras d'Olympia ; celle-ci se retira d'un pas.

— Monsieur, je vous ai dit que je ne dansais pas.

Mathias avait la parole prompte, la tête chaude.

— Parbleu ! fit-il, je vous ai bien entendue, je ne jouis pas de l'infirmité d'être sourd, mais ici, ou on ne vient pas, ou on danse ; d'ailleurs, on sera convenable, on sait vivre.

La princesse pressa légèrement le bras d'Augusta, et fit deux pas pour s'éloigner.

Mais notre étudiant était tenace dans ses idées, il l'arrêta par le bras.

— Nous faisons la mijaurée, reprit-il d'une voix de fausset, parce que nous avons des cheveux bouclés et quelque peu d'œil : — ces mijaurées-là, c'est vieux ; ça ne se porte plus.

Arthur avait été le temoin muet de cette scène. Par ce sentiment instinctif qui est au fond de tous les cœurs bien placés, il sentit la rougeur lui monter au visage en voyant Mathias agir ainsi envers une femme, et il s'élança entre lui et la princesse.

— Tu vois bien, mon cher Mathias, que madame ne veut pas danser.

— Ça ne te regarde pas, répliqua Mathias, quand tu seras chez tes duchesses, tu feras ce que tu voudras; tourne les talons, petit.

Le visage d'Arthur devint pourpre, il posa la main sur le bras de Mathias :

— Je n'ai pas besoin d'être chez des duchesses, dit-il, pour faire respecter une femme.

Mathias regarda un instant Arthur de Savernoy ; le fiel qu'il y avait depuis long-

temps entre ces deux hommes commençait à monter.

— Ah ! bast !... dit-il cependant, sans rien répondre.

Et écartant légèrement Arthur avec son bras de taureau, il s'élança avec opiniâtreté sur les pas des deux femmes, qui avaient profité de ces quelques mots échangés entre eux pour s'éloigner.

Rien ne révolte comme ce qui sent la force brutale.

Arthur, qui ne s'attendait pas au mouvement de Mathias, avait trébuché, et l'impression qu'il en ressentit fut telle que ses joues en blémirent.

—Mathias !... Mathias ! répéta-t-il deux fois entre ses dents, ce que je dis est sérieux. — Je vous en prie, madame, ajouta-t-il, en s'adressant à la jeune femme,

acceptez mon bras, et n'ayez aucune crainte.

— Monsieur de Savernoy, riposta Mathias en se redressant de toute sa taille, mêlez-vous de vos affaires ! — Le rôle de chevalier ne vous va pas : vous êtes trop pommadé pour cela.

— Insolent ! cria Arthur qui ne se contenait plus.

— Tout beau, petit, pas de gros mots, Mathias a le poignet dur, ça se connaît ici, et il tape.

La contredanse était interrompue et chacun entourait les acteurs de cette scène.

Les uns riaient, car il y a des gens que toute querelle amuse, les autres se contentaient de regarder et d'écouter.

Les amis communs cherchèrent à intervenir ; — les partisans d'Arthur passèrent

de son côté, les fanatiques de Mathias se groupèrent derrière lui ; mais tous hésitaient, car chacun comprenait qu'une intervention directe ferait immédiatement de cette querelle un conflit général, et peut-être une bataille sérieuse.

— Monsieur, murmura à demi-voix Olympia, combien nous sommes désolées...

— Madame, interrompit Arthur, ne me faites pas l'affront de regretter que j'aie pris votre défense ; regrettez plutôt qu'il y ait un homme capable d'insulter une femme, quand cette femme est seule, comme vous l'étiez tout-à-l'heure.

Mathias avait campé plus audacieusement que jamais son chapeau sur le flanc de sa tête, et passant sa main, que crispait une colère contenue, dans les flots roux de ses cheveux :

— Monsieur de Savernoy, dit-il d'une voix moitié ironique, moitié stridente, j'ai l'honneur de vous faire savoir que Mathias n'aime pas les leçons, ce qui fait qu'il ne passe pas d'examens.

— Nous le verrons demain, interrompit Arthur avec hauteur.

Et il se dirigea vers la porte de sortie emmenant avec lui les deux femmes que la violence de cette scène avait rendues toutes tremblantes.

— Faites avancer la voiture de monseigneur, cria Mathias de sa voix la plus aiguë en saluant ironiquement; le valet de pied de madame la duchesse!

Puis, se retournant vers ses amis qui l'entouraient, il ajouta :

— Je savais bien que ce damoiseau me passerait un jour par les mains.

Les instruments étaient muets et le chef

d'orchestre, penché en avant, ne pensait qu'à écouter. — Les échos paisibles de la Chaumière sont peu habitués aux scènes sérieuses, et celle-ci était des plus sérieuses.

Ce n'était pas la querelle d'un étudiant avec un autre étudiant, d'un homme avec un homme ; — c'était pour le quartier Latin un événement politique ; les deux fractions de l'école se trouvaient nettement posées en antagonisme l'une de l'autre.

N'est-ce pas la lutte perpétuelle des classes élevées avec les classes inférieures ; — on a beau les confondre, vouloir les lier et les unir, il se trouve toujours quelque angle caché auquel l'une ou l'autre se blesse.

Mathias était cependant ce que l'on appelle vulgairement un bon enfant, si la

tête était chaude, emportée, le cœur était bon; mais lorsqu'il avait un verre de vin dans le cerveau, tous les mauvais instincts remontaient à la surface.

Arthur avait quitté la Chaumière.

— Monsieur, lui dit Olympia, dès qu'ils eurent dépassé la porte d'entrée, combien nous vous devons de reconnaissance, mais cette querelle n'aura pas de suites, n'est-ce pas, car nous serions au désespoir...

— Je vous assure, interrompit Arthur, que je ne m'en souvenais plus.

—Nous allons monter dans une voiture, dit la princesse en s'arrêtant devant une citadine stationnant avec quelques autres à cinquante pas environ de la Chaumière.

— Serais-je assez heureux, mesdames,

pour que vous me permissiez de vous accompagner ?

— Nous vous remercions mille fois, monsieur, de votre bonne protection, mais veuillez nous permettre de ne pas en abuser plus longtemps.

Arthur avait trop de tact et d'esprit pour insister davantage, il fit signe au cocher qui descendit de son siége et ouvrit la portière de la voiture.

Après avoir offert son bras à chacune des deux femmes pour les aider à monter, il ferma lui-même la portière et s'inclina en ayant soin, par extrême discrétion, de s'éloigner de quelques pas.

Mais lorsque la voiture partit, il ne put s'empêcher de tourner la tête , son regard rencontra celui de la jeune femme qui lui souriait une dernière fois avec un gracieux signe de tête.

Arthur s'arrêta et regarda la voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la première rue.

Évidemment le pâle visage de la princesse avait laissé sa trace dans ce jeune cœur.

Il était encore immobile, à la même place, lorsque deux hommes passèrent près de lui sans que même il s'en aperçût, tant il était absorbé par les pensées diverses qui couraient dans son cerveau.

Ces deux hommes étaient Faustin et un de ses acolytes.

Tous deux regardèrent obliquement Arthur; — il y a des hommes qui ne regardent jamais en face.

— C'est le défenseur de ces dames, dit Faustin, avec un sourire; ma foi! cette

petite scène est venue fort à propos, elle aura donné le change aux limiers de la police.

UN CHARGÉ D'AFFAIRES.

VI.

Si l'on était tenté de faire une comédie sur les différents épisodes que nous venons de raconter, on pourrait certainement l'intituler : *la Journée aux événements*, tant il est vrai que le hasard, ce maître im-

prévu de toutes nos actions, ce despote orgueilleux de toutes nos pensées, accumule souvent dans un seul jour ce qui pourrait suffire à une année entière.

Tout cependant n'était pas fini encore.

L'Italien Marini, après s'être promené, par prudence, dans différents quartiers, pour savoir s'il était suivi, rentrait enfin ; il allait frapper à sa porte, lorsqu'il se sentit saisi par le bras.

Il fit un bond en arrière. — Quand on n'a pas la conscience tranquille on n'aime pas à être saisi par le bras.

La rue était sombre, la nuit était noire; ce qui fit qu'il ne put reconnaître au premier coup d'œil l'individu qui l'accostait aussi brusquement.

Cet homme, du reste était fort médiocrement mis ; il avait une casquette de

loutre rabattue sur les yeux ; de longs cheveux mal peignés, ternes et touffus étaient agglomérés sur ses joues; les poils hérissés de ses moustaches semblaient lutter les uns contre les autres; de plus, son teint marbré de taches rouges, ses lèvres épaisses et violacées indiquaient suffisamment l'usage immodéré des boissons alcooliques.

Nous avons oublié de dire qu'il avait, comme agrément personnel, une jambe de bois.

— Eh bien!.. l'on ne reconnaît donc pas les amis? dit-il d'une voix légèrement pâteuse.

Marini, un peu rassuré, le regarda sous le nez.

— Forin!.. fit-il avec une exclamation de joie.

— Pardieu ! l'ami Forin, qui grelotte et qui t'attend depuis deux heures. Sans le marchand de vin du coin, où je me suis repassé quelques lampées de vieux cognac, je m'abrutissais.

— As-tu des bonnes nouvelles ?

— De bonissimes.

— Ça n'est jamais prudent de causer dans la rue, monte chez moi.

— En avant, dit Forin ; d'autant plus que je me rappelle un certain rhum plein d'agrément et d'une vieillesse inusitée.

Marini montait déjà l'escalier que Forin, ballotté d'une muraille à une autre par sa marche quelque peu irrégulière, luttait encore contre le corridor fort obscur, au bout duquel se trouvait l'escalier.

— Tu sais, Marini, que je n'arriverai

jamais, grommelait-il en se heurtant de droite et de gauche. — Ah! si... je tiens la rampe... Bonjour, petite.

Et il monta aussi rapidement que le lui permettaient sa jambe de bois et l'obscurité.

Aussitôt que Marini fut entré dans son cabinet, il alluma sa lampe; ses mouvements avaient une vivacité fébrile.

— Voyons, vite, Forin, dit-il, parle; je croyais que tu n'arriverais jamais.

— Sapredieu! répliqua l'autre en ôtant son bonnet de loutre pour passer une de de ses mains dans ses cheveux rebelles; — on voit bien, signor Marini, que tu te repassais ici par le bec de bonnes andouillettes, au lieu de manger du chien enragé sur la route.

— Eh bien? fit Marini.

— Je m'asseois et je colloque avec toi ; — j'appelle de toutes mes forces un verre de ce vieux rhum pour me nettoyer le larynx.

— Oui, tout ce que tu voudras, mais parle... As-tu réussi ?.. Ces papiers, as-tu pu te les procurer ?.. Cet homme dont on a parlé, vit-il réellement ?

— Dà... dà... dà..., comme tu es pressé, on dirait que le soleil va nous *riffler* tous dans cinq minutes. Sois calme et jubilant, mon bon, les papiers se dorlottent pacifiquement sur mon estomac.

Marini laissa échapper une exclamation de joie.

— Donne vite, dit-il.

— Et ce vieux rhum ! nous le cachons donc aujourd'hui à papa, à ce pauvre petit papa qui a bien travaillé. — Donnant, donnant.

L'Italien se leva brusquement, ouvrit une armoire et posa sur la cheminée une bouteille et un verre.

— Un verre, un seul, reprit l'autre; tu prends donc Forin pour un lépreux ou un goinfre, allons donc! un seul verre, ça boite comme moi avec mon outil de bois, ajouta-t-il en frappant sur sa jambe.

— J'ai mal à la gorge ce soir, répondit Marini tout en versant un verre de rhum au nouveau venu.

La vue du liquide adoré dérida complétement le visage de Forin; il se renversa en arrière sur sa chaise dans un sentiment de douce extase, et dit de son air le plus galant :

— Viens à moi, douce ambroisie.

En une gorgée le contenu du verre avait disparu.

— Maintenant, vieux, verse encore,

verse toujours, et passons aux paperasses ; — voici la chose :

Et il tira de dessous son gilet un paquet de papiers attaché avec un petit cordonnet.

— Je te prie de remarquer, signor Marini, avec quel soin ils sont outillés.

— Forin, dit Marini en prenant les papiers, tu es un grand homme et je te vote des remerciements.

— Avec ce petit verre de rhum que j'envoie rejoindre son illustre compagnon, — en route l'amour, — au galop, ta place est retenue là-bas.

Marini, sans se donner même le temps de s'asseoir devant son bureau, habitude classique, avait arraché l'enveloppe, et d'un œil avide, interrogateur, parcourait les papiers.

Forin buvait sans désemparer une quan-

tité innombrable de petits verres, en les accompagnant d'allocutions variées. — Déjà son œil pétillait, et un grongnement de satisfaction se traînait comme un murmure sur ses lèvres.

— C'est bien cela... disait l'Italien; avec ces aimables renseignements, on pourra commencer à battre en brèche ce cher la Vrillière; mais cet homme... tu ne me dis rien de cet homme?

— On le possède, son vieux.

— Ah!.. s'écria Marini en se levant tout droit.

— Décidément, ton rhum est excellent, petit Marini de mon cœur.

Un rayon d'immense contentement illuminait le visage de l'Italien, d'ordinaire si froid et si impassible.

— Eh bien! Forin, dit-il d'une voix qui essayait d'être enjouée, il y en a en-

core dans un bon coin quelques bouteilles qui demandent à fraterniser avec toi.

— Vive la fraternité du rhum !.. s'écria celui-ci en dégustant son douzième verre, je fraternise... Vive la République !.. Quand nous l'aurons... créée sur toute la surface du globe, je demande à être... dégustateur de la patrie. — Je commence à narrer, assieds-toi.

Ici Forin se redressa en homme qui sait la valeur de ses paroles ; il abaissa ses paupières sur ses yeux, passa sa main sur son front, et s'adossant contre la cheminée, il reprit d'une voix plus accentuée :

— Tu comprends, signor Marini, que je savais mon affaire ; je me suis installé dans un village en homme qui mange bien, et surtout qui sait boire... vois-tu, ça pose un homme tout de suite dans l'opinion publique ; — on se dit : voilà un

crâne tape à l'œil qui pratique la chose; — j'ai fait jaser les vieux et les jeunes, tout ça cause comme des serins; mais pour boire, ça ne boit pas plus qu'une planche... Vois-tu, la jeunesse d'aujourd'hui, ça n'a pas de creux, ça ne vaut pas une chique.

Celui qui eût pu assister à cette scène eût vu sur la physionomie de l'Italien à quel point l'impatientait ce flot de paroles confuses et sans suite; mais si d'un côté Marini se maîtrisait, de l'autre Forin était trop occupé de sa narration pour penser à autre chose. — Aussi il continua en jetant de temps à autre un coup d'œil rapide sur la bouteille, comme s'il eût eu peur qu'elle pût lui échapper.

— Ceci est une appréciation politique que m'inspire la circonstance; quand on ne boit pas... suffit. Je suis donc été à la mairie ou *mairerie*, l'un et l'autre se di-

sent, on sait sa langue. J'ai appris au maire que j'étais un ami intime de la famille royale; ça lui a plu tout de suite à cet homme. Je lui ai dit que c'était une infamie qu'il ne fût pas décoré, lui, sa femme et ses enfants, et que je ferais mon rapport, et je lui ai coulé mon histoire... alors nous nous sommes mis à fureter ensemble de vieux papiers, que ça sentait la République une et indivisible à réjouir le cœur, et j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait. — En v'là un crâne sabotier qui allait bien, comme il travaillait l'aristocrate; autant de vus autant de *rifflés*... il fallait se *cavaler* promptement ou bien *crac*, plus de tête sur les épaules.

On voit que Forin empruntant le pittoresque de son langage au vocabulaire ordinaire de l'argot, en semait quelques mots, par-ci par-là, pour animer la con-

versation et lui donner un tour agréable.

— J'ai pris, ajouta-t-il, tout ce que j'ai trouvé de plus joli à son endroit.

—Et le vieux serviteur des Castelnois?..

— Tu vas plus vite que les violons; — un petit verre, et suis bien mon intéressante narration ; elle va commencer à être touchante de fond en comble. — Le vieux, l'ancien des Castelnois a quitté le pays; mais il venait quelquefois voir l'endroit où était le château, et où il y a maintenant des pierres et de l'herbe, — ça dessèche de parler;— verse un petit verre, Marini, les autres s'ennuient tout seuls. — Je continue ; — tu le sais, j'ai le cœur peu doux et l'œil peu lacrymoyant; mais quand je pense au vieux là-bas, ça me retourne et je deviens un vrai canard.

En effet, le visage de Forin venait de prendre, malgré lui, un caractère sérieux,

et le cynisme habituel en avait disparu; c'est qu'il y a toujours en nous, quelque flétrie que soit notre nature, un coin caché, ignoré de nous-mêmes, où se réfugie, silencieux et les ailes brisées, l'ange gardien de notre cœur. — Forin, tout abruti qu'il était au contact des mauvaises passions, n'était pas encore entièrement un misérable, et une corde avait résonné en lui, semblable à cette voix dans le désert, qui se meurt sans écho.

Marini bouillait d'impatience.

—Tu grilles, mon Italien, dit Forin d'un air narquois. *Patienza*, comme disent les ceux de ta nation, v'là que j'arrive.

— Bien lentement, murmura Marini, qui mordillait une plume entre ses dents.

— Où perchait-il?— Impossible de le savoir ; ma foi ! j'allais filer avec mes paperasses, faute de mieux, lorsqu'un matin

j'étais entrain de tuer le ver, v'là que j'entends dire à côté de moi : — Tiens, le vieux qui passe ; je fais un bond.

— Le vieux!.. qui?.. quoi?.. qu'est-ce?.. J'avale mon verre et je file; je le rattrape qui montait un petit chemin, j'engage la conversation, et, sans avoir l'air de rien, je prononce le nom du sabotier Barasson.

— Nom d'un petit verre, si vous aviez vu, il s'est arrêté court comme si une couleuvre lui avait piqué le talon, et v'là qu'il me raconte tout au long l'histoire du Barasson. — Sapristi! quel coquin... J'en ai vu, mais pas de cette force là; et pendant que l'ancien parlait, la sueur lui coulait le long des joues, il avait de grosses larmes dans les yeux; mais je ne savais plus où j'en étais. « — Pauvre vieux! que je lui dis en lui serrant la main, et là, sacre-

dieu, de grand cœur, c'est pas possible ! »
— Pas possible qu'il me dit. » J'en ai la preuve. « — Si c'est vrai? » — Comme Dieu existe. »

— L'on ne m'avait pas trompé, murmura Marini, qui écoutait avec attention et avait les deux yeux attachés sur le visage de Forin. — Continue.

— Sapredieu! que je n'ai pu m'empêcher de lui dire, en v'là un fameux brigand auquel ce serait doux et plein d'agrément de tordre le cou comme à un canard. « — J'en ai les preuves!.. j'en ai les preuves! répétait le vieux en tremblant de tous ses membres. « — Eh bien! cet excellent sabotier a un fils. « — Un fils! Et qu'est-ce qu'on lui fait? « — On le dorlote tout comme un poulet gras, et on l'aime comme du vieux vin, vu qu'il a trois millions. « — Que son père a volés!..

me crie l'autre; « un fils!.. un fils !.. Et où est-il? « — A Paris. « — Oh! si je pouvais aller à Paris!.. Alors je calcule mon effet, et je lui dis : « — Ça peut se faire, vous m'avez l'air d'un brave homme avec vos cheveux blancs, j'y vais, nous partons ensemble.

— Bravo! s'écria Marini; et il est à Paris?

— Comme toi-z-et moi.

— C'est un coup de maître pour notre association.

— Que dis-tu de l'ami Forin?

— Je dis que s'il a besoin d'argent, il n'a qu'à parler.

— Je parle, et je demande un joli petit papier carré; mais pas une coupure, bien entendu.

— Tu l'as mérité; signe ce reçu et voilà.

— Je vais apposer mon paraphe paternel et maternel.

— Maintenant, écoute.

— Je t'écoute et je bois.

— Comment s'appelle le vieux?

— Benoist.

— Où demeure-t-il?

— Rue des Prouvaires, numéro 2, dans un petit garni.

— Tu m'y mèneras demain, il faut qu'il se tienne tranquille, jusqu'au jour où on aura besoin de lui.

Marini, après avoir écrit le nom et l'adresse, se leva et s'arrêta tout étonné devant Forin.

— Qu'est-ce que tu fais donc?

— Je termine, balbutia Forin, qui tenait à deux mains la bouteille et buvait à même.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est, conti-

nua-t-il en trébuchant, tu danses sur les quilles!.. Forin, mon bonhomme, respectons l'équilibre. Est-ce... que tu n'es... plus de... la partie?

— Forin, voyons, dit Marini en s'avançant, laisse cette bouteille, tu as trop bu déjà.

— Trop... bu?.. Qu'est-ce qui a dit ça?.. Forin... ne boit... jamais... assez... ap... ap... appr...ends ce...la, pal...toquet... Marinini...ni.

Et il avala d'un trait le reste de la bouteille.

Appuyé du dos contre la cheminé, il resta un instant debout, les yeux ouverts, les lèvres pendantes.

Puis, tout d'un coup, il glissa sur son unique talon et tomba en travers du cabinet. —La bouteille qu'il tenait encore à la main se brisa en morceaux.

— Allons, bon, fit Marini en se penchant sur lui, en voilà bien d'une autre...

Les lèvres de Forin s'agitaient nerveusement; mais ses yeux étaient fermés et de grosses gouttes d'eau coulaient sur son visage comme s'il eût été trempé par une pluie d'orage; sa jambe de bois et sa jambe naturelle s'étaient arrangées pour le mieux et fraternisaient ensemble de bonne grâce.

— Forin !.. Forin !.. répétait Marini en secouant l'ivrogne par sa redingote; il se fait tard, tu ne peux pas rester ici.

Mais celui-ci n'appartenait déjà plus aux choses de ce monde et était plongé dans un sommeil léthargique, agité toutefois de minutes en minutes par des crispations convulsives.

Marini ne tarda pas à s'apercevoir de l'inutilité de ses efforts.

— Que le diable l'emporte ! gromme-

la-t-il entre ses dents en poussant du pied le corps étendu.

Et il ouvrit la porte de la petite pièce qui lui servait de chambre à coucher.

Peu à peu sa mauvaise humeur disparut, car il calculait dans sa pensée les heureux résultats du voyage de Forin.

Il ne tarda pas à se coucher.

Tout en éteignant sa lumière, il murmurait à demi-voix d'un air de satisfaction :

— C'est égal, je peux dire comme Titus : Je n'ai pas perdu ma journée ; — le la Vrillière n'a qu'à bien se tenir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

